FRANÇOIS HERTEL

LEUR INQUIÉTUDE



Editions "Jeunesse"
A. C. J. C.

Editions Albert Lévesque
co-éditeur

LEUR INQUIÉTUDE

FRANÇOIS HERTEL

LEUR INQUIÉTUDE



Editions "Jeunesse"
A. C. J. C.

Editions Albert Lévesque
co-éditeur

Du même auteur

Les voix de mon rêve (poèmes). Éditions Albert Lévesque.

Avant propos

Jeunes gens qui ouvrez ce livre, sachez-le d'avance: il se termine en sermon. Si vous n'aimez pas les sermons, n'allez pas plus loin.

A tous les jeunes Canadiens français qui ont du cœur il voudrait faire prendre conscience d'eux-mêmes, de leur jeunesse, de leur âme. Il n'est pas une vaine apologie de l'inquiétude. Il est un plaidoyer pour la vie.

Il s'adresse aussi aux plus de trente ans, à ceux qui ont manqué leur jeunesse, qui sont en train de gâcher leur vie. Il ne se soucie pas du suffrage des encroûtés, des satisfaits.

Pour tous ceux qui doutent d'eux-mêmes, qu'il soit une apologétique de la confiance.

Jeunes gens, mes amis, osez regarder en face la vie, avec ses devoirs et ses tares. Allez de l'avant, les yeux ouverts, les poings fermés, à la victoire.

François Hertel

---

*Une partie de cet ouvrage a été publiée dans l'*Action Nationale. *Nous ajoutons quelques chapitres. Le texte déjà paru a été considérablement remanié, augmenté, précisé.*

CHAPITRE PREMIER

L'inquiétude

De tout temps la jeunesse a été inquiète. Cette inquiétude s'est manifestée d'une manière ou d'une autre, mais toujours sous son aspect le plus brutal, l'inquiétude physique. L'on trouve dans Hésiode, sept cents ans avant Jésus-Christ, une narration de l'origine mythique de la femme, Pandore, où il est question des γυιοχορους μελεδωνας. Cette expression signifie pour le lecteur moderne les inquiétudes de la jeunesse.

Ces inquiétudes de la jeunesse,— disons plutôt de l'adolescence,— on les retrouve partout et chez tous les peuples, au cours des âges, mais souvent sous des formes ébauchées, primitives. Elles s'avèrent plus déchirantes chez les individus et les races les plus lucides.

Cependant, le mot inquiétude est en passe de devenir impopulaire; du moins en France. En a-t-on abusé? Peut-être. Dans le premier chapitre de son livre, *Le Monde sans âme*, Daniel-Rops l'affirme. D'après lui, il est temps de dire « adieu à une inquiétude », à toute inquiétude qui ne serait pas d'ordre essentiel, métaphysique.

Au pays laurentien, où nous sommes toujours en retard de vingt à trente ans par rapport à la métropole de nos esprits, la France, est-ce l'heure d'aborder cette question? La chose existe à l'état aigu chez ceux qui parviennent à une certaine maturité intellectuelle avant vingt ans. Ils furent rares jusqu'à ces dernières années. Mais voilà qu'ils se multiplient.

Il importe avant tout de comprendre ce que nous entendons ici par inquiétude. Il ne s'agit pas explicitement de l'inquiétude considérée comme argument apologétique, ou comme preuve de l'existence de Dieu, à la manière de M. Le Roy dans *Le problème de Dieu*. Toutefois, si l'on remonte aux sources intimes de l'inquiétude, elle se confond avec cette faim de science et d'amour qu'est le besoin de Dieu; et l'on peut fort bien l'utiliser comme argument apologétique secondaire.

Nous n'entendons pas nécessairement par inquiétude le doute religieux ni même les angoisses morales de l'homme fait; mais nous en parlerons quand il s'agira de tracer une courte esquisse de l'histoire de l'inquiétude.

Nous négligerons également l'inquiétude du savant en tant que savant, l'angoisse du philosophe aux prises

avec la transcendance, essayant en vain de compléter ici-bas son essentielle incomplétude intellectuelle.

L'inquiétude qui nous intéresse peut participer de toutes celles-là; elle est autre pourtant. Je l'appellerais inquiétude pure, comme l'on dit poésie pure, parce qu'elle pénètre d'une manière mystérieuse toutes les tendances de notre être. Enfin, cette inquiétude, nous la considérons surtout chez les jeunes, parce que c'est en eux qu'elle se manifeste avec le plus d'acuité, qu'elle apparaît avec toutes ses caractéristiques, dans toute sa tragique beauté.

On ne peut la contenir dans une définition stricte. Elle est l'indéfinissable malaise qui s'empare du jeune homme qui se fait. L'inquiétude des jeunes ne serait-ce pas tout simplement leur crucifiante adolescence? Il s'agira de découvrir dans la psychologie de ce phénomène son explication ultime. Nous verrons comment l'inquiétude de la jeunesse, par ce caractère profondément humain que nous lui attribuons, est au fond la forme complète de l'inquiétude, la véritable inquiétude humaine.

Nous paraissons peut-être restreindre trop le champ de nos investigations. Cependant l'inquiétude ainsi comprise plonge ses racines au cœur même du problème

métaphysique; elle rejoint cette inquiétude d'ordre essentiel à laquelle Daniel-Rops ne veut pas que l'on renonce. C'est elle aussi qui demeure, latente, chez des hommes qui ont de beaucoup dépassé l'âge d'adolescence.

Étudions d'abord la psychologie de cet état d'âme. Nous jetterons ensuite un coup d'œil sur ses causes profondes, sur sa métaphysique.

Psychologie de l'inquiet

Un fait est là sous nos yeux. De quinze à vingt ans l'adolescent (on le demeure longtemps parfois. Mauriac avait dépassé la vingtaine quand il a dit *Adieu à l'adolescence*), l'adolescent est inquiet, il souffre. Une vague et incompréhensible détresse lui serre le cœur. Il aime sa souffrance; il devient un virtuose de la douleur qui s'acharne contre lui-même avec une âpre volupté. Et parfois, il se surprend à se demander ce qu'il a. Il ne sait pas. Volontiers il dirait comme Verlaine dans les *Romances sans paroles:*

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! Nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

Détresse vague, sans cause de surface, tout intime. L'enfant de seize ans, de douze parfois, se sent un cœur vieilli, meurtri, broyé. Il aime atrocement cette plaie qu'il cache et dans laquelle il sent couler le meilleur et le pire de son être. Parfois, il s'étourdit, il s'évade par le travail, par le jeu, par les livres. Tout le jour il fuit hors de lui-même, hors du carcan qui l'enchaîne, qui le broie... Le soir vient. Et voilà qu'il recommence à se repaître de son propre cœur en lambeaux.

Le séraphin des soirs passe le long des cœurs.

On va me dire que j'exagère, que je tombe dans un fâcheux subjectivisme, dans la confidence déguisée... Je donne la raison de cette opinion des « vieux ». L'adolescent est timide,— surtout s'il affecte volontiers des airs frondeurs,— il rougit de cette détresse dont il se fait gloire. Il ne voudrait pas qu'on la connût. Il la cache à ses parents, à ses amis, à tous les regards indiscrets; il la cache même presque toujours, et farouchement, au directeur de sa conscience,... s'il n'est absolument sûr d'être compris. Voilà ce qui explique en partie l'ignorance de la majorité des hommes «mûrs», et

même de certains éducateurs, par rapport à un phénomène qui se passe sous leurs yeux. Il n'y a pas lieu de s'étonner; puisque beaucoup d'hommes,— il faut bien l'avouer, et c'est une des tares de l'humanité,— ne furent jamais jeunes. On ne naît pas jeune, on le devient », a dit quelqu'un. C'est une boutade, sans doute. Mais il n'en reste pas moins vrai que n'est pas, que n'a pas été jeune qui veut. Ce travail écrit pour les jeunes ne s'adresse qu'à ceux d'entre eux qui le sont; aux autres aussi qui l'ont été...

Mais ceux-là sont les plus raffinés d'entre les inquiets. Combien d'autres souffriront du même mal, plus sourdement, sans y comprendre rien! Ce sont, peut-être, les plus à plaindre.

L'adolescent inquiet souffre. Sa douleur s'accroît de l'incompréhension qui l'entoure. Il voudrait des mains fraîches et apaisantes sur sa tête d'enfant, les mains de sa mère quand il était petit. Il se heurte aux brutalités des conformismes. Il a faim d'être compris, d'être aimé; il se croit haï, méprisé, rejeté. L'orgueil aidant, il se sentira isolé, seul de son espèce, seul, seul, seul. Et pourtant, il n'aurait qu'à dire un mot à son am pour frôler le même besoin de compréhension, d'amitié, pour toucher la même détresse et la consoler en la partageant.

Vienne l'amour avec ses perspectives troublantes, ses appels frénétiques, ses mécomptes, l'adolescent se sentira mourir, comme on meurt pendant l'éternité; sans cesser de vivre atrocement.

Mais ce n'est rien encore. L'adolescent se met à douter de lui-même. Ce qu'il voit les autres accomplir avec facilité, il se croit incapable de le réaliser. Il envisage l'avenir avec effroi. Que ferai-je ? A quoi serai-je bon ? Il a peur de la vie, avec son combat de chaque jour, avec ses affreuses responsabilités.

D'autres fois, s'il a reçu une éducation timorée par exemple, de terribles crises de scrupules se déchaînent en lui; la peur du péché et son attrait amer se partagent son cœur; il va peut-être de l'excès du scrupule à l'admission de la faute. Dans son pauvre cœur c'est la tempête, implacable. Et le doute s'en mêle parfois: cauteleux ennemi. Il s'insinue par la chair autant que par l'orgueil d'un esprit jeune, qui fait ses premières découvertes, crée l'univers propre de sa pensée intime. Le doute que l'on repousse, mais qui revient, tenace, monstrueux...

Et la chair toujours, qui mine et menace de l'intérieur la forteresse de l'âme...

Voilà le mal de l'adolescent, du jeune homme, son aventure tragique. Qu'on me permette de citer un frag-

ment significatif d'une lettre d'adolescent. Il m'exprimait, inconsciemment peut-être, l'essence de l'inquiétude de son âge: «Et puis, c'est deux mondes, la société du collège et celle des vacances. J'en garde toujours un en moi pour m'en ennuyer, pour y rêver... Dans les deux, le réel me fait souffrir. J'aime à être seul, à me sentir seul, j'aime que mes vrais amis m'oublient... Mais comme il est morbide ce jeu-là!... Il faut m'écrire souvent...»

Désir d'évasion du réel, insatisfaction essentielle du présent, retour douloureux sur le passé, regard anxieux vers l'avenir. Au fond, une peur de vivre, une soif morbide de rêve, de vivre en rêve une meilleure vie, un désir inassouvi d'indépendance; par-dessus tout, le repliement, le refoulement d'une âme sur elle-même dans une pudeur farouche de se trahir. Mais tant de noblesse!

Le fait est brutal. Il est fréquent. Ceux qui vivent dans un milieu plus raffiné, ceux qui ont plus de délicatesse native, ceux surtout qui s'ouvrent à la pensée, se voient soudain arrêtés dans leur essor par cette indéfinissable souffrance. Et leur vie de jeune homme s'inaugure dans une atmosphère douloureusement incomprise.

On va peut-être m'objecter que je viens de décrire ce que l'on a appelé le mal du siècle. Pourquoi pas? Nous verrons cependant que ce mal du XXe siècle est autrement sincère et poignant que les pâmoisons assez verbales, en plus d'un cas, des Romantiques et de leurs lecteurs.

D'où vient l'inquiétude?

Il est temps d'aller plus au fond du problème, d'en rechercher les causes. Pour le moment occupons-nous de celles que les philosophes nomment intrinsèques. Les causes d'ordre historique, social ou littéraire ne viennent pas ici où nous traitons la question en général.

L'inquiétude chez l'adolescent n'est pas un fait anormal. Elle est même naturelle. Son absence complète est un signe évident de médiocrité.

Ce serait un angélisme puéril: prétendre que le développement physique considérable qui se produit à cette époque de la vie ne s'accompagnerait pas de répercussions plus intimes. Qui niera que la fatigue du corps n'ait fatalement des répercussions dans l'âme? La tristesse n'est-ce pas un peu la fatigue de l'âme? « Il faut plaindre ceux qui souffrent de la croissance de leurs os ». L'éclo-

sion de la puberté, les troubles physiques qui s'en suivent retentissent aussi dans le domaine de la conscience psychologique. L'inquiétude, comme tout malaise d'ordre intellectuel ou moral, prend sa source dans l'organisme. Le développement progressif des facultés de l'âme est aussi, à sa manière, une cause de perturbations chez l'adolescent normal. Je dis normal: il y a tant d'anormaux! Et souvent, ce sont ces anormaux, ces jeunes vieillards, qui passent pour les vrais hommes de valeur...

Revenons aux premiers jours de notre éveil intellectuel, à notre naissance humaine, si l'on veut. L'enfant de sept ou huit ans, qui découvre le monde et commence de soupçonner la vie, est plein d'anxiété devant les « mystères » qui se posent à lui chaque jour. Il questionne, il s'enquiert. Il veut savoir. Hélas! il n'est pas seul au monde... Et voilà que le penseur précoce se résigne peu à peu à ignorer: son entourage le modèle, le façonne: il se conforme... Souvent, il a fini à jamais sa vie de pensée. D'autres fois, si le milieu est plus favorable, ou si l'enfant est extraordinairement personnel, il ne subit pas le conformisme et passe pour excentrique. Parfois, il devient un inquiet précoce. Quelques-uns le sont farouchement à dix ans. La majorité cependant se

laisse aller au sommeil. Celui-ci dure de huit à dix ans jusqu'à quinze ou seize... Et voici que l'enfant, se sentant muer en homme, soupçonnant de nouveaux problèmes, s'éveille à de nouveaux désirs de savoir. C'est une autre cause de l'inquiétude de l'adolescent: le besoin de savoir. Le besoin de posséder suit. Et l'on touche un facteur d'explication d'ordre plus élevé, plus difficile aussi à établir.

En même temps, l'adolescent s'enrichit chaque jour d'expériences beaucoup plus nombreuses qu'à tout autre âge. Souvent, il est aux études: la fatigue nerveuse, cérébrale s'ajoute. De ce complexe résulte son inquiétude.

Précisément parce qu'il cherche à connaître avec plus d'intensité, parce que trop de problèmes l'assaillent à la fois, parce qu'il se sent éparpillé, dispersé, hors de lui-même, naît chez l'adolescent un besoin maladif de se connaître, de s'approfondir, en même temps qu'un sentiment d'impuissance à se réaliser pleinement, à se comprendre, à se posséder. Combien d'hommes mûrs éprouveraient la même impression s'ils le voulaient!... Mais ils se sont résignés à vivre comme des étrangers avec eux-mêmes... Et c'est pourquoi, une fois de plus, il faut étudier l'inquiétude surtout chez les adolescents.

Ceux qui la gardent toute leur vie ne sont peut-être que des âmes éternellement jeunes.

L'adolescence est un second éveil de l'esprit qui veut à tout prix percer l'écorce de la matière. Ceux qui n'entendent pas son appel sont bien à plaindre. Les autres qui ont écouté la petite voix, la flûte enchantée, en souffrent peut-être. Ils en sont singulièrement ennoblis. S'ils éliminent la partie maladive de l'inquiétude, s'ils changent leur trouble en forces vives, ils deviendront de véritables hommes.

L'incompréhension de soi-même entraîne la sensation douloureuse de ne pas être compris par les autres. La tête est pleine d'idées en ébullition, l'âme pleine de rêves; l'on voudrait épancher en autrui ces trésors. Et l'on n'ose pas confier le secret de ses intimes angoisses.

Au fond, c'est le mystère de la vie qui se pose de plus en plus aigu à mesure que l'homme se développe. La vie nous hante avec ses multiples problèmes. Je ne sais trop pourquoi en ce moment je vois passer sur le film intérieur de mon « rêve éveillé », pour parler comme Léon Daudet, la curieuse estampe d'Albert Dürer, *La Mélancolie*. Et cette figure mystérieuse ne symbolise plus la science, mais la vie.

Le jeune homme devant la vie est sans appui, sans forces; il tremble, et il a raison de trembler. Sans doute, la partie superficielle de lui-même connaît la vie, la comprend; la foi du jeune chrétien lui montre le sens, le but de la vie. Mais... il tremble du dedans. Le fond de son être a peur d'un je ne sais quoi, qu'il ne saurait préciser; il a peur de la vie.

Métaphysique de l'inquiétude

L'inquiétude naît en définitive de cette soif dévorante de connaître et d'aimer qui gît en l'homme, et qui s'explicite plus impérieusement à l'époque de sa croissance physique, de son éveil intellectuel, de ses premiers contacts avec ce que la vie a de brutal.

Il n'est pas nécessaire d'être un grand métaphysicien pour comprendre que l'homme est ordonné au vrai connu, au bien aimé; et que, seules, le suprême Bonté et la suprême Vérité peuvent le saturer. Toute faculté est satisfaite par l'obtention de la plénitude de son objet; il en est ainsi de l'intelligence et de la volonté humaines. Notre pensée est un vide que seule une vérité infinie peut combler. Tous les problèmes qui surgissent en notre intelligence sont des positions de

causalités qui s'enchaînent. S'il est vrai que l'on ne peut remonter indéfiniment le cycle des causes et qu'il faut en arriver à une cause première, causante, non causée, on admettra que l'intelligence humaine ne sera saturée de vérité qu'en Dieu seul, Cause des causes. L'expérience nous l'apprend, le fait ne peut assouvir notre besoin de savoir. Derrière le fait nous cherchons sa cause. Et nous remontons naturellement de causes secondes en causes secondes jusqu'à la cause première efficiente et exemplaire. Dieu, l'acte, auteur de tous les actes. Dieu l'être, dont l'essence est l'idéal suprême auquel participe la nature de tous les êtres. Plus une intelligence s'affine, s'élargit, plus elle ressent l'insatisfaction du fini. Il lui faut l'infini.

Le cœur humain, la volonté de l'homme, si l'on veut, est un autre abîme que rien de fini ne peut combler. La volonté ne tend pas à un bien, mais au bien absolu, infini, total. Autrement, il n'y aurait pas en nous cette capacité, que nous constatons tous les jours, de choisir parmi les biens qui s'offrent à nous. Ce bien infini, total, c'est Dieu. Quand nous aimons, en effet, que se passe-t-il en nous ? Ce n'est pas tel être que nous aimons en tant qu'être, et pour telle raison. Nous serions parfois bien embarrassés de les donner ces raisons. Nous

aimons, dans l'être connu, le bien que l'intelligence y découvre.

L'amour est au premier chef un phénomène de connaissance, puisque c'est l'intelligence qui perçoit dans l'être l'aspect bon vers lequel la volonté se porte aveuglément, spontanément. Or, puisque notre intelligence est toujours avide de connaître, ne se satisfait que dans une connaissance de l'infini,— proportionnée à sa nature,— notre volonté, qui en dépend fatalement, ne saurait être comblée que par l'infini du bien et du beau, Dieu. Ici, nous sommes en pleine inquiétude métaphysique; on peut la considérer comme argument apologétique si l'on veut. En tout cas, c'est elle qui gît, latente, au cœur de toute inquiétude.

Au fond, c'est tout l'homme, qui tout entier, et tout à la fois, tend à Dieu par toutes ses fibres comme à son modèle éternel, comme à son auteur, comme à sa fin. Toutes nos connaissances, (comme toutes nos puissances), celle des sens, celle des images, celle des idées; tous nos appétits, ceux du corps et ceux de l'esprit, s'unissent de fait et se compénètrent en une tendance synergique vers le vrai, vers le bien, Dieu. Tout l'homme tend à Dieu d'où il vient, où il va. Il ne se reposera qu'en Dieu, dans la béatitude. *Fecisti nos ad te*

Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te, disait saint Augustin.

Le problème de l'inquiétude rejoint donc celui de la destinée. Et tout homme ressent ou a ressenti, un jour ou l'autre, le besoin impérieux de pénétrer le mystère de son être, de canaliser à son profit le flot de durée qui l'entraîne.

L'inquiétude, en somme, est la position de l'être contingent par rapport au nécessaire. Et, à la limite, on peut dire que toute puissance est une inquiétude en fonction de son acte. L'inquiétude, c'est l'angoisse de l'intelligent dans sa tendance à l'intelligible, le frémissement du désir dans le vide des apparences dépassant, dirait Blondel, les limites de la pensée pensante et de la pensée pensée pour aller jusqu'à la Transcendance, Dieu, l'éternelle Pensée éternellement pensante. Et cette tendance au Bien suprême est si propre à la nature humaine qu'elle ne peut s'en débarrasser. On aurait beau s'acharner à choisir le mal pour le mal, on n'arriverait qu'à chercher, dans le mal apparemment pur, une satisfaction actuelle, un bien. Les damnés eux-mêmes conservent cette tendance affreuse au bien, tendance à un objet éternellement hors de leur portée. C'est leur tourment le plus cruel, le seul au fond.

Dans son *Plaidoyer pour l'inquiétude*, Paul Archambault propose quelque part cette définition qui vient bien ici: « Quelque nom qu'elle prenne, instabilité mentale, instinct d'évasion, scrupule, anxiété métaphysique, besoin d'un surcroît, l'inquiétude traduit l'ambiguïté d'une destinée aimantée vers l'unité, éparpillée dans le multiple ». C'est dire que toute inquiétude se résout sur le plan métaphysique.

Toutes les inquiétudes ont leur fondement, leur racine en celle qui plonge au cœur même de la nature humaine. Partant, la nôtre, celle de l'adolescence, qui est la plus humaine parce qu'elle s'impose à l'homme tout entier, surgissant des profondeurs de l'individu dont elle exprime obscurément toutes les tendances en une synergie intuitive et concrète. D'autres inquiétudes, l'angoisse purement intellectuelle du savant, le banal désir sexuel inassouvi du viveur, et même l'inquiétude qui se cantonnerait exclusivement dans le domaine de la foi, n'offrent pas au même degré que celle de l'adolescent les caractéristiques de l'inquiétude complète. Celle-ci mérite donc, plus que toutes les autres, de porter le beau nom d'inquiétude humaine, parce qu'elle est une synthèse parfaite, bien qu'obscure et inconsciente, de toutes les inquiétudes.

Quelques distinctions

Établissons en quelques mots les distinctions nécessaires à une pleine intelligence de notre conception de l'inquiétude. Nous considérons d'abord l'inquiétude essentielle et l'inquiétude accidentelle.

L'inquiétude essentielle(1), ou d'ordre essentiel, celle que l'on pourrait aussi appeler strictement métaphysique, est le besoin de Dieu inhérent à la nature humaine. En termes scolastiques, définissons-la: le besoin d'actuation, de perfection que ressent tout être intelligent qui participe de la puissance.

Ce besoin, on le retrouve dans l'être et l'agir de toute créature, puisque la créature ne peut exister ni poser des actes, si elle ne reçoit sans cesse de Dieu son existence, son action, son orientation (Dieu, cause efficiente et cause finale). Si l'on remonte jusqu'à l'essence même de l'être créé, on constate que celle-ci dépend encore de Dieu, exemplaire suprême de toute créature.

(1) On oppose d'ordinaire «accidentel» à «substantiel», le mot «essentiel» nous paraît plus juste ici.

Chez la créature douée d'intelligence, nous appelons précisément ce besoin: inquiétude; chez les êtres dépourvus de raison, il demeure un appétit. L'inquiétude essentielle comporte donc une tendance intellectuelle, en plus de l'appétit irrésistible du créé pour le Créateur. A cause de son caractère fondamental et premier, cette inquiétude n'est à peu près jamais perçue comme telle. De même l'âme ne perçoit pas, en tant qu'âme, son union au corps.

Le satisfait lui-même ne peut se libérer d'une telle inquiétude, pas plus que de son titre de créature. Il peut arriver, toutefois, qu'il ne la perçoive plus. Elle reste cependant; et c'est peut-être elle qui donne parfois un goût amer aux joies empoisonnées.

L'inquiétude qui se fait sentir comme inquiétude est l'« accidentelle ». Elle n'est que la manifestation douloureuse, sous des formes infiniment diverses, de l'inquiétude essentielle. Je l'appellerais l'angoisse consciente de l'homme en face de la vie. Son nom d'accidentelle provient de ce qu'elle n'est pas absolument inhérente à la condition humaine et n'existe pas chez tous. La première se greffe sur la tendance de l'homme au bien (réel ou apparent); c'est pourquoi elle inhère à la nature humaine. La volonté n'est-elle pas fatalement aimantée

à la raison de bien ? Nous n'éprouvons pas plus l'inquiétude essentielle que nous ne prenons une conscience directe de la tendance foncière de notre nature vers le bien. L'inquiétude accidentelle provient d'un autre aspect de la même tendance: du redoutable privilège départi à la liberté humaine de choisir entre le bien réel et le bien apparent. C'est pourquoi on la ressent comme telle. Anxiété normale d'un être qui se reconnaît le triste privilège de préférer le bien apparent, le mal, au bien réel.

Elle s'exprime de plusieurs manières. Distinguons trois formes principales. Angoisse du chrétien, de tout adulte spirituel, dans la grande lutte du bien et du mal. Inquiétude morale. Bien peu s'en affranchissent totalement. Elle demeure, au moins, à l'état de remords.

La deuxième forme serait l'angoisse du philosophe, du penseur, ou de celui qui est tout simplement assailli par la tentation du doute, en présence du problème de la destinée. Inquiétude d'ordre intellectuel surtout. Celle que l'on a appelée, bien à tort, à mon sens, inquiétude humaine.

Enfin, la troisième forme d'inquiétude, celle qui nous intéresse surtout, serait l'angoisse imprécise, indéfinissable d'ailleurs,— parce qu'elle comporte trop d'éléments disparates,— le vague malaise du jeune homme ou de l'homme fait, aux prises avec la vie. L'inquiétude humaine, au sens où nous l'entendons. Nous l'avons nommée inquiétude pure, parce qu'elle sourd comme la poésie pure, de l'homme tout entier, est perçue intuitivement par la somme des connaissances et des appétits de ce composé substantiel qu'est l'individu.

A cette forme d'inquiétude, plusieurs autres viennent participer. L'inquiétude essentielle, d'abord; souvent aussi les deux premières formes d'inquiétude accidentelle. Le physique y joue un grand rôle. Soit que ses instincts accompagnent ou même déclanchent la crise; soit que, par concomitance et nécessaire coactivité, (nous étudions toujours un être composé), il influe d'une manière plus obscure. Enfin, les déterminants historiques, géographiques, ethniques, sociaux, culturels et religieux, auxquels nous prêterons à l'occasion le nom d'inquiétude, viennent apporter les traits particuliers à chaque individu.(1)

---

(1) Les formes d'inquiétude qui ont rapport surtout à la production des œuvres de l'esprit (détresse du savant, du philosophe, du poète aux prises avec la création par le mot) sont exclues en somme de nos préoccupations actuelles. Nous en dirons un mot au chapitre qui traitera de l'histoire.

L'inquiétude humaine serait donc, sous le visage accidentel que lui impose tout un ensemble de circonstances, l'expression concrète et particulière à chacun du besoin de Dieu ressenti par l'homme en cette vie.

Enfin, la plus humaine, si l'on peut dire, de toutes les inquiétudes nous paraît celle de l'adolescence et de la jeunesse. Au moment de son éveil intellectuel, moins envoûté que l'homme mûr sous les conformismes, le jeune homme,— nous l'avons vu plus haut,— est plus perméable que tout autre à cette angoisse qui monte de l'être humain par toutes les facultés à la fois.

Les remèdes

Jusqu'ici, nous avons semblé, peut-être, étaler avec complaisance une plaie. N'y a-t-il pas de remèdes à l'inquiétude ? Ici, il faut distinguer. Si l'on me demande des remèdes à l'inquiétude essentielle dont nul être créé ne peut se séparer, je réponds qu'il n'en existe point. Si l'on veut aussi guérir complètement l'inquiétude accidentelle comme tendance douloureuse de l'homme à sa fin, je m'écrie que Jésus-Christ, la Religion, la Rédemption s'y opposent. L'homme ne doit-il pas faire son salut dans les transes, dans la douleur ?

Ne faut-il pas soulager au moins ces angoisses cruelles des adolescents inquiets, des hommes qui souffrent du terrible mal que nous venons d'étudier ? Sans doute, il faut essayer de guérir l'inquiétude stérile qu'est le doute religieux à l'état morbide... Il faut tendre aussi à maîtriser le corps, à le mortifier pour dompter l'inquiétude physique... L'intellectuel doit se raisonner, se contenter d'une demi-certitude, d'une demi-compréhension, dans les angoisses de son esprit. Mais l'inquiet parce qu'il est inquiet, l'inquiet pur, faut-il le guérir ? Nous étudierons plus à fond ce point. Disons pour le moment qu'il ne faut pas nécessairement tuer l'inquiétude chez lui, mais la canaliser, la diriger, la changer en force. En somme, puisqu'il est impossible d'arracher de son être l'inquiétude essentielle, il faut se contenter de mettre un peu de baume sur les plaies, de guérir les manifestations maladives.

Et quels moyens employer à cet effet ? Il y en a un, le temps. C'est le seul efficace dans bien des cas. Mais il en est d'autres... La compréhension venant du dehors: lorsqu'un jeune rencontre un « vieux » dont l'âme n'a point vieilli. La connaissance plus approfondie de soi-même aussi; l'introspection, école de vouloir, école de paix... La Religion évidemment, la Religion connue,

aimée, vécue intensément, avec ses joies austères et l'acceptation joyeuse de ses obligations. Et je ne parle pas des moyens d'évasion, le plaisir, le dilettantisme... Ceux-là, qui n'ont été que trop utilisés, sont des positions incurables de lâcheté. Les âmes veules se les permettent au détriment du bonheur essentiel.

Tous ces moyens et d'autres aussi ne sont que provisoires, ne créent qu'une paix momentanée. La créature ne jouira qu'en Dieu du bonheur complet. Celui qui est né sous le signe de l'inquiétude ne doit compter que sur le temps pour se libérer des douleurs accidentelles qui l'accompagnent, que sur l'éternité pour jouir en Dieu de la saturation complète de toutes ses tendances.

Je voudrais que l'on ne dise que très tard « adieu à une inquiétude ». C'est sur son gibet crucifiant que s'inaugurent les plus belles vies d'hommes.

CHAPITRE II

Notes pour une histoire de l'inquiétude

Ce n'est point une mince affaire que de tracer une esquisse, si pâle soit-elle, de l'histoire de l'inquiétude. Restreignons tout de suite le sujet aux proportions que notre conception de l'inquiétude humaine nous impose. Nous nous confinerons surtout à l'inquiétude strictement et pleinement humaine des jeunes, négligeant les autres formes, quand elles ne seront pas à la base de la nôtre.

Restreignons d'une autre manière en n'étudiant que l'inquiétude des pays de culture française. Le champ demeure infiniment trop vaste pour que nous puissions même l'embrasser du regard. Il faut le limiter encore. Restons-en aux seuls documents littéraires, surtout aux romanciers et aux poètes, qui expriment plus et mieux que les autres, parce que plus spontanément, leur âme et celle de leur époque; les autobiographies nous serviront aussi. Occasionnellement, enfin, notre enquête poussera une pointe chez les essayistes et les philoso-

phes. Nous serons satisfaits pour le moment si nous avons donné une vue d'ensemble juste, bien que nécessairement incomplète.(1)

Nous n'écrivons cette histoire à vol d'oiseau que dans le but de préparer la voie à notre étude d'une inquiétude spécifiquement contemporaine et spécifiquement canadienne-française. Deux parties dans le présent chapitre. Quelques notes sur la France; un très court appendice sur le Canada.

Une autre mise au point. Ce que nous allons voir évoluer sous nos yeux, ce ne sera pas l'inquiétude littéraire, mais les œuvres des écrivains considérées comme documents d'inquiétude humaine; ce qui nous intéressera toujours de préférence, ce sera l'inquiétude de la jeunesse, éprouvée par les auteurs eux-mêmes quand ils étaient jeunes, ou, toute leur vie, s'ils furent comme Villon, Pascal ou Verlaine, des éternellement jeunes; ce sera aussi l'inquiétude des héros qu'ils mettent en scène.

---

(1) Notre enquête sur l'inquiétude nous oblige de signaler certains auteurs et certaines œuvres qui seraient dangereux pour les jeunes. Ceci concerne surtout les contemporains que nous étudierons vers la fin de ce chapitre et dans le suivant. Qu'il soit entendu que nous sommes loin de dresser ici une liste de lectures pour la jeunesse.

Les romanciers et les poètes nous apparaissent donc comme des archivistes de l'humanité, des spécialistes du témoignage humain. Les romans ont une valeur documentaire incomparable. Ils jugent impitoyablement leur époque, rejoignent, éclairent et complètent l'histoire.

Cependant les premiers documents de l'inquiétude française se trouvent chez les philosophes. Cette forme n'est pas encore celle qui nous intéresse surtout; elle se concentre uniquement autour du problème de la destinée.(1)

---

(1) Il faudrait remonter aux lucides philosophes de la Grèce antique pour découvrir les premières expressions précises de cette inquiétude. Et nous trouverions chez Socrate, Platon, Aristote, l'angoisse de la destinée au premier plan des préoccupations d'une vie consacrée par ailleurs au plaisir. Se connaître soi-même, connaître sa fin, tel était, semble-t-il, le souci principal de ces grands esprits.

Rome, l'empire des mercantis, n'a pratiquement pas connu l'inquiétude. Exceptons quelques isolés, Lucrèce, Cicéron, (cf. *Le Songe de Scipion*), Marc-Aurèle. Les premiers chrétiens eux-mêmes ne furent point inquiets, mais comblés, saturés de grâce et d'amour; à tel point que nous ne parvenons pas à comprendre tout à fait leur mentalité. Christianisme qui transcende le nôtre. La sainteté à l'état de phénomène social.

Saint Augustin, toutefois, a été presque un inquiet au sens contemporain. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire *Les Confes-*

Aux sources de la mentalité française

Le début du Moyen Âge, époque de foi aveuglément tenace, n'a guère connu l'inquiétude, même religieuse. C'est au temps de Charlemagne que le philosophe anglais Alcuin enseignait à l'école palatine récemment fondée. Je cite cet extrait d'un dialogue qu'on lui attribue.

Pepin — Qu'est-ce que la vie ?

Alcuin — Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.

Rien de plus simpliste, n'est-ce pas ? Nous n'en sommes pas encore au mot de Lamennais: « La vie est un mystère triste dont la foi seule a le secret ». Cependant, on voit bien que le problème de la vie s'impose dès

---

sions. On trouvera à chaque page chez Augustin jeune, et même chez Augustin converti, évêque, l'angoisse d'une âme qui ne peut épuiser ses puissances de connaître et d'aimer dans un monde trop étroit pour elle. L'inquiétude augustinienne a cela de particulier, et peut-être d'unique à son époque, qu'elle pénètre son homme tout entier, l'oppose à son entourage, le possède. J'irais jusqu'à dire qu'elle est l'élément essentiel de son génie tourmenté. Pour les lecteurs qui voudraient s'en rendre compte sans passer par *Les Confessions*, je renvoie au *Saint Augustin* de Louis Bertrand, à celui de Papini.

lors à l'attention sous sa forme éternelle de tendance à l'au delà. C'est un premier pas. Puis, la philosophie naît en France. Et M. Étienne Gilson a bien montré, dans ses conférences de 1934, à Montréal, que toute cette philosophie allait s'orienter vers l'introspection, vers la connaissance du moi. Ajoutons vers le problème de la destinée.

Le mystique saint Bernard, comme le dialecticien fougueux que fut Abélard, a prêché le γνωθι σεαυτον des anciens, le προσεχε ουν σεαυτῳ de saint Basile. Ils ont mis l'homme en face de lui-même; puis, chacun à sa manière, en face de Dieu.

François Villon vint. Âme inquiète, certes; mais âme de primitif, où l'on chercherait en vain les raffinements et même la culture. Son œuvre est un cri tourmenté de passion, (je ne parle que du *Grand Testament*), d'une passion élémentaire, j'allais dire, bestiale. Malgré tout son génie, Villon n'a connu que l'inquiétude physique du Coquillard en détresse, la peur bleue des représailles de Dieu et des hommes. Il a compris toutefois le sens de la mort avec une acuité singulière. Qui n'a lu *La ballade des pendus*, celle des *Dames du temps jadis*, la ballade pour sa vieille mère, etc ?... À travers l'œuvre du mauvais « escholier », du voleur

impénitent, l'on sent passer dans la poésie française, et par suite dans l'âme française, les premiers accents authentiques d'inquiétude.(1)

Le Moyen Âge est terminé.(2) La Renaissance apporte, avec Rabelais d'abord, avec La Pléiade ensuite, l'humanisme gréco-romain qui ne saurait être,— quoi qu'on en ait dit,— une tendance fondamentale de l'esprit français. Ne combat-elle pas l'individualisme au profit d'un humanisme théorique qui se détache de la véritable personne humaine, l'individu, pour étudier l'humanité en général ?

---

(1) Cette inquiétude ébauchée chez Villon, on ne la trouvera presque plus dans l'œuvre des artisans de littérature pure; et cela jusqu'à Jean-Jacques Rousseau. La Renaissance imposera l'imitation des anciens et confinera la poésie aux sujets classiques gréco-romains. L'inquiétude sortira des âmes en même temps que des livres... Je sais qu'on va m'objecter l'énigmatique Rabelais. Il ne faut pas hésiter à ranger le créateur de Panurge parmi les aventuriers plutôt que parmi les inquiets. Quant à Pierre de Ronsard il fut victime de l'amour plus que de l'inquiétude. On ne peut cependant nier que, dans les plus beaux poèmes des *Amours* à Hélène et à Marie, il ait scruté avec un frémissement presque moderne le sombre mystère de la mort.

(2) Nous ne parlons pas du thomisme médiéval en France. C'est que le thomisme n'est pas une philosophie française mais universelle. Il exprime mieux l'âme italienne du Moyen Age que l'âme française. Et nous sommes à la recherche d'une tournure d'esprit spécifiquement française. D'ailleurs, le thomisme, qui n'est pas un système fixé, mais un système en marche, n'aura pas (même de nos jours) la même couleur en France, en Italie en Allemagne.

L'esprit de la Renaissance est essentiellement païen et paganisant. Il va gâcher pour un temps l'âme française, la diviser contre elle-même, l'empêcher de parvenir aussi tôt qu'elle l'aurait dû à son plein épanouissement.

Calvin propose sa Réforme. Il est bien accueilli d'abord, précisément parce qu'il apporte une religion tout intérieure, dénuée d'apparat; une religion inhumaine par ailleurs, et c'est pourquoi, en France, au pays du véritable humanisme, la Réforme ne s'enracinera jamais profondément. On pourrait épiloguer longtemps sur l'inquiétude de Calvin, prodrome du mouvement janséniste, doctrine fondée sur une hypocrite minimisation de l'homme. Le pire des orgueils se dérobant sous les apparences de l'humilité et de l'austérité. Angoisse réelle, pourtant, d'une âme d'illuminé en marche vers le désespoir.

Cependant Robert Sibourd, le maître de Montaigne, et le faux bonhomme que fut Michel de Montaigne lui-même prêchent la connaissance de soi-même; le dernier conclut, après s'être longtemps scruté et avoir tout repensé, que, à part la Foi en laquelle il nous faut nous reposer, le reste a peu de valeur.

Descartes reprend la succession de Montaigne; pour découvrir ce qui dans l'homme intéresse l'homme, il s'attache à l'élément le plus simple: sa pensée qui prouve son être. Et il arrive à Dieu par l'idée de perfection qui le conduit à la cause de toute perfection. Malebranche table sur les mêmes principes pour déclarer que, par l'introspection, l'homme se trouve lui-même et trouve Dieu au fond, à l'intérieur de lui-même.

Mais à quoi bon tant insister sur une tendance philosophique qui n'est pas à proprement parler notre inquiétude ? C'est que nous sommes en présence de son ancêtre en terre française. Cette introspection pour pénétrer le mystère de la destinée, c'est déjà l'inquiétude d'ordre religieux. C'est aussi la base d'une mentalité, la mentalité française. Par le goût de l'analyse de soi, par le culte de la pensée et l'horreur de la dialectique à vide, le Français acquiert peu à peu des soucis psychologiques qui, le jour venu, donneront naissance à toutes les inquiétudes. L'inquiétude française oscillera sur deux pôles, le moi à sonder, la destinée à connaître. Selon qu'elle insistera plus sur l'un que sur l'autre, nous aurons les formes particulières de sa physionomie.

C'est l'inquiétude du destin qui va former Pascal, le premier inquiet pleinement authentique. Pascal qui connut la position de Montaigne et la dépassa; attiré, non seulement par une connaissance de Dieu puisée dans l'introspection, mais aussi par le besoin intime du divin, par la nécessité de vivre une vie en conformité avec les enseignements de l'Église. Pascal fut un inquiet isolé, dans une époque plus curieuse d'approfondir la nature humaine que les individus. Que cet homme a dû souffrir de tous les conformismes du grand siècle! Dans son bas âge, il fut le premier enfant inquiet. Sa vie tout entière fut la proie de l'inquiétude. Telle fut l'incompréhension qui l'entoura que son œuvre elle-même ne fut pleinement appréciée qu'au XIXe siècle. Pour avoir une idée de l'anomalie de son cas, pour comprendre aussi l'absence d'inquiétude chez les jeunes de cette époque, écoutons ce que l'un des représentants les plus autorisés du XVIIe siècle disait alors de la jeunesse.

Bossuet, dans son panégyrique de saint Bernard, s'exprime ainsi: « Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées »... Il ajoute plus loin: « Nous voyons

toutes choses selon les dispositions où nous sommes: de sorte que la jeunesse qui semble n'avoir été formée que pour la joie et les plaisirs, oh! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit ».

Psychologie courte, nous écrierions-nous de nos jours. Pourtant nous venons d'entendre le plus grand psychologue de son temps. Je crois qu'il faut conclure de ce témoignage choisi entre plusieurs que la jeunesse du grand siècle n'a pas ressenti l'inquiétude d'ensemble que nous avons tous plus ou moins vécue depuis le Romantisme...(1) Et cela expliquerait en partie l'austère gravité des œuvres immortelles de cette époque, leur inaltérable sérénité qui les apparente aux sculptures impeccables de Polyclète et de Myron.

Cependant, il faut admettre qu'il y eut au XVIIe siècle au moins une explosion d'inquiétude: le Jansénisme. Et c'est pourquoi l'œuvre du plus illustre des anciens élèves de Port-Royal, Jean Racine, laisse échapper de vrais cris de passion, des sanglots de désespoir humain. Fénelon et le Quiétisme manifestent aussi des angoisses d'ordre religieux qui n'eurent pas, à vrai dire, de lendemains.

(1) Bossuet jeune connut l'inquiétude. Il ne s'en est pas toujours souvenu. Pour tout dire, nous ne nions pas qu'il y eut des inquiets isolés, voire des cénacles d'inquiétude au XVIIe siècle. L'inquiétude n'exista point comme fait généralisé, social, voilà tout.

Molière et La Fontaine furent des inquiets, mais beaucoup trop à la manière de Villon; et par ailleurs, le classicisme, la sévérité de leur œuvre en sont à peine altérés.

Le rôle de Jean-Jacques Rousseau

Puis, c'est le libidineux XVIIIe siècle qui commence. Le siècle du vide, du renouvellement à froid des inspirations desséchées. Mais voici que, tout à coup, surgit, farouche, celui qui devait être le père de l'inquiétude moderne, le miteux Jean-Jacques. Comment ce Suisse va-t-il bouleverser l'âme française, rénover la littérature, en y introduisant, avec plus de vraie poésie, cette flamme à la fois bienfaisante et morbide que nous recevons maintenant par droit d'hérédité ?

Il y a là un mystère que je n'ai pas la prétention de résoudre. Je crois néanmoins que l'on peut fournir quelques explications. D'abord, je retrouve en Rousseau, à l'état aigu, le besoin français d'introspection

que le XVIIe siècle avait minimisé. Le vagabond de Genève, des Charmettes, de l'Ermitage, le compagnon de Hume à Wootton n'a jamais cessé, au cours de ses multiples aventures et randonnées, de songer, de se scruter. Il y était préparé par son éducation première de lecteur de romans. Ce qu'il apporte de neuf, c'est le rêve. Et ce rêve, il est né en lui de ses prises de contact répétées et singulièrement intenses avec la nature. Je crois que nous tenons un important facteur de solution: le sentiment de la nature. Rousseau fut le premier en France à être hanté par les paysages, le premier à pénétrer l'âme des choses. Il sera le premier à l'exprimer. Et comme ce sentiment atteint l'homme à de grandes profondeurs, cela n'expliquerait-il pas l'influence immense, et qui dure encore, de Rousseau en tant qu'initiateur principal d'une complexité d'âme plus grande, du besoin de rêve qui a donné naissance (en terre française) à l'inquiétude au sens le plus complet du mot ?

Ici il convient de s'arrêter davantage, de pénétrer un peu dans le domaine psychologique. L'homme,— ne l'oublions jamais,— n'est pas un pur esprit; il est corps aussi. C'est même par son corps qu'il est individué. Les écrivains et les lecteurs français d'avant Rousseau (pour la plupart) ne s'étaient guère attachés en l'homme

qu'à la partie esprit, qu'à l'âme. Ils avaient aussi étudié l'homme en tant qu'homme, la nature humaine. D'où tant d'êtres de raison, tant d'abstractions dans notre théâtre classique. Ils avaient négligé de placer l'homme dans son milieu, dans un paysage qui ne fût pas uniquement un décor. La nature physique ne comptait pas pour eux. Les œuvres classiques de notre littérature me font penser à ces grands tableaux de Raphaël et de Poussin, où l'idée surgit, lumineuse et puissante, d'une scène qui se projette au hasard sur un fond d'arbres en carton ou de fleurs artificielles. Rousseau, c'est Watteau introduisant le paysage vrai dans son sujet.(1)

---

(1) Nous ne voudrions pas qu'on nous accuse de diminuer les Classiques au profit de ce que l'on appelle parfois le déséquilibre romantique ou contemporain. Nous traitons ici la question en historien, réservant pour plus tard notre jugement sur cette complexité plus grande introduite dans l'âme française à la suite de Rousseau. Nul homme sérieux ne s'avisera de rabaisser Racine, Molière, Bossuet, La Fontaine, Pascal, en regard des Modernes. Ces sommets de la littérature française ne seront peut-être jamais égalés. Ce que nous aimons moins au XVIIe siècle, c'est la tournure d'esprit, la civilisation d'ensemble: l'humanisme gréco-romain divinisé, la religion refoulée à l'église, la satisfaction honteusement florissante dans les esprits et les cœurs. Les grands classiques ont été les premiers à souffrir de l'atmosphère poncive de leur siècle. N'a-t-on pas préféré Pradon à Racine ? Celui-ci n'a-t-il pas bien des fois gémi des restrictions qu'on lui imposait ? Pourquoi Corneille n'a-t-il pas donné sa pleine mesure ? Parce que son esprit puissant était sans cesse aux prises avec une

L'élément plus concret, qui acquiert, avec l'auteur des *Promenades du rêveur solitaire*, son droit de cité en littérature, va circuler dans les esprits, populariser le besoin de rêve qui n'est que le développement intérieur et spontané d'une imagerie qui s'enrichit en l'homme par ses contacts plus intimes avec le monde extérieur. Et le mal du siècle pourra naître. Ce sera d'abord le mal de Jean-Jacques, il se communiquera à Chateaubriand; à travers Bernardin de Saint-Pierre, si l'on veut.

On ne saisit peut-être pas bien la relation entre le « bain de la nature » et le mal du siècle. L'homme qui s'habitue à scruter la nature, à rêver à son contact, en vient bientôt à établir entre lui et les choses un courant d'intimité. Ce courant tantôt sort l'homme de lui-même pour le rendre participant de la vie extérieure qui frémit à ses côtés, tantôt lui fait imposer aux choses ses propres états d'âme. Est-il triste ? La nature lui apparaît triste. La nature est-elle triste ? Il le devient lui-même. Il faut admettre là un mimétisme puissant qui, à partir de Rousseau, conforme l'âme française. Devant les grands phénomènes de la nature, la mer, la nuit, l'orage, la voûte étoilée, l'homme se sent petit,

rhétorique creuse qui l'envoûtait sous le fatras de ses règles inopportunes, paralysait la spontanéité de son génie si profondément français.

écrasé, inquiet. Il se compare implicitement et se trouve pygmée... Le rêveur habitudinaire en arrive à se passer de ces termes de comparaison... Le chasseur d'images qui vit en lui n'a plus besoin d'en sortir pour se forger des états d'âme. Et ces états d'âme sont d'ordinaire morbides, parce qu'il ne peut jamais les réaliser tels qu'il les désire. Le rêve amène la mélancolie; la mélancolie, l'inquiétude. Cet anéantissement que l'on éprouve devant les grands spectacles de la nature n'est-il pas déjà une inquiétude ? Le mot de Pascal vient aux lèvres: « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

Qui n'a pas ressenti cet effroi, cette purification de l'être, humilié dans son émoi ? C'est un brisement étrange, un dépouillement du corps qui se fond, s'amenuise, n'existe plus. En l'âme, pas de bruit. Le monde extérieur est tombé comme un voile. Plus de sens, plus d'idées, plus d'images. La nuit. Et soudain, une petite voix semble parler droit à l'âme; l'on croit étreindre le réel sans intermédiaire. Le soir, les étoiles, la mer, la forêt se synthétisent en nous; murmure plus que son, odeur plus que parfum, songe sans rien dedans, songe, songe... Et l'on voudrait mourir pour toucher cette éternité que l'on sent en rapport solide avec soi-même.

L'on comprend beaucoup mieux déjà comment la communion plus intense avec la nature a été, chez les poètes et les romanciers d'abord, dans la société tout entière ensuite, la source d'une complexité d'âme plus grande, d'une inquiétude.

Si l'âme s'est enrichie, compliquée, assombrie aussi, c'est que les sens se sont aiguisés, que l'imagination s'est épanouie. Et cela provient du contact plus intime, contact non plus seulement physique, mais esthétique, avec la nature, avec le monde extérieur.

Ce phénomène ne s'est pas confiné uniquement aux artistes créateurs; il s'est étendu aux artistes amateurs, dilettantes en quête d'images, lecteurs.

Avant cette révolution de l'âme, on n'éprouvait pas en France une émotion esthétique aussi vive devant l'œuvre du Créateur. A preuve, les jardins français tirés au cordeau, l'architecture du temps, triomphe de l'artificiel.

On ne s'émouvait que du dedans. Les créations de l'esprit humain passaient avant l'œuvre de Dieu.(1)

(1) Cette tendance reparaît de nos jours, avec l'engouement pour le machinisme. Il y a des ressemblances multiples entre le rationalisme de l'heure et celui du XVIIe siècle. Le *nouvel humanisme* rejoint en somme celui d'autrefois. Lui aussi se propose un but purement terrestre, lui aussi entraîne le dessèchement de la personne humaine au profit de la raison pure.

C'était le règne du beau intelligible. Chez les artistes créateurs d'avant Rousseau, même tendance. Celui qui s'aviserait de disséquer les poètes classiques trouverait à la base de leur inspiration l'idée. Une expérience analogue chez les romantiques et les modernes mettrait en évidence l'image.(1)

Un enrichissement considérable de l'âme française s'est donc produit à partir de cette époque. Le beau sensible, entre tous connaturel à l'homme, est devenu l'objet de ses aspirations les plus nobles. Cet enrichissement s'est volontiers exprimé sous forme d'inquiétude.

Voilà donc comment Rousseau, le rêveur, Rousseau l'inquiet, a intégré dans la mentalité française, par son sentiment de la nature, un « habitus » bien particulier, une manière de sentir qui rejoint l'inquiétude d'ordre métaphysique.

Mais là ne se borne pas l'apport de Rousseau à l'inquiétude contemporaine. Sa philosophie va de pair avec sa tournure d'esprit. *Le contrat social*, autant que *Les confessions*, a engendré en France des inquiets. Ces

(1) Evidemment, l'image et l'idée sont inséparables. En rigueur de termes, il ne peut s'agir ici que d'une question de degré.

deux positions se fondaient chez Jean-Jacques en un même déséquilibre. Son influence sera double. C'est en son nom que les sensibles jeunes gens du café Procope ou des Cordeliers s'attendriront jusqu'aux larmes, en '89 et '91, sur le sort des « opprimés de la tyrannie » et organiseront en même temps, d'un œil sec, les Massacres de Septembre ou les Noyades de Nantes. Un inquiet, cet illuminé de génie, ce fou dangereux, Saint-Just, l'âme du règne de la Terreur. Un autre, l'hésitant Camille Desmoulins.

En outre, les bouleversements politiques et sociaux de la Révolution, ceux de l'Empire plus tard, les influences étrangères qui ont commencé de circuler en France depuis Voltaire, et prendront plus d'importance avec madame de Staël, vont introduire, en même temps que le romantisme, l'inquiétude au sens moderne, le premier mal du siècle. On sait qu'il régnait en Allemagne avec Goethe, en Angleterre, chez les poètes lyriques surtout. Et dans ces deux pays il était né, comme chez Rousseau, d'une plus grande compréhension de la nature.

L'inquiétude française devient phénomène social avec Chateaubriand. Elle est fouillée avec un peu trop d'insistance peut-être, dans René, le père d'Adolphe,

d'Obermann et de toute la famille des jeunes premiers du Romantisme.

Chateaubriand la ressentit d'une manière cruelle, l'imposa définitivement à toute une génération par la force de son génie éblouissant. Elle envahit la religion, la politique, les arts, la littérature, la vie sociale, surtout l'âme des jeunes gens qu'elle commença de torturer.

Si on l'étudie chez Chateaubriand lui-même, elle est attachante l'inquiétude de l'adolescent, du jeune homme de Combourg, aux prises avec un milieu destructif et hallucinant à la fois, passant ensuite par les crises morales les plus affreuses pour en arriver, après la mort de sa mère, à cette solution de beauté: « J'ai pleuré, j'ai cru ». Le jeune homme s'est apaisé avec l'âge; il a construit sa grande apologie du Christianisme. Malgré ses erreurs et ses défauts, il demeure un loyal serviteur de Dieu et de la France. Il a rajeuni, réchauffé le Christianisme français; et peut-être l'a-t-il efféminé un peu.

Depuis le Romantisme

C'est le Romantisme proprement dit avec ses inquiétudes tapageuses, ses gilets flamboyants, ses coiffures mérovingiennes, ses angoisses trop éloquentes pour

n'avoir pas été cuisinées. Hugo qui trompette ses douleurs; Lamartine qui en vit et en meurt. Musset pleure d'abord en longs sanglots poignants, puis il se renie. Vigny ronge son frein dans un château solitaire; il se tait comme le loup qui meurt stoïquement. La foule anonyme, la jeunesse surtout, s'éprend de ces douleurs si bellement farouches... Les écrivains exploitent à qui mieux mieux cette veine providentielle. Les Hernani, les Rolla, les Raphaël, les Indiana, les Lelia surgissent, une main sur le cœur, pâmés, souffrant sans doute, mais assez grotesques dans leur désarroi où l'on distingue toujours, sous le travesti, un coin de manteau du capitaine Fracasse.

La même insatisfaction apparaît plus âpre avec le Julien Sorel de Stendhal; plus élémentaire, agitation plus que douleur, chez Balzac, dans Birotteau, Rastignac par exemple. Le Jérôme Paturot de Louis Reybaud et ce bon Joseph Prud'homme lui-même s'en parent comme d'une auréole de papier. Cette inquiétude, le grand Lacordaire la vécut, la comprit, l'aima peut-être un peu trop; Lamennais s'en consuma toute sa vie. Louis Veuillot, jeune, y sacrifia. Elle grimace par moments sous le masque d'impassibilité d'un Leconte de Lisle et d'un Flaubert. Elle s'épanouit dans Michelet.

Gérard de Nerval, Maupassant subirent ses atteintes cruelles. Sully Prud'homme et Coppée en sont des témoins authentiques. On la retrouve enfin jusque chez Richepin, le poète des gueux et le dernier des Romantiques.

Toutefois, une autre inquiétude est née, plus profonde, plus moderne. Celle qui annonce déjà la nôtre. Comme tous les mouvements durables, elle se propage lentement. Baudelaire a écrit ses vers immortels. Méprisés du vivant de l'auteur, ils vont après sa mort opérer un nouveau bouleversement dans l'âme française.

Les écrivains, les poètes s'abandonneront dorénavant à des douleurs autrement déchirantes. A leur suite, toute une jeunesse fiévreuse vivra des désespoirs moins superficiels. Le Romantisme n'avait chanté, exalté que le moi. Les Symbolistes replacent l'homme en face de sa destinée, et ils chantent le péché, ses joies empoisonnés, ses remords sanglants.

Ils cherchent leur voie dans les ténèbres d'une chair inassouvie, parmi les angoisses d'une conscience qu'ils ne parviendront point à faire taire. Et ce sera Rimbaud en marche, comme il l'avoue lui-même, vers «l'halluci-

nation simple »... Ce sera Verlaine le débauché, Verlaine le pénitent, Verlaine l'impénitent, Verlaine, la synthèse et le symbole du besoin maladif de jouissance brutale en même temps que de l'aspiration, souvent refoulée mais toujours renaissante, vers un Bien plus saturant que ceux d'ici-bas.

L'inquiétude des Symbolistes s'est reflétée sur leur époque. Elle a été modifiée à son tour par le mouvement philosophique d'alors (1880), le positivisme de Taine, Renan et consorts. La société, comme la littérature, s'est trouvée divisée en plusieurs camps: ceux qui admettaient d'une manière ou d'une autre le surnaturel, ceux qui ne voulaient plus croire qu'en la science, et ceux qui tantôt admettaient et tantôt niaient l'une et l'autre position. Rimbaud s'écriait dans *Une saison en enfer:* « Ah! la science ne va pas assez vite pour nous ». D'ailleurs,ce culte de la science lui-même fut une inquiétude, une manifestation du besoin humain de s'attacher fortement à quelque conviction.

Il n'y eut peut-être que Renan,— cet esprit essentiellement faux,— à ne pas croire tout à fait au culte de la science dont il était le principal théoricien. Cet ancien clerc glissa peu à peu vers un scepticisme honteux. Et toute une jeunesse s'enticha du doute renanien.

Cependant les antinomies multiples d'une époque troublée par vingt mouvements intellectuels ou politiques contribuèrent à détourner pour un temps les manifestations d'inquiétude au profit du dilettantisme. À la fin du XIXe siècle, (vers 1890), la science était en pleine faillite. Et il n'y avait guère autre chose à mettre à la place, tant les esprits et les cœurs étaient dévastés, partagés entre des positions contradictoires qui se présentaient toutes comme des absolus et auxquelles personne ne croyait. Ce fut le mouvement d'inquiétude (dans ce qu'il comporte de salutaire), refoulé, le recul de l'esprit. L'ennui pseudo-élégant, l'intellectualisme froidement sensuel devinrent à la mode. Voltaire ressuscita. Le triste Anatole France acheva de tuer par le plaisir et un cynisme provocant l'inquiet qui aurait pu éclore en lui. Il prétendit ériger en système sa position de faux épicurien. D'autres l'imitèrent. La jeunesse les suivit.

Ici ou là, on entendit des voix dans la nuit: Huysmans, une âme pascalienne, aux angoisses démesurées, s'engagea bravement sur la route de lumière et parvint à la plénitude de la foi, à une paix qu'il n'eût jamais crue possible. Léon Bloy rugit, et la frivolité de l'heure couvrit la voix du pauvre lion. Samain sanglota, mais

que de narcissisme stérile dans ses sanglots! Qu'il eût été embêté, celui-là, de renoncer au don des larmes!(1)

Mais ne perdons pas de vue le jeune homme de ce temps. Dans la préface du *Disciple*, Paul Bourget l'appelle un « nihiliste délicat » qui ne croit à rien sinon au jeu de son esprit. Bourget lui-même ne fut-il pas un jour ce jeune homme ?

Barrès venait de publier *Le Culte du moi*. Inquiétude bien française que la sienne: le problème de la connaissance du moi pour sa réalisation la plus complète. Inquiétude compliquée chez lui d'un certain dilettantisme; partage voulu, aimé, qui empêchera toujours l'auteur de *Sous l'œil des barbares* et d'*Un jardin sur l'Oronte* d'être considéré comme un inquiet pur. Âme toute moderne, âme sincère que celle de Barrès, et qui a tant contribué à façonner l'âme française d'aujourd'hui...

Sur les entrefaites, le dernier coup a été donné à la science par Bergson, fils spirituel et continuateur plus que disciple de Boutroux, qui avait, dès 1874, localisé

(1) A la même époque, il faut nommer Jules Renard, un timide plus encore qu'un inquiet, un ami de la nature, compatissant aux détresses humaines. Celui que l'on considère trop comme le chasseur d'images dilettante a pénétré à fond l'âme désenchantée d'un enfant malheureux, dans *Poil de carotte*.

dans l'hymne de Renan les premières dissonances... La philosophie du devenir, renouvelée d'Héraclite, gonflée d'un spiritualisme provocant, niant, avec son intuition intellectuelle, tout le positivisme et tout le rationalisme, souleva un grand mouvement d'enthousiasme dans la jeunesse.

Inquiétude contemporaine

Et nous en sommes au début de ce que l'on est convenu d'appeler le Renouveau catholique (vers 1905). Une pléiade de jeunes, si semblables et si différents, Fournier,(1) Gide, Rivière, Maritain, Péguy, Psichari, Claudel, Jammes, Le Cardonnel, Baumann, pour nommer les plus illustres, sentent l'imminence, la nécessité d'un réveil de l'esprit. L'angoisse religieuse les amène peu à peu, quelques-uns à la foi, d'autres à la ferveur, presque tous à un haut spiritualisme.

Par ailleurs, issus d'une époque littéralement pourrie de littérature,— le Symbolisme agonisant était pour

(1) A lire: la *Correspondance Fournier-Rivière*, *Le grand Meaulnes* d'Alain Fournier, un livre qui n'a point vieilli: la physionomie d'une âme généreuse et tourmentée.

lors tombé dans le verbalisme de tous les Henri de Régnier du temps,— ils ne savent plus de quel côté se tourner; ils ont perdu tout équilibre, toute orientation intellectuelle.

De plus, la vie politique si troublée d'alors divise les esprits outre mesure; c'est le chaos dans l'État, la nuit dans les âmes. Et de ce chaos sort une explosion de catholicisme, où l'hétérodoxie et le mysticisme se frôlent dans les convulsions du Modernisme, cette grande vague d'inquiétude dont plus d'un contemporain porte encore les traces.

Et le chaos des cœurs s'est répandu dans les livres. On n'est déjà plus décadent, mais cubiste avec Max Jacob; futuriste avec Marinetti; dadaïste avec Breton et Soupault, Aragon, etc.; unaministe avec Jules Romains et l'Abbaye; on sera bientôt surréaliste à la suite du protéen Guillaume Apollinaire... qui, lui, a été de toutes les écoles. On découvre *Les chants de Maldoror;* on admire *Ubu Roi.* Affolement plus qu'inquiétude.

La confusion est à son comble dans les esprits autant que dans les Lettres. Cependant, malgré les tâtonnements, les erreurs, les bévues, la petite flamme spiritualiste, qui date de Baudelaire, se conserve, s'étend,

s'allume en un bel incendie qui constituera avant longtemps la littérature française catholique d'aujourd'hui, véhicule d'un catholicisme rajeuni, d'une mentalité rénovée.

Survient la guerre, cette vaste oasis de recueillement au sein même des tempêtes. Le XXe siècle proprement dit est commencé. Il a son inquiétude spéciale, celle dont nous avons fait la psychologie dans notre premier chapitre et que le prochain explorera davantage.

Pour compléter cette synthèse historique, traçons tout de même dès maintenant un schéma bref des principaux courants intellectuels où se manifeste l'inquiétude contemporaine.

Les témoins actuels de l'inquiétude sont, avant tout, les écrivains catholiques, Mauriac, Daniel-Rops, Baumann, Bernanos, André Obey, Blondel, Paul Archambault, etc.

Mauriac nous a présenté dans une bonne dizaine de ses ouvrages tous les aspects de l'adolescent inquiet qu'il fut lui-même. Et quel lecteur n'y a reconnu, traits pour traits, des lambeaux de son adolescence, de sa jeunesse ?

Dans *Adieu à l'adolescence, L'enfant chargé de chaînes, Le baiser au lépreux*, etc., toujours cet adolescent ou ce

jeune homme qui nous ressemble comme un frère. Mais c'est surtout dans *La robe prétexte*, *Le mystère Frontenac*,— ces deux ouvrages ont plus que les autres un caractère autobiographique,— que l'on trouve la tragique beauté de l'adolescent triste dans une atmosphère grise, celle du vieux Bordeaux natal, atmosphère que l'on reconnaît dans *Commencements d'une vie*, l'autobiographie proprement dite. Avec sa manière aiguë, Mauriac vivisectionne sous nos yeux le cœur sanglant de l'adolescent éternel, de l'adolescent moderne. Dans ce domaine, il n'a pas été surpassé; et quoique ses grands romans humains soient plus forts et plus justement célèbres, il n'en demeure pas moins pour moi l'analyste toujours jeune de l'adolescence.

Après lui, Daniel-Rops, essayiste surtout, dont l'activité intellectuelle a été jusqu'ici orientée presque toute vers le soulagement, la « guérison », de l'inquiétude de sa génération... Daniel Rops est un homme équilibré, un penseur lucide qui a l'horreur des lamentations stériles. C'est ainsi qu'il en est venu à combattre le néo-Romantisme sous toutes ses formes. Il ne veut plus entendre parler du mal du siècle. Cette tendance s'est affirmée chez lui dans *Notre inquiétude;* plus

récemment dans *Le monde sans âme*. Même attitude dans son roman *L'âme obscure* où il nous montre en Blaise Orlier les désastres auxquels aboutit une inquiétude non refrénée.

Son œuvre demeure une mise en garde contre les dangers d'une inquiétude qui cède trop volontiers à sa pente, qui se satisfait de son insatisfaction même. Il faut bien admettre cependant que si l'inquiétude peut devenir un passe-temps stérile, une cause de complaisances envers soi-même, qui perdent toute grâce avec la maturité et la vieillesse, elle n'en est pas moins le mal désormais fréquent de l'adolescence et de la jeunesse, une source féconde de vie intérieure. Nous avons vu qu'une certaine forme d'inquiétude est inséparable de la condition humaine.

Baumann a présenté, avec moins d'originalité sans doute, des types d'inquiets. André Obey a écrit ses curieux ouvrages *L'enfant inquiet*, *Le joueur de triangle*... Paul Archambault a été un théoricien, un historien de l'inquiétude; sa psychologie minutieuse, ennemie des simplifications, n'admettrait peut-être pas tout ce que nous écrivons en ce moment... Blondel est le père d'une philosophie que l'on appelle parfois la philosophie de l'inquiétude. Il replace le monde dans sa

finitude, l'homme dans son incomplétude, le jette pantelant aux pieds d'un Dieu qui transcende de si haut la pauvre créature qu'elle n'a plus qu'à s'agenouiller, tremblante et humiliée devant l'Éternel. Maurice Blondel offre aux âmes inquiètes de sa génération une philosophie catholique fort discutée, qui n'est peut-être pas absolument incompatible avec un thomisme largement aéré... Passons sous silence les théologiens plus ou moins entachés de Modernisme, Laberthonnière, Le Roy, etc... Négligeons aussi les prédicateurs, comme le père Sanson, qui ont étudié surtout l'inquiétude purement religieuse.

On remarque peut-être que nous n'avons point parlé de Paul Claudel. Il s'est élevé à une telle plénitude de catholicisme qu'il n'y a plus, dans son œuvre, place pour les contingences de l'inquiétude. Il en garde toutefois plus qu'aucun autre l'essentiel. Sa position d'écrivain intégralement religieux nous paraît l'idéal d'une conception chrétienne de l'art littéraire. Il se propose une création du monde par le verbe, similitude de l'œuvre du Créateur, cantique toujours renaissant à la gloire de Dieu. Plusieurs autres écrivains catholiques sont parvenus, selon l'expression de M. Paul Archambault, à la « maison de sécurité », après avoir

passé par l'inquiétude. Outre ceux déjà cités, il faut dire un mot du prêtre-poète, Louis le Cardonnel, dont l'œuvre, malgré son écriture trop parnassienne, rend parfois le son de la plus haute inquiétude. Saluons au passage l'abbé Henri Bremond qui a tant scruté l'inquiétude religieuse et fut lui-même une âme inquiète. René Schwob, depuis *Moi, Juif.* Ghéon et Maritain, deux autres convertis devenus apôtres. *Augustin ou le Maître est là* de Joseph Malègue détaille par le menu toutes les phases de la crise moderniste dans une âme sincère qui se convertit au dernier moment, etc., etc.

Chez les non-catholiques plusieurs tendances s'affrontent vis-à-vis de l'inquiétude. Quelques-uns l'analysent dans ce qu'elle comporte de moins sain. Plusieurs la repoussent et s'en moquent. Il en est qui l'abordent avec sympathie. D'autres s'en repaissent âprement, se consument eux-mêmes en voulant se réaliser sur un plan trop matérialiste.

Il n'entre pas dans notre projet de donner ici un aperçu complet de toutes les manifestations contemporaines d'inquiétude. Il serait chimérique de vouloir écrire l'histoire définitive du présent, fût-ce l'histoire des idées.

Aussi nous contenterons-nous, pour terminer, de dire un mot d'un auteur qui en résume tant d'autres

chez les non-catholiques, le funeste André Gide. Il demeure le chef de file, le maître décevant qui fascine encore des disciples sincères parfois, illusionnés toujours. Dans l'orientation de l'inquiétude contemporaine, son rôle fut aussi néfaste que considérable. Son œuvre, une charogne parfumée. Que Dieu préserve notre jeunesse d'un si mauvais maître!

A la suite de Gide se sont engagés Valéry-Larbaud, un gidien spécialisé dans les esquisses d'âmes d'enfants et d'adolescents, Montherlant, (malgré le catholicisme velléitaire et caricatural de ses premiers ouvrages), Marcel Arland, une âme sincère qui cherche Dieu à travers le faux prophète des *Nourritures terrestres*, etc.

D'autres formes d'inquiétude se sont enfin manifestées avec le Jean Christophe de Romain Rolland, le Jean Barrois de Roger Martin-du-Gard, le Salavin de Georges Duhamel, etc. Une pléthore d'inquiets ont surgi dans la littérature, depuis 1900. Et l'on se perdrait à vouloir assigner les parentés, les filiations d'une famille aussi nombreuse.

Qu'il nous suffise de remarquer pour le moment que tous ces auteurs, même les plus matérialistes et les plus démoralisants, sont hantés par le problème de l'au delà, par un besoin confus de Dieu, balbutiement

plus que profession de foi; et, là encore, nous retrouvons les caractéristiques de l'inquiétude contemporaine telle que nous l'étudierons au chapitre suivant.

L'inquiétude au Canada

La fera-t-on remonter aux coureurs de bois, aux « voyageurs » impénitents que furent nos grands-pères et arrière-grands-pères ? Si l'on veut. Je n'y tiens pas.

Elle apparaît, à vrai dire, pour la première fois dans nos milieux peu raffinés, avec l'éclosion de ce qu'on a appelé l'*Ecole de Montréal*. Nos romantiques,— si j'excepte Crémazie, qui a vraiment souffert,— ne furent que des rhéteurs assez vides... Les premiers inquiets se recrutent donc parmi ces jeunes gens qui se réunissaient, vers la fin du XIXe siècle, chez Louvigny de Montigny d'abord, puis au château Ramezay. Ils étaient fortement teintés de Romantisme. Ils découvraient les Symbolistes. Et ils voulaient à tout prix échapper, pour un moment du moins, à l'atmosphère banale et terre à terre que constituait alors la vie sociale montréalaise. Ils souffraient d'anxiétés intellectuelles surtout. Ils se donnaient une culture supérieure à celle du milieu ambiant; ils se sentaient incompris, envoûtés, dans une prison lourde et qu'ils jugeaient

assez justement perpétuelle. Leur angoisse fut souvent douloureuse, leur mal du siècle réel; il ne faudrait peut-être pas leur attribuer une inquiétude très profonde. Chez quelques-uns elle s'est tout bonnement perdue dans l'indifférence religieuse; d'autres sont devenus et demeurent encore de froids poètes parnassiens;... d'autres sont notaires ou que sais-je ?... Charles Gill, Lozeau, Nelligan surtout ont été plus ébranlés. Ils ont souffert, et leurs vers conservent quelque chose de leurs douleurs. Depuis eux, nos poètes n'ont guère fait de progrès en ce sens. MM. Choquette et Desrochers pourraient être de 1900. Nos romanciers anciens ou actuels (à l'exception de Grignon et du Harry Bernard de *Juana, mon aimée*) sont d'une sérénité surprenante. Je leur concéderais qu'ils rejoignent l'inquiétude à force de manquer d'inspiration...

Mais voici que la jeunesse bouge. On trouve la véritable inquiétude moderne, avec l'acuité du problème moral, le besoin de Dieu, chez deux jeunes romanciers: M. Claude Robillard, M. Rex Desmarchais. Les deux manquent de métier; le second sait à peine le français, le premier a une conception assez cocasse de la vie; il y a tout de même plus de vraie humanité, de psychologie, d'inquiétude dans *L'Initiatrice* et dans *Dilettante*

que dans *Marcel Faure*. Nos deux jeunes écrivains ont étudié la jeunesse de leur temps, la jeunesse inquiète de leur pays. Si leurs héros sont pâles, et pas très naturels, je ne les aime pas moins; c'est en eux que j'ai trouvé dans notre littérature romanesque les premiers frémissements authentiques. Pour être juste, il faudrait mentionner aussi un ouvrage qui a précédé ceux-là de quelques années, *André Laurence* de M. Pierre Dupuy. L'auteur, qui n'est déjà plus un jeune, nous présente son héros, lui-même, à n'en pas douter, se débattant dans sa jeunesse entre un haut idéal intellectuel et les préjugés commercialistes et bourgeois de la société montréalaise. Il nous dit, avec une certaine chaleur et dans un style lisible, l'amer désenchantement d'une jeunesse vécue dans l'incompréhension sous toutes ses formes. S'il revenait au pays il verrait que ça n'a point changé...

Disons un mot des vers de mon ami Clément Marchand, dont le jeune génie ne sombrera pas tout entier, je l'espère, dans le journalisme. Ils expriment souvent, avec leurs négligences voulues, leurs audaces de tout poil, l'inquiétude sincère d'un ennem né du conformisme et de l'hypocrisie. Leur auteur, maintenant en pleine possession de lui-même, devrait nous donner un jour

le fruit mûr que nous attendons de lui. Un autre, un plus jeune encore, Roger Brien, chante les tourments de notre époque, la grande détresse de l'humanité en route vers la mort.(1)

Concluons. L'inquiétude française part du besoin d'introspection et de certitude qui caractérise l'âme française. Elle est devenue plus complète, plus concrète depuis Rousseau. Le Romantisme l'a connue, aimée, courtisée, verbalisée aussi, sous le nom de mal du siècle. A la suite de Baudelaire, le Symbolisme l'a élargie; la peur du péché, la honte du moins d'avoir failli en furent un élément important. A partir de ce jour elle a été une douleur vraie. Le Positivisme l'a combattue; elle s'est perdue vers 1900 dans le dilettantisme... Le renouveau

(1) Nos femmes poètes sont en général plus inquiètes que les hommes. Par contre, il semble que la jeune fille de chez nous ignore beaucoup les inquiétudes les plus élémentaires... Citons, parmi nos poétesses, mademoiselle Jovette-Alice Bernier. N'y aurait-il pas chez elle beaucoup plus de pose que de vraie douleur? Mademoiselle Medjé Vézina manifeste une tout autre profondeur, empreinte, hélas! de morbidesse. Que les autres me pardonnent de passer sous silence leurs déchirements intérieurs! Je note aussi le livre de mademoiselle Simone Routhier, *L'Immortel adolescent*, que je me reproche d'avoir presque complètement oublié au fond de moi-même. La forme un peu maniérée de ces vers ne parvient pas à étouffer toute inquiétude sincère. Mais pourquoi donc toutes nos poétesses essaient-elles de devenir des Anna de Noailles, quand il serait si simple, au pays de Maria Chapdelaine, de rester des Marie Noël?

catholique a posé le problème de la destinée avec une précision inconnue jusque là. En même temps le désarroi politique et la multiplicité des écoles littéraires fugitives ont jeté dans les esprits des germes de confusion.

De ces orientations en apparence contradictoires est née l'inquiétude contemporaine (celle de 1914 à nos jours) si bellement analysée par les grands écrivains catholiques. Inquiétude plus déchirante que toutes les autres, singulièrement dépouillée de littérature, plaie qui se cache et saigne en silence, tendance aussi, chez ceux qui n'ont pas la foi, vers le désespoir plus que vers l'espérance, nihilisme féroce chez quelques-uns; et c'est dans ce nihilisme même d'une position fausse mais logique qu'ils sont bien près de rejoindre la véritable inquiétude, l'ordre essentiel, Dieu.

Au Canada français, en Laurentie, l'inquiétude s'est modernisée depuis 1930. Elle n'a pas encore produit de documents particulièrement originaux.

Nous avons maintenant en main une partie des matériaux qui nous permettront de préciser davantage les caractéristiques d'une inquiétude spécifiquement contemporaine et spécifiquement canadienne-française. Nous avons pris contact avec les sources d'une mentalité, la mentalité française, la nôtre, celle qu nous

confère ce qu'il y a en nous de meilleur, celle que nous devons intensifier au pays canadien-français, si nous ne voulons pas devenir des hybrides, des déracinés spirituels.

CHAPITRE III

L'inquiétude de la jeunesse contemporaine

Quelle est la physionomie particulière de l'inquiétude contemporaine ? Nous connaissons déjà ses traits généraux. Il faut préciser davantage.

Limitons notre enquête à la jeunesse des pays de langue française, plaçant le jeune Français ou le jeune Laurentien en face de la civilisation d'aujourd'hui, et observant ses réactions.(1) Le point de vue spéci-

---

(1) Les Orientaux, Chinois, Hindous, Mahométans semblent dormir depuis des siècles. Le P. Sanson refuse de croire que ces peuples n'aient connu aucune inquiétude. «Ils ont certes subi, comme tous les hommes, des angoisses d'âmes et des inassouvissements de cœurs, des aspirations toujours renaissantes à être autre que ce qu'on était»... Sans doute ont-ils ressenti l'inquiétude humaine au sens où l'entend l'illustre prédicateur. Ils ne sont venus à l'inquiétude humaine telle que nous la concevons que ces derniers temps. L'œuvre de Malraux, *La Condition humaine* surtout, rend compte de l'apparition en Chine d'une inquiétude très complexe, tour à tour brutale et raffinée. Claude Farrère, dans *La Bataille*, présente des aspects assez intéressants d'une inquiétude japonaise, etc... Et que dire de l'Inde de Mahatma Ghandi!... L'inquiétude est en train de faire le tour du monde.

fiquement canadien-français n'entrera pas en ligne de compte pour le moment.

Donc, un aperçu de la civilisation(2), une étude des réactions de la jeunesse.

Les sources intellectuelles de l'inquiétude contemporaine, le grand mouvement culturel qui a, depuis Rousseau, ébranlé l'âme française nous sont maintenant

---

Ajouterai-je que, de tous les groupements humains de l'heure, les blocs anglo-saxons, surtout ceux qui habitent hors d'Angleterre, sont les moins ouverts à l'inquiétude? Serait-ce que la «fière» Albion inspire à ce point la confiance, serait-ce qu'elle comprime à plaisir l'âme de ses chers coloniaux?

Les Etatsuniens sont, eux aussi, singulièrement dépourvus d'une inquiétude profonde. Le jeune Américain (il y a des exceptions) consent trop volontiers à effleurer béatement de son œil bleu faïence des problèmes qu'il se résigne à ne pas pénétrer.

En Allemagne, le mouvement hiltérien exclut l'inquiétude. Cependant, elle existe à l'état aigu dans les rangs mêmes des Nazis. La jeunesse se refuse à la standardisation de son âme. En Italie, l'inquiétude a fait place pour un temps à l'enthousiasme patriotique. La triste Russie brime toutes les anxiétés sous la grimace marxiste ou antireligieuse. On trouve quand même des échos d'inquiétude jusque dans la littérature officielle du régime.

---

(2) Dans ce chapitre, l'influence de Daniel-Rops se fera sentir. Rendons dès maintenant à César ce qui appartient à César.

connus. Ce mouvement est légitimement issu de l'éternel besoin d'introspection,— refoulé parfo s, mais vivace toujours,— qui caractérise la race française. Nous avons indiqué certains déterminants d'ordre politique ou social, la Révolution française, l'Empire napoléonien. Nous avons fait allusion à diverses causes de désarroi sous la Troisième République. Qu'il suffise de mentionner le Boulangisme, l'affaire Dreyfus, la Grande Guerre...

Inquiétude et civilisation machinique

Venons à l'étude d'ensemble de la civilisation actuelle. Accuserons-nous l'esprit de la Renaissance qui, depuis des siècles, serait l'organe principal de paganisation de l'univers? Incriminerons-nous une fois de plus le classicisme gréco-romain, avec ses faux dieux et sa fallacieuse conception de la vie, avec son épicurisme satisfait? Pour une part sans doute; puisque nous admettons volontiers que l'aboutissement de cet esprit brutalement matérialiste, sous son spiritualisme de surface, est la civilisation machinique de l'heure pré-

sente. Civilisation qui domine l'occident et marche à la conquête du monde oriental.(1)

Je ne discuterai pas la civilisation machinique. Elle est un fait, le plus brutal de tous. On la définit par son effet principal: une forme de civilisation où la machine tend à remplacer l'homme. De là résulte un nouvel ordre du monde, une nouvelle hiérarchie des valeurs, de véritables mythes, qui, dans bien des esprits, supplantent toute religion. Divinités auxquelles on commence à rendre un culte officiel en U.R.S.S.

Le machinisme, en étreignant le monde de son gigantesque raz de marée, a soumis à deux rythmes fondamentaux l'homme et la vie. Le premier, celui qui s'impose à l'espace, est le standard. Travail standardisé, éducation standardisée, amusements standardisés, esprits standardisés, la vie et la mort standardisées... Tout se fait en série de nos jours, depuis la bouteille à lait jusqu'à l'avion.

---

(1) Grossière erreur, celle des coryphées de l'humanisme gréco-romain qui accusent de fétichisme des peuples aussi radicalement spiritualistes que les Chinois et les Hindous. Ceux-ci n'ont pas connu l'humanisme gréco-romain. En sont-ils moins intelligents, moins raffinés ? Nous sommes des maroufles à côté des Brahmes. Les Chinois sont des métaphysiciens qui ne le cèdent à personne.

Le second rythme du machinisme se développe dans le temps, c'est la vitesse. Qui connaît pleinement, chez les occidentaux, la joie de vivre en paix, de ne rien faire quand il le veut, de se reposer à loisir, de travailler à ses heures et comme il le veut ? On est pris dans un mouvement perpétuel, dans un engrenage sans frein; l'on tourne autour d'une roue de carrousel, infatigable. Les nouvelles du monde entier chevauchent nuit et jour les ondes électriques, pénètrent dans toutes les maisons; on traverse d'Europe en Amérique en cinq jours; on téléphone de Montréal à Madrid, de Londres à Singapour. On n'a plus le temps de penser, de vivre. Il faut entendre Georges Duhamel, dans *Scènes de la vie future*, dans *Géographie cordiale de l'Europe*, dans *Discours aux nuages*, protester contre un tel état de choses. Et pourtant c'est en France qu'on est le moins atteint de télémanie. Que dire de nous, pauvres citoyens de l'Amérique du Nord ?

J'appelle le standard et la vitesse les deux rythmes fondamentaux du monde machiniste. Je pourrais aussi bien les appeler mythes. Ils le sont en effet. Cependant il est d'autres mythes qui ne se contentent pas de délimiter la surface du monde actuel, mais expriment le vrai fond de notre civilisation, ce sont l'Argent, la

Satisfaction, la Force. De ces trois-là procède toute la mythologie moderne, plus grossière que celle des anciens.

L'Argent, mythe essentiel: le dieu du xxe siècle, veau d'or véritable. L'Argent qui confère la Force, qui achète la Satisfaction. L'argent est le maître du monde. Il est la source du pouvoir, des plaisirs, de la culture même (pas étonnant que celle-ci s'abâtardisse!). Il est le grand principe de la force. La force-argent, le mythe symbolique par excellence du progrès machiniste. On en est rendu à tout évaluer en chevaux-argent. Devant la force-argent tout s'incline; les fronts s'abaissent, les dos se voûtent, les genoux fléchissent, les consciences se taisent.

Source de la force, l'argent l'est aussi de la satisfaction sous toutes ses formes. Car, on ne convoite plus l'argent pour lui-même, comme les avares d'autrefois. Les avares d'aujourd'hui sont avant tout des jouisseurs, parfois même des prodigues. Le culte de la satisfaction s'exprime d'abord dans la recherche du confort, qui est une sorte de bonheur physique cher aux Américains; puis, c'est la course à tous les plaisirs éphémères, à ceux qui assouvissent rapidement, à ceux qui apportent l'oubli. Nous touchons la psychologie fondamentale de la civilisation machinique: l'homme d'aujourd'hui

ne songe qu'à se satisfaire, à se repaître: il ne conserve que ses instincts primitifs de carnassier. Or la satisfaction admise, courtisée, n'est-ce pas la position contradictoire de l'inquiétude? Et voici comment nous rejoignons notre sujet.

En face de l'adolescent moderne, un idéal se dresse, implicite, obscur, effarant. Il repousse par les basses tendances qu'il avoue; il attire aussi. N'est-il pas le vrai bonheur, celui que tant d'hommes poursuivent? Cette idole, c'est la satisfaction: but de la vie contemporaine.

Voilà notre époque avec son idéal. Et c'est à cette civilisation barbare, dure, sans cœur, que vient se heurter l'idéalisme normal de l'adolescence. Ouvrons *L'Enfant chargé de chaînes* de Mauriac. «Ah! je le connais ton mal, répondit Vincent un peu énervé et qui ne se pardonnait pas son émotion, ni d'avoir récité les vers de Jean-Paul,— c'est le mal du siècle, le mal de René! jusqu'à quand ce vieux débris romantique nous va-t-il encombrer? — Aussi longtemps, dit Jean-Paul rêveusement, que l'idéalisme de l'adolescence se heurtera à la brutalité, à la médiocrité de la vie».

Tout est là. L'adolescent en est rendu à ce second éveil de l'esprit dont nous avons parlé. Il affronte une

civilisation où le confort matériel, la satisfaction brutale sont les tendances avérées, où l'on sous-estime les valeurs spirituelles. Il se brise les ailes à une mentalité terre à terre. Les pseudo-bons catholiques eux-mêmes ne sont souvent que des jouisseurs qui se sont dit qu'ils n'iraient pas aussi loin que d'autres...

Devant l'idole Argent, l'idole Satisfaction, le jeune homme, en proie à l'insatisfaction du fini, se sent troublé, partagé, inquiet. Mammon le fascine et... l'effraie... J'ai encore à la mémoire la réponse inouïe d'un jeune catholique, voire congréganiste (pour ce que cela signifie parfois). Je lui demandais quel était son idéal. «Faire de l'argent, me dit-il, devenir riche». Celui-là n'était pas inquiet, me direz-vous: c'était un bourgeois précoce. Il était inquiet pourtant. Il avouait éprouver bien souvent le vide de ce désir de richesse que ses parents lui avaient infusé avec le sang. Tendance vers le haut et tendance vers le bas, équilibre instable chez l'adolescent; voilà justement l'inquiétude des jeunes d'aujourd'hui.

Et la tendance vers le bas est singulièrement précise, envahissante. Est-il pauvre? Le jeune homme entend ses parents parler d'argent, de dettes à acquitter, de frais à éviter, de misères à cacher; il entend, peut-être,

maugréer contre ceux qui possèdent davantage. L'argent est au premier plan des préoccupations. Est-il riche? Son entourage parle d'argent, toujours d'argent. Si l'on ne cause pas d'argent, ce sera de yachts, d'automobiles,— et que sais-je? — évalués en argent.

Souvent le jeune homme en était venu,— telle est la force des conformismes ambiants,— à ne pas viser plus haut que la richesse. Il ne sentait plus son âme. Le développement physique aidant, parfois la rencontre d'un auteur ou d'un homme qui viennent à propos sonner l'alarme, un malheur de famille, un revers de fortune, la réflexion personnelle aussi, introduisent soudain une dissonance dans le concert des joies banales, des appétits terrestres. L'esprit se réveille. Le contraste entre un monde matérialisé et une influence d'ordre intérieur déclanche la crise d'inquiétude dont nous avons esquissé, dans notre premier chapitre, les traits généraux. Et ce pourquoi le jeune Latin, le jeune Français d'Europe ou d'Amérique est plus ébranlé, c'est précisément une certaine flamme d'insécurité toujours latente chez lui, une facilité à se poser des questions sur le problème du «moi», un besoin inné de logique, de cohérence, l'acuité enfin de l'esprit critique inhérent aux races latines.

Un court circuit s'est produit chez l'adolescent entre l'esprit et la matière, entre Dieu et Mammon. Et le jeune homme souffre de ce tiraillement intérieur. S'il a opté pour l'esprit, il se voit en butte à l'incompréhension de ceux qui le frôlent, à la mésestime où l'opinion ravale cet idéal supérieur qu'il s'est donné pour but. Il souffre, à la perspective d'une vie pétrie de prose, de la vie réelle, qui viendra briser tôt ou tard celle qu'il vit en rêve... Il songe à la carrière, pardon, au métier (il n'y a plus que des métiers de nos jours) qu'il faudra embrasser. Et il se tait. Le jeune homme d'aujourd'hui est volontiers fermé. Devant le troupeau des conformistes, il ne veut pas étaler son mal. On s'en moquerait. Nous vivons une époque impitoyable. Mort aux rêveurs! Place aux «business men», aux réalisateurs! Comme si les grandes réalisations ne s'élaboraient pas dans le rêve. On est moderne. «Up to date». Plus de Romantisme. Plus de sentiment. Agissons. Vivons. Voilà. La mécanisation de l'univers a tué la pensée. Morte la pensée. Mort aux penseurs! il y a une jalousie inconsciente et féroce chez les autres. «C'est un poète», dit-on. Finis, les poètes! Et le jeune homme se replie sur lui-même. Il en vient à s'appliquer ce mot de Bourget: «Pour certaines âmes et dans certaines circonstances, la

meilleure manière de vivre sa vie, c'est encore de la rêver». Il se perdra parfois dans le narcissisme. Il se livrera à une inquiétude trop caressée, se détournera de toute action, deviendra misanthrope.

S'il est courageux, fort, s'il est aidé aussi, il conquiert peu à peu du terrain sur son désarroi, il se stabilise avec le temps dans une véritable possession de soi, il acquiert en tout cas une précieuse expérience humaine. Il a souffert. Il a vécu. Un jour viendra où il ne gardera de l'inquiétude que les soucis d'ordre essentiel, le besoin de Dieu, l'aspiration vers une vie propre, féconde.

Inquiétude d'autrefois, inquiétude d'aujourd'hui

Mais, en quoi cette inquiétude d'aujourd'hui est-elle si différente de celle de toujours ? Nous venons précisément d'indiquer quelques caractéristiques toutes modernes. Nous avons auparavant démontré combien l'inquiétude actuelle différait du verbalisme romantique, de l'angoisse symboliste. Revenons toutefois pour un instant aux documents littéraires. L'opposition nous apparaîtra plus tranchée.

On a lu Alphonse Daudet, *Jack*, *Le Petit Chose*. Enfants, jeunes gens inquiets ? Ils sont surtout des malheureux, des souffrants. Sont-ils de véritables

inquiets ? D'une certaine façon; au sens large si l'on veut. Cependant leur souffrance est la meurtrissure normale de toute vie douloureuse. Voit-on ces enfants aux prises avec des problèmes trop gros pour leur tête ? Sont-ils bouleversés par l'avenir, ont-ils peur de la vie ? Bien peu. Ils souffrent du passé, du présent. Combien différents les adolescents actuels, qui ne vivent que dans l'avenir !

Henry Bordeaux a écrit *La peur de vivre*. Est-ce notre inquiétude ? Pas encore. Ce livre serait mieux intitulé *La peur de choisir*. Il n'accuse d'ailleurs pas fortement, à mon sens, la tendance d'une époque, d'un milieu. En tout cas, ce n'est pas là qu'on trouve l'angoisse sourde des jeunes d'aujourd'hui. Pierre Loti a posé, dans son âge mûr, à l'enfant inquiet. Ne sent-on pas l'application à se faire beau ? Anatole France, dans *Le petit Pierre* en particulier, nous présente un enfant, puis un adolescent tendre, sensitif, bafoué, douloureux... Il lui manque la véritable inquiétude. Et l'on pourrait multiplier les exemples. Il faut distinguer entre adolescent inquiet et enfant malheureux. Qui songera à comparer le Jean Perbal de Louis Bertrand, voire le Champi-Tortu de Gaston Chérau au héros, par exemple, de *Si le grain ne meurt* d'André Gide ? Les deux premiers

sont des malheureux, des fatalistes qui souffrent assez bêtement; le troisième est un révolté, un conscient, un inquiet. Voilà le fait nouveau, le fait contemporain. Sans doute les écrivains continuent de décrire des enfants malheureux (les derniers exemples cités le prouvent)... La nouveauté, c'est l'apparition, depuis une trentaine d'années, de la littérature de l'adolescence inquiète.

Barrès a été l'initiateur. Ceux qui ont étudié ce phénomène dépendent plus ou moins de l'auteur du *Culte du moi*... Nous n'avons pas à répéter, après tant d'autres, ce que doivent à Barrès des écrivains comme Gide, Mauriac, Montherlant, etc. Nul ne mérite le titre de précurseur du roman de l'adolescence et de la jeunesse inquiète (voire celui de l'enfance avec *Amitiés françaises*) que l'auteur d'*Un homme libre*.

Un autre prédécesseur, Francis Jammes, se raconte lui-même dans *De l'âge divin à l'âge ingrat*. On y touche du doigt une âme de poète émerveillée devant la nature et prématurément inquiète. Écoutons ce même Jammes nous raconter plus tard sa conversion: « Je n'ai point marché vers vous, Seigneur, avec, dans les mains, des fleurs de joie, et, dans la bouche, des chants de miel. J'étais le sombre enfant pris de vertige qui a perdu pied

et qui aperçoit contre la rive le rameau qu'il saisit... J'avais bu à bien des bouches, mordu à bien des fruits, et je distinguais la limite de l'homme, et une froide tristesse m'envahissait et une espèce de mort était sur moi, parce que je ne comprenais pas que l'on ne peut demander à Dieu, en même temps que l'on fait le mal, l'ineffable bien de la grâce renouvelée...» Cet enfant tragique que nous décrit Francis Jammes, il n'est plus exceptionnel comme en son temps (avant 1900); il est légion, de nos jours.

On trouvera des accents plus émouvants, peut-être, chez Jacques Rivière, chez Claudel, chez Péguy. Ce dernier exerce encore une grande fascination sur la jeunesse des milieux catholiques. Cependant, son œuvre de littérature pure, assez gauche et flasque, a perdu beaucoup de son charme. Ce qui reste de lui, c'est l'homme. L'inquiet généreux et tourmenté qui s'est bravement dressé contre toutes les compromissions en lui et en dehors de lui. Les jeunes catholiques d'aujourd'hui le reconnaissent comme des leurs, bien qu'il n'ait pas eu le temps de parvenir à la plénitude du catholicisme. De son côté, André Gide a inspiré toute une littérature de l'inquiétude; c'est à lui que se rattachent plus ou moins les inquiets non croyants.

Et c'est avec notre génération (celle de ceux qui furent jeunes de 1914 à nos jours) que l'inquiétude contemporaine a pris, à la suite des maîtres que nous venons de mentionner, sa couleur caractéristique et si tranchée. L'inquiet actuel ressemble tellement peu à celui d'autrefois que l'on est porté à considérer comme superficielles les angoisses de la majorité des jeunes d'avant 1900. Et c'est peut-être vrai, en ce sens qu'elles sont moins conscientes, moins précises, moins chargées de concret.

Par contre, existe-t-il désarroi plus précis, plus tangible que celui du jeune homme d'aujourd'hui, du jeune catholique tiraillé par « l'émeute des forces d'en bas », aimanté en même temps vers le haut, et qui combat l'ange déchu pendant une nuit sans fin ? C'est cette lutte terrible contre le péché — qu'on appelle dorénavant par son nom — que Mauriac, Daniel-Rops, Bernanos, Alphonse de Chateaubriant (à sa manière et sur le plan mystique), Baumann, Ramuz, tous les romanciers catholiques s'efforcent de saisir sur le vif, de maîtriser, d'approfondir. Quelques-uns mettent trop l'accent sur la faute, et beaucoup moins sur le repentir ou le rachat. Tels qu'ils sont, ils donnent un portrait juste, bien que pessimiste parfois, de toutes les formes

d'inquiétude du jeune homme actuel. Cette inquiétude est toujours, à la base, une recherche de Dieu dans un monde qui se cherche lui-même, mais ne peut rejeter l'embarrassant problème de l'au delà. Chez les romanciers d'autrefois, Dieu n'apparaissait guère, ou demeurait très loin du coupable. Dans le roman catholique contemporain, Dieu, si je puis dire, est à fleur de peau. Toujours cette présence encombrante pour le pécheur. Jamais de satisfaction complète. Face à la faute, le remords.

Autrefois, il arrivait moins souvent que les héros fussent des adolescents; parce que les créateurs n'avaient pas éprouvé au même degré, dans leur adolescence, un tel besoin d'infini avec une telle attirance vers le péché. La civilisation actuelle, de pair avec les analyses des écrivains, oppose d'une manière plus torturante la chair et l'esprit.

Dans *Le jeune homme*, François Mauriac aborde la crise d'âme de tant d'adolescents sous cet aspect précis de dualisme intérieur, de lutte pendante entre Dieu et Mammon. « A ceci d'abord, nous reconnaîtrons le jeune homme: l'indétermination. Il est une force vierge qu'aucune spécialité ne confisque; il ne renonce à rien encore; toutes les routes l'appellent. Voilà le bref espace

de temps, où nous ne sommes condamnés à l'immolation d'aucune part de nous-mêmes (?), où Dieu peut-être consent à nous aimer, bien que nous servions deux maîtres — et ce n'est pas assez dire,— d'innombrables maîtres. C'est le temps de la débauche (?) et de la sainteté, le temps de la tristesse et de la joie, de la moquerie et de l'admiration, de l'ambition et du sacrifice, de l'avidité, du renoncement.»

Cette indétermination, cette hésitation entre deux routes à suivre, voilà l'essentiel de l'inquiétude des jeunes, telle qu'exprimée par les romanciers catholiques de notre temps. Tous les adolescents ne s'abandonnent sans doute pas à une disponibilité aussi funeste. L'admission du péché, quoi qu'en puisse penser Mauriac lui-même, n'est pas une fatalité de l'adolescence et ne saurait être admise comme condition normale. Cependant l'attrait du fruit défendu côtoie chez tous la crainte de la souillure. Contrastes qui déchirent de plus en plus l'âme et la vie des jeunes, même dans les milieux les plus profondément catholiques.

Terminons cette incursion dans le domaine de la littérature de l'inquiétude par quelques textes d'écrivains contemporains fort différents et non catholiques. Nous verrons qu'ils sont, eux aussi, hantés par le pro-

blème de la vie, par le mal de Dieu. C'est Marcel Arland qui écrit: « Le vrai drame de notre génération, c'est qu'acharnée à détruire et incapable de se rattacher à rien, elle est en même temps animée par le plus impérieux appétit de vivre...» Et ailleurs: « Un esprit où la destruction de Dieu est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts?...» Ailleurs encore: « Toutes questions se ramènent à un problème unique, celui de Dieu ». Drieu-La-Rochelle s'exprime de la même manière: « La fonction essentielle, la fonction humaine par excellence, c'est de chercher et de trouver Dieu ». André Malraux, un autre témoin non suspect d'idéalisation outrancière, s'exprime presque dans le même sens. Écoutons son Garine, cet homme jeune encore, à l'âme précocement ravagée par la vie contemporaine: « On ne peut pas se tromper au jeu de la vie; il paraît qu'il est simple et que fixer une pensée résolue sur sa destinée est moins sage que la fixer sur ses soucis du jour, sur ses espoirs, ou sur ses rêves...» « En même temps que la terreur d'une mort sans signification, d'une mort qui ne rachète ni ne compense, naît l'idée de la possibilité pour chaque homme, de vaincre la vie

collective des malheureux, de parvenir à cette vie particulière, individuelle, qu'ils tiennent confusément pour le bien le plus précieux des riches...»

Que ces textes, avec ceux de Mauriac cités plus haut, et cent autres qu'il faudrait ajouter, suffisent à nous faire comprendre la position bien nette de toutes les inquiétudes d'aujourd'hui: le problème de la vie en ce monde et dans l'autre, le problème de l'homme devant Dieu, le problème du bien et du mal. La vie actuelle est dure pour l'homme. Il cherche des solutions. S'il est catholique, croyant, ou du moins hésitant, il regarde vers l'au delà. Sinon, il se tourne vers les apaisements provisoires. Ainsi Malraux qui s'oriente vers le Communisme. Cette vie dure heurte l'idéalisme normal de l'adolescence.

Toute la différence entre l'inquiétude de la jeunesse d'aujourd'hui et celle de la jeunesse d'autrefois, c'est que, dorénavant, on n'est plus homme à vingt ans; on l'est à quinze ou seize. La jeunesse a singulièrement vieilli depuis 1900. Crise de foi, crise de confiance en la vie: apanages de l'âge d'homme, jadis; tourments de l'adolescent d'aujourd'hui. C'est ce qui explique le mutisme des jeunes: l'homme se tait. L'adolescent moderne conquiert tôt une maturité au-dessus de son

âge. De nos jours toutes les étapes sont brûlées. Au cinéma, l'on voit tout; l'on apprend tout. Le cynisme s'étale partout; les gens mûrs disent tout devant les enfants; les journaux, les pancartes insultent les jeunes regards. Il n'y a bientôt plus d'enfants. Si, il y a toujours et de plus en plus, des « enfants chargés de chaînes ». Et les jeunes d'aujourd'hui sont en passe de s'emparer d'un domaine qui appartenait autrefois en propre à l'âge mûr, le domaine de la pensée. Depuis dix ans en particulier, s'opère un bouleversement mondial au profit de la jeunesse inquiète et chercheuse face à l'âge mûr satisfait, embourgeoisé. Les jeunes s'écrient: « Secouons les vieilles formules. Assez de mots. Des idées ». Ils en exigent de tous, du romancier, de l'orateur, du philosophe, de l'historien, du prédicateur, de tous ceux qui exercent un mandat quelconque. Ils ont soif de profondeur. Des auteurs, qui plaisent encore aux hommes de notre génération, les excèdent.(1) Ce que l'on trouvait

---

(1) Comment se fait-il que des écrivains comme le limpide et vigoureux Louis Veuillot ne disent plus rien aux âmes complexes de nos cadets ? Faut-il se scandaliser, les traiter d'imbéciles ? Il faut essayer de comprendre leur état d'âme.

Il y a dans l'atmosphère intellectuelle d'aujourd'hui quelque chose de capiteux, de compact qui cadre mal avec la simplicité racinienne elle-même.

simple, ils le déclarent simpliste. Ils ne veulent plus d'un style élégant, uni. Ils réclament un langage rude, brusque, heurté, violent. Ils dorment sur *Corbin et d'Aubecourt;* ils raffolent de Huysmans, de Bloy, du Péguy des pamphlets, de Papini, de Léon Daudet. Nous sommes en présence d'une jeunesse hérissée, farouche, ardente. Elle a peur de vivre. Cette peur, elle la dissimule sous la bravade. Par contraste aussi, elle aime les auteurs et les hommes qui font rudement vivre, qui ont rudement vécu. Elle s'éprend d'Augustin, de Pascal, de Napoléon, de Psichari, de Jacques d'Arnould...

Voilà donc la physionomie générale de l'inquiétude des jeunes d'aujourd'hui, de ceux du moins qui visent plus haut que la satisfaction. Voyons maintenant quelques aspects plus spéciaux de la civilisation moderne. Nous constaterons, en regard, des formes correspondantes d'inquiétude chez les jeunes.

Le Naturalisme (après le Romantisme), le Symbolisme ont rompu l'équilibre, bouleversé les valeurs. L'idéal français n'est pas changé sans doute, mais modifié pour un temps. Il est à une autre phase de son évolution.

Quoi d'étonnant si des auteurs qui nous ont plu, nous plaisent encore à nous, les vieux, ne recueillent pas les suffrages des jeunes! Avec l'âge, ceux-ci reviendront, comme tout le monde, à la grande pureté classique.

La mort de l'individualisme

Le point de vue le moins important peut-être, au premier abord, est l'évolution du monde vers la dictature. La démocratie se fendille, s'émiette et tombe en poussière. Les partis extrémistes eux-mêmes, socialisme, communisme, sombrent dans l'opportunisme ou l'autocratie, dès qu'ils sont parvenus, totalement ou en partie, au pouvoir. La démocratie n'est plus qu'un mot sonore. Elle a pu subsister tant qu'un individualisme vrai ne fut pas complètement battu en brèche par une fausse notion de la personne humaine. Au XXe siècle, (un peu de la même manière qu'aux XVIe et XVIIe en France), on se détache de l'homme concret en faveur de l'homme abstrait. L'on tend cette fois vers l'homme numéro, vers l'homme fonction, vers l'homme standard. Voilà le terme normal d'une évolution qui a commencé avec la Renaissance. De l'humanisme gréco-romain divinisé, de la canonisation de la Nature humaine, devait sortir un jour la mort du sain individualisme... Phénomène singulier, les Révolutions,— dont l'ère n'est pas terminée, loin de là,— bien qu'elles paraissent au premier aspect des explosions d'individualisme exaspéré, n'ont transformé que la surface

des états, sans rien changer aux tendances de fond. Il s'est rencontré chaque fois quelqu'un pour césariser à son profit les colères des individus. Et l'anti-humanisme s'est intensifié de plus en plus. L'apparition de l'âge du Machinisme a donné le dernier coup à la civilisation pour l'individu. Il se trouve donc,— ô dérision! — que le prolétarien de l'U.R.S.S. d'aujourd'hui, tout comme le paysan français d'après '93, s'est réveillé un jour moins libre que le « paria » du temps des rois de France et le moujik d'avant guerre. Il faut en dire autant de l'Italien d'après Mussolini, de l'Allemand hitlérien, de l'Espagnol du président Azana. Les pays anglo-saxons conservent l'apparence de la démocratie. Dictature de l'argent. Narcotisation du peuple. Corruption électorale. La pire des dictatures. Pas de liberté pour l'individu. La France seule résiste et... chancelle.

On a tellement perdu la notion de l'individu(1), si haute au Moyen Âge, vivace encore en terre fran-

(1) Il y a individualisme et individualisme. L'un se ramène à certain égotisme très commun de nos jours, et consiste à ériger chaque individu en microcosme au détriment de la solidarité humaine, d'une saine vie sociale. Le véritable individualisme, au contraire, est essentiellement l'application largement humaine de l'axiome de bon sens populaire: charité bien ordonnée commence par soi-même... et se continue dans les autres. C'est ce

çaise, que le monde éperdu se lance dans un des mythes les plus caractéristiques de la civilisation issue du Machinisme, le Mythe Humanitaire. Il s'exprime sous divers noms: philanthropie aux États-Unis, en Angleterre et au Canada; et par là on entend la charité standardisée. Affranchissement en U.R.S.S.; et par là on signifie le dépouillement de la personne humaine en faveur du mythe État. (On n'en est plus que verbalement à l'Humanitarisme intégral, quand on s'allie à des nations qui répudient hautement cet idéal). Discipline en Italie et en Allemagne; et par là il faut comprendre abaissement de la personne humaine au profit d'un racisme oppresseur. Reconstruction en Espagne; ce qui veut dire, pour les éléments de gauche du moins, imitation des États-Unis et de l'U.R.S.S.

---

dernier individualisme qui n'existe plus assez dans le monde contemporain.

Il s'oppose à l'humanitarisme, au racisme intransigeant, à toutes les théories dites humanistes (anciennes ou nouvelles) qui prônent, d'une part, l'anéantissement de l'individu aux genoux du mythe Humanité, d'autre part, l'affranchissement de l'individu par rapport aux lois de la morale, le droit à la jouissance en marge de toute répercussion dans la société.

Le véritable humanisme dont nous parlons, le véritable individualisme, est tout simplement la civilisation au profit de la personne humaine.

La France et les pays français tiennent bon encore; ils sont malgré tout pour le véritable humanisme, le sain individualisme. La pensée française fait corps contre l'ennemi commun, prêche dans le désert aux cent échos du monde: « Il n'y a pas d'humanité; il n'y a que des hommes ». Cependant, la mentalité française se laisse entamer elle aussi, surtout chez les gens dits « mûrs ». D'où l'inquiétude en face des positions férocement antiindividualistes de la presque totalité de l'univers.

Cette inquiétude se manifeste surtout chez les jeunes, qui sont moins envoûtés sous les conformismes, plus conscients de leur individualité à son éveil. Ils ne comprennent rien aux sacrifices implacables que les différentes dictatures imposent à leurs nationaux. Ils ne veulent pas abdiquer le privilège humain d'être, de penser, de parler. En France, en Belgique, en Suisse française, en Laurentie, la jeunesse réclame la liberté, la vraie, celle d'être un homme libre dans un pays libre.(1) La jeunesse catholique surtout bouge. Elle

---

(1) Les jeunes ne s'opposent qu'aux dictatures abusives. Ils rêvent par contre d'une dictature libératrice, qui viendrait balayer les parlementarismes impuissants et tapageurs. C'est peut-être une illusion.

exige la liberté de faire le bien, de se sanctifier, à la barbe de tous les conformisants. Elle rêve d'un christianisme à restaurer, d'un sain nationalisme à opposer aux racismes oppresseurs. Elle est angoissée pourtant, malgré la jeune vigueur qui bouillonne en ses veines. Car elle se sent menacée, atteinte, minée à l'intérieur de ses rangs, par les mêmes dissolvants qui ont détourné les autres hommes, le monde tout entier, de son véritable idéal.

Le Rationalisme

Un autre mythe de la société moderne menace la civilisation telle que nous la concevons, et opprime la jeunesse: c'est certaine forme de rationalisme. Rationalisme antireligieux qui amène la diminution des valeurs spirituelles, la négation des dogmes, le latitudinarisme moral; rationalisme éducationnel et philosophique qui exalte outre mesure la raison raisonnante.

Les valeurs spirituelles sont en défaveur. C'est un fait que nous avons déjà assez constaté quand nous considérions l'ensemble de la civilisation machinique. Il n'y a plus de place pour Dieu, et pas même pour l'esprit, là où l'on a pratiquement divinisé la matière.

Les dogmes sont bafoués: parce qu'on ne croit plus qu'en un dogme, l'infaillibilité personnelle; dans certains pays, c'est l'infaillibilité de l'état qui caporalise désormais les intelligences. La morale est en baisse; la morale sociale du moins. On ne se soumet que lorsque l'on croit. Toute morale est essentiellement le corollaire d'une croyance.

Que dire du rationalisme éducationnel, mal contemporain qui sévit en Europe et aux États-Unis encore plus qu'au Canada ? Au lieu de former des hommes, des êtres de chair et d'esprit, nous nous acharnons à produire des machines à raisonner. Nous, les éducateurs d'enseignement secondaire surtout, avons perdu le vrai sens de l'éducation. Notre système fondé sur les humanités classiques gréco-romaines (l'un des meilleurs, mais point le seul) n'est pas toujours humanisant. Si l'on s'avisait, au surplus, de retracer ses origines, ne découvrirait-on pas qu'il a pris la place du véritable humanisme, le médiéval ? Sans doute, il ne faut pas le rejeter; il est trop intimement lié au développement de la langue française, à toute la littérature classique. Il présente des avantages trop réels sur tout autre mode de formation. Il s'agit, toutefois, et au plus tôt, de le mettre au point.

Cette inadaptation de l'enseignement, à tous ses degrés d'ailleurs, ce caractère antihumain de l'école concourent pour beaucoup à l'inquiétude des jeunes. Ils ont l'impression de perdre leur jeunesse, de ne pas se préparer véritablement à la vie. Enfin, à l'âge où le corps et l'esprit sont en pleine effervescence, il n'est pas de plus dure contrainte que ce rationalisme impitoyable qu'on leur inflige sans répit. Quand donc les éducateurs scientistes deviendront-ils des hommes ?

Le rationalisme philosophique de l'heure est peut-être un fléau pire encore. Il commande tous les autres rationalismes. Notre époque est celle du froid raisonnement, de la sèche dialectique, de l'interprétation rigoureusement, implacablement exacte. Ossification de l'humanité. Or, pour qui sait ce qu'est l'homme, pour qui a tout bonnement la foi, la première constatation est précisément la singulière limitation du raisonnement pur. L'interprétation adéquate, l'explication complète du monde et de l'homme par l'homme livré à ses seules capacités (sans la Révélation) apparaît suprêmement fantaisiste... Ne venons-nous pas de découvrir que toutes nos lois physiques pseudo-absolues, nos géométries si souvent vérifiées, éprouvées, n'étaient fondées que sur des postulats d'apparences ? La ligne

droite à laquelle nous accordions tant d'importance n'est-elle pas dorénavant un trompe-l'œil que l'on conserve, (avec la géométrie euclidienne), parce qu'elle est commode pour les ordres moyens de grandeur ?

Devant cet antiintellectualisme ratiocinateur, (nous n'en sommes plus à une antinomie près), l'adolescent ouvre son œil encore tout chargé de concret, ses sens et son imagination neuve où tremble encore la rosée des premiers concepts. Partout, il entend ratiociner, déduire, morceler le réel. Et il sent que ce monde géométrique n'est pas le vrai. Le vrai, c'est un monde concret, pulpeux, charnu, un monde connaturel à ses jeunes tendances, un monde orienté vers une vie vraiment humaine. Et il est inquiet, *Animus* en lui bouscule *Anima*. Et la panique s'empare de son « moi » profond. L'homme actuel,— c'est là son grand tort au fond,— s'isole du monde extérieur. On juge les parcs plus beaux que les paysages, les jazz bands plus mélodieux que les musiciens, que la grande voix de la nature, le cinéma plus beau que le théâtre, plus beau même que la vie.

Et le jeune homme réalise que le monde va mal. Il a peur d'une telle vie, dans un tel monde. Le jeune catholique comprend qu'en se détournant de la création pour

l'artificiel, l'homme s'éloigne du Créateur. Il veut aussi participer aux joies normales de ce monde; il refuse de devenir un numéro anonyme d'humanité. Je songe au livre curieux de Zamiatine, *Nous autres*. L'auteur, à la fois satiriste et apologiste du Communisme intégral, nous présente un État Unique étourdissant où la plus grave maladie serait de « se sentir pousser une âme ». C'est un peu ce qu'éprouve l'adolescent d'aujourd'hui face au rationalisme. Il sent en lui-même un cataclysme qui l'oppose soudain à tout ce qui l'entoure. Revanche de l'esprit sur la matière. Revanche bizarre, puisque c'est l'abus de l'esprit, la dialectique à vide, qui s'est abîmée dans le matérialisme. Rien de neuf depuis Kant. A vouloir raisonner « a priori », en marge du concret, on a tôt fait de rejoindre le plus brutal des matérialismes.

En somme, la civilisation actuelle présente un idéal: la médiocrité. Le jeune homme se heurte à cette borne. Il suffit d'avoir été jeune pour comprendre le choc en retour de l'idéalisme de cet âge. Qui n'a pas rêvé, à quinze ans, d'être un « as », dans un domaine particulier... ou dans tous à la fois? « Il faut viser très haut pour ne pas réaliser trop bas ». Le jeune homme perçoit d'instinct cette vérité. Il réagit contre le canon qu'un

nivellement arbitraire assigne à notre époque: la médiocrité. Ne l'oublions pas: nous sommes à l'âge du standard. Je rêve de celui de la pierre taillée.

Enfin, constatons encore une fois, au fond de ces inquiétudes de surface, celle de tout homme en ce monde.

Depuis Rousseau, ce qui a évolué en terre française et contribué (en même temps que le besoin d'introspection caractéristique de notre mentalité) à amener les anxiétés plus précises de l'heure présente, ce n'est pas l'inquiétude d'ordre essentiel, métaphysique, ce sont les manifestations superficielles, extérieures de ce phénomène profondément humain. En d'autres termes, ce qui était une tendance sourde, obscure, inconsciente, s'adressant surtout aux parties supérieures de l'être, est devenu,— à la faveur des événements et grâce aux analyses des écrivains,— un phénomène concret, explicite, généralisé dans l'individu et circulant dans la société. Pour les raisons déjà indiquées, c'est la jeunesse surtout qui a été atteinte.

L'inquiétude a beau être modifiée, intensifiée par les déterminismes historiques ou contemporains, elle reste toujours la même substantiellement: un besoin de Dieu en contradiction éternelle avec les appétits terres-

tres. Ce besoin, cette aspiration vers le haut, étant plus combattus à certaines époques, plus ressentis aussi, avec les antinomies qui s'y opposent, donnent lieu à des réactions plus déchirantes.

C'est pourquoi notre époque est si tragique pour la jeunesse.

Inquiétude mondiale

Nous arrivons insensiblement en face de la grande inquiétude de l'univers contemporain. Pour être complet, il faut en dire un mot.

Où va le monde ? Source de l'inquiétude d'ensemble qui circule d'un pôle à l'autre.

Dans *La Revue des Jeunes* de février 1931, Daniel-Rops écrivait: « L'incertitude morale, psychologique, politique dans laquelle se débat le monde n'est qu'une manifestation de l'incertitude plus grave qui pèse sur l'interprétation de notre époque. Où la machine conduit-elle l'humanité ? » Poids énorme qui s'appesantit sur le monde, route sans issue prévisible vers des cataclysmes spirituels que la Foi seule nous empêche de considérer comme irrémédiables...

Où allons-nous ? Ferrero prétend que nous nous orientons vers l'unité de l'univers. Et cela depuis 1914 surtout. Romier nous annonce un recul de l'Europe au profit de l'Amérique. Daniel-Rops, dans *Eléments de notre destin*, nous laisse entrevoir une démission de tout le monde occidental. Berdiæff soutient que nous sommes à l'aurore d'un nouveau Moyen Âge, d'une époque où la civilisation de l'esprit reprendra le pas sur celle des sens. Selon lui, le rationalisme bourgeois mourra avant peu, et laissera place à un surrationalisme analogue à celui du premier Moyen Âge. Cela me paraît bien improbable et ne pourra se réaliser, en tout cas, en marge d'un machinisme désormais inséparable des besoins nouveaux créés chez l'homme par la machine et que seule elle peut lui procurer.(1)

---

(1) "Si donc il est vrai que dans son mouvement historique la culture passe sous diverses constellations de signes dominateurs, il faut dire que le ciel historique ou l'idéal historique sous lequel une chrétienté moderne est à imaginer est tout à fait différent du ciel historique ou de l'idéal historique de la chrétienté médiévale.

Fidélité aux principes suprêmes dont la civilisation du Moyen Age a été une réalisation, rupture nette et décidée avec *cette forme-là* de réalisation, rupture avec l'idéal historique *particulier* du Moyen Age, voilà ce qui est demandé à notre imagination. A cette condition, nous pourrons nous faire une juste idée de la tâche historique à accomplir. Rien ne serait plus funeste que de lier à des formes mortes l'idéal temporel chrétien.» J. Maritain, *Nature de la politique, La Relève*, janvier 1936.

Les époques qui suivront la nôtre seront nécessairement, encore plus que celle-ci, ancrées dans l'économique... Dès maintenant, et pour toujours, la puissance d'un état devra s'établir d'abord sur des bases économiques solides. Le rayonnement de l'esprit lui-même en dépendra. Et ce n'est pas un fait si nouveau. La Grèce antique, l'empire romain, la royauté de Louis XIV et l'empire de Napoléon n'ont-ils pas été de grandes forces économiques? Économiques aussi les guerres de l'avenir. Celles du passé ne le furent-elles point? Ne fait-on pas remonter l'origine de la fameuse question d'Orient jusqu'à la guerre de Troie, qui n'aurait pas été tellement pour les beaux yeux d'Hélène que pour l'écrasement d'un rival économique redouté des Grecs, l'empire de Priam? Depuis toujours l'intérêt commercial mène le monde. A notre époque, il cherche moins à se cacher sous le masque du patriotisme, voilà tout. L'empire anglais lui-même en est

---

Cette déclaration récente du grand philosophe nous fait plaisir Dans ses conférences enthousiastes de 1934, où il célébrait l'avènement d'une nouvelle chrétienté, nous n'avions pas compris la possibilité d'un retour au Moyen Age tel que nous paraissait le rêver M. Maritain. Cette nuance nécessaire à une pleine intelligence de sa pensée nous rassure. Elle exprime, mieux que nous ne pourrions le faire, notre opinion sur ce point difficile.

rendu à avouer sa politique séculaire de bascule pour un équilibre européen à son profit.

Rêver d'une virginisation de l'univers semble bien puéril. Le monde des intérêts n'est pas prêt de démissionner. La naïveté perdue ne se retrouve plus. Le monde s'est pour toujours vidé de son âme. En eut-il jamais une? Un monde complètement spiritualisé est impossible, depuis l'âge du machinisme surtout. Il est même incompatible avec le plan divin qui veut d'un christianisme en réaction constante avec l'esprit du monde. « Mon royaume n'est pas de ce monde», a dit le Christ à Pilate. Et voici comment Il parlait à ses disciples: « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait en propre; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait».

La civilisation de demain, malgré ses régénérations possibles, probables, en dépit d'une intensification de sainteté chez les chrétiens, présentera peut-être une physionomie générale plus païenne que celle d'aujourd'hui. Par suite, l'inquiétude des bons, et celle des autres, ne saura que s'accroître.

Si donc nous sommes rivés, et pour toujours, au boulet d'acier du machinisme, si une évolution normale de l'univers ne peut aboutir qu'à une supermécanisation et à un supermatérialisme, il importe de poser en face de Mammon, et solidement, une défense intrépide des valeurs spirituelles, qui orientera et canalisera les inquiétudes terribles du monde futur.

Vienne donc la grande offensive de l'esprit! Qu'elle sépare dès ici-bas le bon grain de l'ivraie, qu'elle fasse comprendre à la meilleure partie de l'humanité le vrai sens de la vie!

Cette offensive sera l'œuvre de ceux qui sont jeunes aujourd'hui. Nous l'étudierons bientôt.

CHAPITRE IV

L'inquiétude des jeunes Canadiens français

A toutes les sources d'inquiétude chez les jeunes d'aujourd'hui viennent s'ajouter les angoisses particulières aux jeunes Canadiens français.

Notre situation en ce pays en est le facteur déterminant et fondamental. Nous sommes une minorité dans une confédération au vaste territoire. En même temps, nous ne sommes pas les maîtres incontestés d'une province qui devrait être toute nôtre.

Voyons comment les conditions spéciales de notre existence au Canada entraînent des formes bien caractéristiques d'inquiétude dans les domaines politico-économique, social et culturel, religieux. Nous terminerons par une vue d'ensemble.

Inquiétude d'ordre national

Notre situation paraît simple. Elle est fort complexe. Et nous n'essaierons même pas de l'étudier en technicien. D'ailleurs, l'enquête de l'*Action Nationale* pour 1936 porte précisément sur notre constitution et ses

multiples aspects. Des spécialistes traiteront à fond cette question. Emparons-nous d'avance des conclusions auxquelles ils ne manqueront pas d'arriver.

Presque indépendante en apparence du reste du Dominion, la province de Québec subit pratiquement un joug néfaste à son développement normal, de par la malencontreuse Confédération.

Pourquoi Québec rampe-t-il si souvent ? C'est à cause d'Ottawa. N'est-ce pas Ottawa qui pactise avec l'Empire au détriment des véritables intérêts canadiens ? N'est-ce pas Ottawa plus que Québec qui nécessite un réseau dispendieux de chemins de fer ? N'est-ce pas Ottawa qui, pour l'équilibre entre les provinces, pour une répartition « loyale » de la prospérité ou de la misère, retarde la reprise de nos affaires, nous empêche surtout de nous suffire à nous-mêmes, quand nous le pourrions en grande partie ? N'est-ce pas Ottawa qui nous force à consommer du blé de l'Ouest, à acheter en Ontario les machineries que nous aurions tout intérêt à fabriquer ici ? Ottawa nous paralyse dans le domaine industriel et agricole, sur le plan économique.

Ses torts sont encore plus graves dans le domaine purement politique. C'est la Confédération qui a

implanté définitivement, et maintient avec vigilance chez nous, ces partis politiques sans âme, le « rouge » et le « bleu », qui n'ont même pas le mérite d'une idéologie fausse. C'est Ottawa qui nous impose ces opportunismes rivaux, si contraires à notre tempérament. Le Latin se passionne pour des idées. On nous présente des formules. Et nos députés s'en vont à Ottawa, divisés en deux camps, sous des étendards qui ne diffèrent que par la couleur; ils s'en vont de toutes façons promouvoir, non pas les intérêts de leurs compatriotes, de la nation canadienne-française, mais lutter au profit d'un parti qui n'a pas de doctrine, pas de mystique. Bien plus, ce parti n'a d'autre programme que celui des circonstances. On le verra défendre avec conviction, lorsqu'il sera ministériel, ce qu'il attaquait avec non moins de chaleur, lorsqu'il était dans l'opposition. C'est Ottawa qui nous inflige ce mécanisme anglo-saxon du « Whig » et du « Tory », au grand détriment des intérêts vitaux de notre groupe.

Jules Fournier a tracé un portrait sévère de notre députation aux Communes. Soyons pitoyables. Ces gens sont des victimes plus que des traîtres. Le parti dont la tête ou les fonds (ce qui revient au même) sont anglo-saxons les muselle, les éteint; ils ne sont bientôt

plus que des pièces sur un échiquier. La moindre personnalité leur est interdite.

Bien des gens « mûrs » de chez nous se sont résignés à cet état de choses. Ils vont plus loin; ils se passionnent pour l'un ou l'autre parti, auquel ils trouvent des grâces insoupçonnées. Ils n'ont aucune inquiétude de ce côté. Pour eux, tout cela est normal. La Confédération est une vénérable institution, une réalité intangible, surtout intouchable. Parle-t-on devant eux de l'éventualité d'une rupture du lien confédératif ? Ils se contentent de sourire de pitié. Ils ont d'ailleurs à cela toutes sortes d'objections économiques. Comme ils insistent sur nos multiples insuffisances! Belle humilité.

Que font les jeunes ? On leur a dit ces dernières années la possibilité d'une séparation à l'amiable des différentes entités canadiennes en dominions distincts. Ils espèrent, mais ne comprennent pas bien comment on pourrait y arriver. Ils semblent oublier que ce n'est qu'un retour, dans des conditions favorables cette fois, au status d'après 1791; non un fait inouï par conséquent. Et ils sont partagés, inquiets. Où allons-nous ? se demandent-ils. Quelle position devons-nous prendre, devant le bilinguisme, devant le régionalisme laurentien, devant une séparation possible ? Ces derniers

temps en particulier, l'idée de la Laurentie à venir se précise, s'affirme, grandit. Elle plaît à la majorité des jeunes du Québec. Elle surprend, blesse au cœur les jeunes Canadiens français du reste du pays.

Tous sont angoissés devant une perspective grosse de conséquences. Voilà une première cause, la moins apparente, mais la plus fondamentale, de l'inquiétude actuelle de notre jeunesse.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la situation politico-économique à l'intérieur du Québec. De toutes parts, ce sont des cris, des protestations contre le régime provincial actuel. — « Sa politique est néfaste, son économie désastreuse ». — Qu'on en pense ce qu'on voudra. Pour nous, demeurons au-dessus de toute préférence politique. Et demandons-nous loyalement ce que nous pouvons attendre d'un nouveau gouvernement provincial, sous le régime confédératif. Y aurait-il un changement substantiel, radical ? Je n'ose l'affirmer. A mon sens, tant que le régime confédératif tiendra Québec sous la tutelle d'Ottawa, il ne s'accomplira rien de décisif. Le parti politique,— quel qu'il soit,— qui nous sauvera sera celui qui mettra en tête de son programme comme article premier et essentiel une rupture de la

Confédération.(1) C'est ce que les jeunes commencent à comprendre. S'ils se tournent vers l'Action Libérale Nationale, c'est qu'ils croient que de ce côté-là il y a plus d'espoir vers la conquête de l'autonomie. En attendant, ils sont terriblement inquiets dans un Québec dominé par les « trusts »... qui tiennent le coût de la vie élevé, qui contrôlent toutes les issues vers les positions bien rémunérées, qui multiplient le fonctionnarisme: cette plaie des sociétés modernes, véritable baillon de la personnalité.

Ils sont inquiets du chômage persistant. Arrivés à l'âge d'homme, ils aperçoivent, entre eux et la vie, le spectre de l'oisiveté, « mère de tous les vices ». Que faire? Ils se mettent à douter d'eux-mêmes; parce qu'ils voient tant de leurs amis, aussi bien équipés qu'eux pour le travail, languir dans un chômage dégradant.

Que de pessimisme, dira-t-on! Au contraire. Nous sommes optimistes. Car, nous entrevoyons le jour où toutes les énergies saines du Québec se tourneront vers la réalisation chère d'une Laurentie autonome. L'inquiétude actuelle de nos jeunes est le plus ferme garant de

(1) Nous étudierons cette question au chapitre suivant.

cet espoir. La génération qui monte a trop souffert des effets désastreux du monstre Satisfaction pour s'acoquiner à fond avec lui.

Une autre forme de l'inquiétude de nos jeunes, qui dépend intimement des déficiences politiques intérieures et extérieures de notre province, est l'infériorité économique des nôtres dans le Québec même. De cela encore nous ne sommes pas les seuls coupables. Nos vainqueurs de 1760 en portent en grande partie la responsabilité. Après la conquête, nos pères se sont trouvés ruinés. On a manœuvré de manière qu'ils ne se relèvent jamais. On nous a refoulés sur les terres, sans prévoir toutefois que par là on nous assurait la survivance. Du même coup nous subissions une infériorité qui n'a que trop duré dans le domaine industriel et commercial. Mais, peu à peu, le mouvement ascendant s'est effectué.

D'ailleurs, si nous avons été ces cinquante dernières années des « porteurs d'eau » dans l'industrie et le commerce, n'est-ce pas à la suite de cette révolution qui nous a transformés, depuis 1870, de ruraux en citadins? Révolution produite par un surplus de population rurale et une absence presque complète de politique sagement colonisatrice. Cette révolution inté-

rieure aura été un mal pour un bien; advenant une politique résolument nationale, nous ne mettrons pas vingt ans à refaire la conquête économique d'un Québec industrialisé par d'autres. Contentons-nous d'un indice singulièrement révélateur; le commerce canadien-français s'est accru de trente-cinq pour cent depuis les récentes campagnes d'Achat chez-nous. Si, d'autre part, des entreprises de nom français nous échappent, combien n'y a-t-il pas de maisons de commerce, à Montréal par exemple, dont le nom seul demeure anglais et qui appartiennent aux nôtres?

Cependant, notre infériorité sur ce terrain est une cause importante de l'inquiétude de notre jeunesse. Il faut qu'une telle antinomie disparaisse au plus tôt. Autrement, notre avenir est compromis.

J'entends, hélas! trop souvent, des jeunes affirmer que le tempérament français est inapte ou moins apte aux affaires, que nous sommes à jamais battus sur ce terrain par nos rivaux de langue anglaise... Il est facile sans doute de répondre à la difficulté. La France est le pays qui a le mieux résisté à la crise mondiale. La France a toujours été, elle est encore une des premières puissances industrielles et commerciales de l'univers. Elle n'a pas de grands « trusts », réplique-t-on. Hélas! elle en a. Et c'est un malheur. Cependant, elle en possède moins que d'autres pays. Elle demeure la patrie de la petite entreprise, de l'entreprise moyenne, la patrie du sain individualisme. Et voici que notre province s'engage peu à peu dans la même voie...

Malgré ces affirmations, faciles d'ailleurs à étayer sur des faits et statistiques, les jeunes à qui l'on propose ces idées demeurent hésitants. Ils donnent, eût dit Newman, leur « notional assent ». Le « real assent » est plus difficile à obtenir d'eux, ils ont des doutes involontaires, persistants, ils craignent. Ils se croient vaincus d'avance par la vie qui leur apparaît sous le fantôme du servage perpétuel.

Ces deux premiers ordres de causes (l'économique et le politique) ne sont pas cependant particuliers à l'inquiétude de la jeunesse. Ils caractérisent l'inquiétude d'ensemble de la race canadienne-française qui est actuellement à un nouveau tournant de son histoire. La question de survivance ne se pose plus. C'est la question d'autonomie qui domine l'heure présente.

Inquiétude d'ordre social et culturel

Abordons une inquiétude bien spéciale à nos jeunes. Étudions le milieu social et culturel de notre province;

en même temps, celui de nos minorités. Nous avons vu ce que le monde en général, l'Amérique en particulier, pensent des valeurs spirituelles. Qu'en pensons-nous nous-mêmes ?

Notre milieu, surtout celui de Montréal, celui aussi des minorités éparses dans les provinces anglaises, est fortement américanisé. On juge tout en valeur argent; on tend en pratique à toutes les formes de satisfaction. La description générale des milieux modernes vaut adéquatement pour le nôtre. Les inquiétudes correspondantes chez les jeunes ont été étudiées plus haut. Notre vie sociale à nous offre cependant des problèmes particulièrement crucifiants.

Dans les villes du Québec, chez nos frères des autres provinces, nous sommes en pays bilingue. La question de langue se pose, la question des relations avec les Canadiens anglais, avec les Américains de langue anglaise. Nos gens mûrs, en trop grand nombre, sont fiers de s'exprimer en mauvais anglais plutôt que dans leur langue. Ils mendient volontiers l'amitié de l'anglophone. Ils ont honte en somme d'être Canadiens français. Ils parleront d'un patriotisme canadien tout court, ou exhiberont une indécente largeur d'esprit qui équivaut à un reniement. Ils avoueront à l'occasion que le

Canada idéal serait un pays unilingue où la bonne entente fleurirait à jamais dans une vaste embrassade... La langue et la mentalité française succomberaient; mais qu'importe!

D'autres ne vont pas aussi loin et se contentent de croupir bourgeoisement dans l'ignorance des problèmes nationaux.

Les jeunes sont scandalisés, ni plus ni moins, d'une telle attitude. Ils se demandent ce qu'ils font au juste dans ce pays où leurs pères démissionnent. Ils ont appris l'histoire du Canada, savent qu'ils sont ici chez eux. Ils voient leurs aînés, leurs parents parfois, leurs maîtres trop souvent, leur enseigner pratiquement le lâchage, la désertion du front, la défection sous toutes ses formes. Les mariages mixtes se multiplient chez les grands frères et les grandes sœurs (oh! les grandes sœurs!) et l'adolescent se demande quelle direction il prendra. Fera-t-il comme l'on fait autour de lui ? Ne suivra-t-il pas plutôt cette autre voix, de plus en plus précise, celle du renouveau national de ces derniers temps ? Il est partagé en outre par les rêves de richesse que, dans sa naïveté, il voit miroiter à ses regards, s'il s'abaisse à des compromis, et la médiocrité de fortune qu'il entrevoit de l'autre côté. On a, en effet, réussi à

nous faire croire qu'on ne peut s'enrichir qu'en abdiquant sa nationalité.

La contradiction vient de bien haut parfois. On apprend au jeune homme que le nationalisme est un péché. De plus haut encore, on répond que le sain nationalisme, le patriotisme véritable, est une vertu. Notre éminentissime Cardinal lui-même est un apôtre zélé de l'éducation nationale. Par contre, des institutions d'enseignement canadien-français affichent un bilinguisme insolent. On s'arrache la conscience de l'adolescent.(1)

Il arrive aussi que nos jeunes soient en contact avec les jeunes Anglo-canadiens, dans les collèges et les « High Schools » que des parents canadiens-français trouvent supérieurs à nos maisons d'éducation; à moins qu'ils n'y envoient leurs « garçons » apprendre l'anglâââis... Et alors, nos jeunes sont bien prêts de démissionner. Ils se demandent pourquoi leur langue à eux est le français, égarés qu'ils sont parmi ces

(1) J'ose espérer qu'on ne m'accusera pas d'attiser les haines de races, de propager le chauvinisme, quand je déplore notre manque de fierté nationale. Non, je ne prêche la haine de personne. Je prêche la fierté à tout le monde. Ceux que je méprise — s'il y en a — sont les Canadiens français qui s'aplatissent.

gaillards qui ne savent pas un mot de notre langue et se font presque une gloire de l'ignorer.

Enfin, il y a le groupe à jamais pourri des snobs, qui fréquentent les restaurants, pardon les « Grills » anglais, en compagnie de donzelles canadiennes-françaises. Oh! les donzelles! Il y a moyen de faire quelque chose avec les garçons. Les donzelles n'auront une tête que lorsqu'elles auront été mères.

Nos garçons eux-mêmes ont reçu jusqu'à ces derniers temps une éducation peu adaptée, peu nationale. Ils sont obligés d'opter eux-mêmes, avant l'âge d'homme, pour ou contre leur race, alors qu'ils devraient être déjà si pétris de patriotisme que cette question ne pût même se poser à eux.

Nos adolescents, nos jeunes,— ceux qui sont aux études secondaires en particulier,— se heurtent à un autre écueil, d'ordre purement culturel.

Ils manquent, pour la plupart, de culture familiale. Les familles de chez nous sont trop fréquemment dépourvues de traditions intellectuelles et artistiques, de bibliothèques même. Combien ont été jusqu'à l'âge de quinze ans le petit gars qui « colle » dans un album les portraits de joueurs de « base ball » et de « hockey »!

S'avise-t-on de les orienter vers des soucis plus élevés, de les ouvrir à la grande beauté artistique, ils réalisent soudain tout ce qui leur manque. Ils se voient ridiculement arriérés en regard de quelques privilégiés (souvent ce sont les moins fortunés; avis à nos parvenus), en regard surtout du jeune Français de leur âge.

Et ils se sentent débordés. Ils prennent surtout conscience d'un certain manque de goût qui nous est presque congénital. La défiance d'eux-mêmes, en ce domaine, les conduit au découragement. Ils sont, là encore, en opposition avec trop de gens mûrs. Ils découvrent la sordide laideur de nos édifices; l'ornementation archi-affreuse de nos demeures leur saute à la face; ils s'aperçoivent que notre imagerie (qui nous vient des maisons de dixième ordre de France et d'ailleurs) est franchement barbare; ils font claquer les portes (ô scandale!) à l'audition des jazz américains, des fadaises de musiciens français ou italiens de « n » ième degré (*Les cloches de Corneville, le Trouvère*, etc., vieux débris échoués sur nos bords hospitaliers).

Enfin, nous sommes entichés (surtout nos jeunes filles) de littérateurs français infinitésimaux, Maryan, Delly, Gyp, Monlaur, etc.

En présence de la mâle et forte beauté des grands classiques, nos jeunes gens sont ahuris, étonnés, anxieux. On les a habitués à trouver beau, dans tous les domaines dits artistiques, les chiures d'un romantisme périmé, les compositions déclamatoires et criardes, ou bien les mièvreries et mignardises de tout repos. La sérénité, la puissance vraie, la sévérité des grandes œuvres leur échappent, les offusquent même.

Devant Homère, Dante, Racine, Mozart, Raphaël,(1) Rubens, Vélasquez, Phidias, ils demeurent béants. C'est donc cela qui est beau. Tout le reste alors ? Ils rougissent de n'être que des demi-civilisés.

Ces mêmes jeunes hésitent dans un autre ordre d'idée, face à l'avenir. Ceux qui sont le plus raffinés,— c'est toujours ceux-là que nous avons surtout en vue, l'élite de la jeunesse des collèges classiques ou des cours scientifiques,— se demandent ce qu'ils vont « faire... plus tard »... Quelle profession embrasser ? Nous

(1) J'ai renouvelé plusieurs fois la même expérience. Au cours de leçons élémentaires d'histoire de l'art, je montrais toujours à mes élèves, débutants pour la plupart en cette matière, un Carlo Dolci en regard d'un Raphaël. Presque infailliblement, ils donnaient la préférence à l'élégance maniérée sur le génie harmonieux, sur la maîtrise dans la simplicité.

manquons de professions en notre pays; celles qui existent sont encombrées.

Chez nous, il n'y a pas de profession militaire. Je ne parle pas de ceux qui vont s'angliciser à Kingston. Il n'y a pas de profession maritime (hélas!). Il n'y a pas de profession diplomatique. Pourtant notre culture générale, notre connaissance du français nous ouvriraient de belles avenues de ce côté. Surtout, nous manquons de ces professions que j'appellerais intellectuelles. L'écrivain qui vit de sa plume, le véritable journaliste même, le professeur laïque d'enseignement secondaire n'existent qu'à l'état d'exceptions rarissimes. C'est là,— il faut bien l'admettre,— un désastre.

Je sais tels ou tels jeunes gens qui aimeraient se faire une carrière dans l'enseignement des lettres et ne se sentent pas de vocation sacerdotale ou religieuse(1). Que vont-ils faire ? Des avocats, comme tout le monde.

(1) La solution idéale de ce problème délicat ne serait-elle pas une subvention plus considérable de l'Etat aux collèges classiques existants, subvention spécialement affectée au traitement d'un certain nombre de professeurs laïques ? Il est des collèges où ce dualisme existe, sans nuire le moins du monde au christianisme, ni à la qualité humaine de l'enseignement. N'est-ce pas le Collège Rigaud qui vient d'engager un retour d'Oxford pour présider à l'enseignement du grec ? Le Collège Jean-de-Brébeuf compte plusieurs professeurs laïques de première valeur, etc.

La profession d'avocat, la plus encombrée de toutes, est l'exutoire de tous ceux qui ne savent pas où aller. Les jeunes qui rêvent d'apostolat par la plume ne ne sont pas plus favorisés. Le journalisme chez nous est un dur et destructif métier. La revue se maintient de peine et de misère. L'écrivain crève. Cependant, le livre canadien commence à se populariser. Un jour viendra où cette cause d'inquiétude sera éliminée. Entre-temps elle sévit. Et toute une catégorie de jeunes, les meilleurs, ceux qui ont des idées, de l'idéal, des soucis apostoliques, se voient acculés à une profession qu'ils n'aiment pas. Sacrifice bizarre, inhumain; source d'une inquiétude singulièrement âpre.

Inquiétude et religion

Notre situation religieuse apporte à la jeunesse une inquiétude bien précise. Depuis trois siècles nous vivons du vieux fonds solide et fruste de foi apporté de France par nos pères, établi par nos découvreurs apôtres, par nos premiers missionnaires et nos premiers évêques. Certes, ces chrétiens du début furent des héros, souvent des saints. Mais un héritage,— si riche soit-il,— s'épuise à la longue. Le nôtre est bien prêt d'être tari. La religion

chez nous est encore une habitude à laquelle la masse, l'immense majorité du peuple se conforme. Est-elle assez une vie, un dynamisme, une religion enfin ? En bien des cas, elle n'est plus qu'un ritualisme. Et nous ne le constatons que trop lorsqu'elle vient en conflit avec la politique, avec les intérêts d'ici-bas. Dans son ensemble, notre peuple a perdu le vrai sens de la vie. Notre société aux neuf-dixièmes catholique (je ne parle que des Canadiens français) ne rend plus le son chrétien. La mentalité d'ensemble, la manière de penser et de juger n'ont rien de particulièrement catholique. Notre atmosphère, notre milieu sont paganisés. Nous ne craignons plus tant le péché du dedans, le seul véritable au fond, que celui du dehors qui risque de nous attirer des ennuis ou des mésestimes. L'hypocrisie, le conformisme s'étalent impudemment. Est-ce à dire que nous n'avons plus de christianisme dans l'âme ? Non, sans doute. Mais, ce que nous avons dans l'âme, il ne vient plus assez sur les lèvres. Et c'est peut-être que, dans l'âme même, il n'est pas le fond vrai de nos préoccupations. Nous n'avons pas un sens aigu de la vie chrétienne. Qu'on le remarque bien, cet état de choses alarmant n'est pas un phénomène spécial au Canada français. Cependant, il ne devrait pas exister chez nous

autant qu'ailleurs, puisque nous sommes un peuple relativement isolé (à cause de notre langue) sur ce continent; parce que surtout nous sommes presque cent pour cent catholiques.

Sans doute, nous avons des excuses; le contact avec les protestants, dans les villes surtout; un gouvernement fédéral à tendances protestantes; la domination suprême d'un empire protestant; la radio, véhicule de protestantisme; le cinéma, véhicule d'immoralité; notre presse française elle-même (en majeure partie) catholique de nom seulement. Tous ces facteurs sont de nature à affadir notre vie religieuse. Par ailleurs, descendants de paysans porcherons et normands, habitants d'un pays nordique, nous sommes peu expansifs, nous gardons tout à l'intérieur. Cela excuse en partie le manque de crânerie de nos professions de foi, la pâleur de notre catholicisme. Est-ce suffisant pour calmer toutes les craintes ? Non. Il n'y a pas que l'apparence, il y a aussi la réalité d'une diminution sensible de notre foi. La foi de nos ancêtres, fichée à jamais au cœur de leurs fils, formule saint-jean-baptistarde, qui a fait son temps. La vérité est tout autre. Notre foi chancelle.

La foi du peuple d'abord. Elle n'offre plus la résistance d'autrefois. Elle n'est plus une sauvegarde aussi

efficace de la morale. Nos ancêtres n'étaient pas tous des saints, loin de là. Mais ils avaient le sens du péché. Ils savaient que s'enivrer était défendu, que le vol était une faute, que l'adultère était un crime. Quand ils avaient failli, ils se confessaient en bougonnant contre eux-mêmes; quitte à critiquer le curé si la pénitence imposée leur paraissait forte.

De nos jours, la moralité des classes rurales se maintient vaille que vaille, à cause du préservatif puissant que constitue une mentalité saine encore, qui montre du doigt celui qui faillit. Combien, par contre, les déracinés de la terre prennent peu de temps à s'assimiler les vices des gens de la ville! N'est-ce pas le signe d'une foi qui décline: ne pouvoir contenir dans les limites du devoir que ceux que le milieu lui-même protège? Le milieu rural est entamé. Plus que dans les villes peut-être,— où le partage des fervents et des tièdes apparaît clairement,— la routine, le respect humain, le formalisme sévissent dans les campagnes. D'autre part, l'automobile, l'expansion de la villégiature, la radio elle-même contribuent au fléchissement de la morale chez les ruraux. Et que dire de la corruption électorale grandissante! Démoralisation du peuple.

En ville, baisse non seulement de la morale, de l'honnêteté; baisse aussi de la pratique religieuse. La religion bonne pour les femmes. Axiome qui s'insinue peu à peu, chez nous. Les hommes vont encore à la messe, le dimanche; la plupart du temps. Ils se confessent et communient... « à Pâques humblement ». Vieux débris jansénistes... Mais, signe aussi d'une diminution de ferveur en un temps où le pape, les évêques, les prêtres insistent tant sur la communion fréquente.

La situation religieuse de l'élite... Ici, disons-le franchement, c'est bien triste. Il faut l'avouer, une partie de notre élite, des hauts personnages de nos classes dirigeantes, ne pratique pas. Une autre partie pratique... pour la forme, pour ne pas se discréditer auprès de la population catholique. Il en est qui, sans vergogne, se font un tremplin d'une religion dont ils violent constamment les préceptes les plus élémentaires. Ceux-là sont des goujats. Enfin, un certain nombre de nos hommes en vue sont ou des incroyants avérés, ou des scandaleux notoires, ou les deux à la fois. Par contre, chez nos magistrats, nos députés et nos ministres, chez nos professionnels et nos hommes d'affaires, il est un groupe considérable d'excellents catholiques. Sont-ils la majorité? Sont-ils assez des militants?

A qui la faute ? « Aux curés », s'écrie-t-on. Dans notre pays, on a un peu la mentalité du tiers état au Moyen Âge. On aime à incriminer le curé. Et ce n'est pas là un signe d'anticléricalisme naissant. C'est l'indice du haut degré de sainteté et de savoir que notre peuple attend de ses prêtres.

La cause de cette baisse générale de notre foi est imputable aux mauvaises tendances de la nature humaine, qui se dressaient même à la face de saint Paul, dans la primitive Église; l'époque et la situation où nous vivons sont, elles aussi, grandement responsables. Et les curés, les prêtres et les religieux endossent volontiers leur quote-part de responsabilités. On peut leur reprocher — et ils l'admettent eux-mêmes les premiers — d'avoir prêché jusqu'ici une religion trop négative, négligé la prédication du dogme au profit de celle de la morale et aux dépens de l'instruction religieuse des fidèles. La religion est devenue de ce fait un code d'observances; elle n'est plus assez une vie chrétienne, pour le Christ et par le Christ connu et aimé.

Mais notre clergé a des excuses à son actif. Le prêtre qui a construit de ses propres mains des maisons d'éducation, des églises, des presbytères, lutté en plus contre l'oppression, pour la foi, pour l'école, n'avait pas le

temps d'approfondir assez sa théologie pour devenir un prédicateur de dogme. Et cette situation fausse s'est perpétuée, à cause de la pauvreté, du manque d'hommes. Comment peut-il être un prédicateur de dogme, ce prêtre qui a dû enseigner en s'instruisant, étudier la théologie dans une maison d'enseignement secondaire, à ses heures de loisirs et de fatigue ?... Peut-on blâmer ces pauvres prêtres d'autrefois, qui nous ont garanti la survivance, de ne pas avoir accompli à eux seuls ce que dix fois plus d'hommes auraient à peine suffi à effectuer ? Non, une grande partie du blâme doit se porter plus haut et plus loin; aux tentatives d'anglicisation, de dénationalisation, de protestantisation du début de la conquête. Qu'un peu de paresse intellectuelle ou apostolique se soit introduit peu à peu, et à la faveur des événements, dans le clergé lui-même, il faut enfin l'admettre... Sous l'impulsion du Cardinal-Archevêque de Québec et de nos évêques, un renouveau s'opère sur ce front menacé.

En tout cas notre religion s'est vidée peu à peu de son contenu de dogmes, n'est plus qu'un système tout défensif; bien faible entrave contre les passions humaines.

Nous avons, semble-t-il, oublié les jeunes et leurs inquiétudes. Au contraire, nous n'avons jamais été si près d'eux. Leur mentalité religieuse est la résultante, à la fois, et la réaction de toutes ces causes.

Elle est très complexe, varie avec les endroits, les milieux familiaux, scolaires, collégiaux. Elle possède certains grands traits que nous allons essayer de synthétiser. En résumé, nos jeunes gens sont scandalisés autant et plus encore par les défections religieuses de leurs aînés que par leur démission nationale.

Ces dernières années, en effet, un réveil religieux s'est produit chez les moins de vingt ans. L'enseignement de la religion s'est amélioré dans les écoles et dans les collèges. Surtout, un merveilleux éveilleur du sentiment religieux est passé parmi nous, un admirable entraîneur d'hommes au Christ, le père Paul Doncœur. La jeunesse s'est pressée à ses conférences de Notre-Dame, à ses causeries. Ses idées neuves ont circulé chez nous. Une revue de jeunesse catholique de haute tenue, *La Relève*, est née de son influence.

Pourtant le père Doncœur n'a pas plu à tous: il n'a pas cherché à plaire. Il venait ici prêcher, non pas lui-même, mais le règne du Christ. Il nous a dit des choses

dures. « Vous n'êtes pas prêts », s'est-il écrié. Et plusieurs ont senti le besoin de nous préparer. La J.O.C., la J.E.C. ont été fondées sur les entrefaites et se sont répandues en terre canadienne-française. L'A.C.J.C. s'est mise au point. Elle groupe aujourd'hui dans un même élan tous les mouvements d'Action Catholique chez les jeunes.

La religion cesse d'être quelque chose que l'on tait. Elle sera bientôt un cri que l'on profère à la face de tous les capitulards. Voilà ce qui est changé. Les jeunes nous ont dépassés, nous, les bons catholiques placides et timides de plus de trente ans. Et ils nous regardent, étonnés. Qu'ont-ils donc ceux-ci qu'ils ne crient pas avec nous? Les jeunes s'intéressent dorénavant aux questions religieuses, aux dogmes surtout. Ils veulent connaître le plus possible le Christ, ses enseignements, son Évangile(1), l'Église. Ils s'aperçoivent que la religion est non seulement bienfaisante, qu'elle est belle aussi. La mentalité de fierté religieuse, la mentalité jéciste s'inaugure chez nous. J'en trouve des échos d'une

---

(1) L'Evangile s'est propagé dans toutes les familles, dans tous les milieux avec *Faites ça*, édition populaire des Evangiles publiée par le R. Père Roy, O.M.I., aumônier général de la J.O.C., une de nos plus belles et florissantes oeuvres de jeunesse.

belle crânerie dans plusieurs journaux de jeunesse, *J.E.C.*, *Jeunesse*, *Brébeuf*, etc.

Notre jeunesse est-elle donc en train de se libérer de toute inquiétude d'ordre religieux ? Parvient-elle dorénavant, sans luttes, sans difficultés, à une sérénité absolue de christianisme ? Non. Et c'est le temps d'étudier son inquiétude, plutôt ses inquiétudes, dans ce domaine. Il faut d'abord distinguer entre les jeunes qui font partie des mouvements catholiques nouveaux et les autres, ceux qui hésitent. Ne parlons pas du déchet: les snobs et les viveurs précoces dont il ne faut rien attendre.

Les inquiets se recrutent surtout parmi ceux qui hésitent. Les uns ont lu trop tôt des ouvrages au-dessus de leur âge. Et c'est peut-être dans leur âme la tentation du doute, la crise de la foi(2). Cependant, leur crise religieuse n'est pas tant celle du doute que celle de la ferveur. Nos jeunes sont tiraillés entre les appels d'en haut et ceux d'en bas. Ils envient, jalousent,

(2) Ceux-ci sont encore rares chez nous. Est-ce bien un bonheur ? La tentation contre la foi, quand on s'en est libéré, surtout par l'instruction religieuse approfondie, devient une force. Au Canada, la crise de foi ne vient pas si tôt en général. Elle apparaît, hélas! chez ceux qui sentent le besoin de se débarrasser d'une croyance qui contredit certains vices.

ridiculisent peut-être encore ceux d'entre eux qui sont pour le christianisme intégral. Le respect humain, — défaut national,— en empêche beaucoup de se compromettre dans les rangs des meilleurs. Tant de mauvais exemples les harcèlent sur leurs positions fausses. D'autres sont retenus par le péché, par la tyrannie de la chair. Ils sont, eux aussi, aux écoutes, anxieux.

Au cœur même des groupes organisés, dans les associations de jeunes catholiques, il y a aussi des inquiets. Ce christianisme rayonnant qu'ils veulent restaurer en eux et chez les autres, ils le voient tellement combattu, conspué, bafoué en pratique par la masse de ceux qui les entourent qu'ils en viennent à douter du succès des efforts généreux qu'ils fournissent. Leur confiance en Dieu elle-même chancelle parfois, face à la satisfaction bestiale qui s'érige, triomphante, sur toutes les classes de la société. Ils craignent que notre peuple ait à jamais perdu son âme, son âme collective, son bel idéal religieux, notre plus ferme garantie de survivance, de prédominance future en Amérique.

« Une nation qui ne sent pas en elle la passion messianique est destinée à se désagréger », a dit Papini. Nos jeunes intuitionnent cette vérité, sans la formuler

d'une manière aussi précise. C'est que dans leur désir d'apostolat, de préservation de l'âme de tout un continent, ils sont angoissés devant la placidité bovine des « vieux », qui ne constatent rien de tous ces désastres qui montent du peuple comme une fumée suffocante...

Le jeune Canadien français

Traçons un portrait complet du jeune Canadien français en butte à toutes ces formes d'inquiétudes. Nous en profiterons pour ajouter certaines précisions. Dans notre premier chapitre, nous avons esquissé la psychologie de l'inquiet sans nous occuper des déterminants accidentels de temps et de lieu. Nous ne reviendrons pas sur ce point de vue. Nous le compléterons, toutefois, en tenant compte de tous les facteurs étudiés depuis.

Non seulement le jeune Canadien français subit la douleur vague, la détresse sans cause apparente de l'adolescent normal, ce que l'on pourrait appeler le fardeau des malheurs imaginaires, non seulement il est sujet aux angoisses singulièrement aiguisées du jeune homme d'aujourd'hui aux prises avec tant de

nouveaux problèmes, mais il les éprouve d'une manière bien spéciale. Nous avons déjà mentionné le manque d'expansion de l'âme canadienne-française. Dans son intéressante brochure de l'E.S.P., *Le caractère de l'adolescent*, le R. P. Farley, C.S.V., cite à l'appui de cette constatation un extrait significatif de *La campagne canadienne* du R. P. Adélard Dugré, S.J.: « Les gens de la terre, qui vivent près de la nature, gardent avec eux-mêmes leurs grandes affections comme leurs grands chagrins et les satisfactions délicates qu'ils éprouvent. Les mots tendres, nuancés ou brûlants, qui trahiraient leurs sentiments profonds ne leur viennent pas ou leur font honte.»

Comme cette observation est vraie, vraie du paysan de chez nous, vraie de tout notre peuple! Descendants en grande partie de paysans, nous sommes essentiellement des fils de la terre. Il ne faut pas gratter très longtemps dans nos généalogies pour trouver le paysan. Il serait idiot d'en rougir. La noblesse de la charrue vaut bien celle du négoce. Voilà pour une grande part l'explication du caractère fermé, de la concentration jalouse de nos adolescents. Le jeune Canadien français garde tout en dedans. Il souffre de ce refoulement. Car il est tendre. Chez nous le cœur est infiniment

riche. La tête bien organisée. L'énergie cérébrale seule fait défaut.

Une attitude caractéristique du jeune Canadien français, et qui dévoile particulièrement cette timidité, cette horreur de laisser voir ses sentiments intimes, est sa conduite à l'égard de sa mère qu'il aime avec tant de ferveur. Quel est celui d'entre nous qui a jamais dit à sa mère: « Je t'aime » ? Ce mot, nous ne pouvons le prononcer, nous le sentons trop gros de conséquences, trop humain. Il s'étrangle dans notre gorge. Tout au plus parvenons-nous à l'écrire en rougissant. Nous sommes un peuple de timides, aux pudeurs farouches, infinies. Il y a là un champ propice à la naissance de toutes les inquiétudes.

Un autre trait qui caractérise plus d'un jeune Canadien français, c'est ce que l'on a appelé l'« inferiority complex ». Plus que le jeune homme de partout ailleurs, le nôtre a peur de la vie. C'est une autre de ses inquiétudes. Outre les causes générales, mondiales, de l'inquiétude contemporaine, n'en rencontre-t-il pas de nombreuses (nous venons de les recenser brièvement), dans les domaines national et religieux ? Le jeune Canadien français sent peser sur ses épaules la responsabilité de

la survivance française, du triomphe de l'esprit, de la religion, en Amérique du Nord. En même temps que de ces grands devoirs transcendants, il prend aussi conscience de la nécessité d'assurer le succès individuel de sa propre vie. Le succès personnel lui paraît souvent en opposition avec ces tâches supérieures. Par-dessus tout cela, dépassant ces facteurs, s'impose à lui, comme à tout homme, la nécessité du salut éternel. Mal dirigé souvent, désorienté par la généralité de l'opinion anglaise et même canadienne-française, il chancelle aux avenues de la vie. Et c'est surtout parce qu'on essaie de lui démontrer qu'il y a des antinomies entre ces diverses tendances du destin canadien-français. La vérité est tout autre. Loin d'être opposées, ces tendances légitimes sont unies, inséparables, dépendent les unes des autres et se fortifient mutuellement.

Doutes de lui-même, doutes sur l'orientation de sa vie sociale et religieuse, doutes sur la destinée de la nation canadienne-française, tentation de l'américanisme, de l'impérialisme parfois, voilà le lot de notre jeune homme. Il cherche fiévreusement, dans un monde en fusion, à se maintenir en équilibre sur les positions difficiles qu'il occupe. Il commence à comprendre qu'il faut, d'abord et avant tout, sauver son âme, assurer

ensuite sa vie individuelle, sans rien abdiquer de ses soucis d'apostolat religieux et patriotique.

Fermé, hésitant, par hérédité et par tempérament, (beaucoup aussi à cause des circonstances actuelles), sa mentalité est fuyante et difficile à préciser. Le mirage de l'anglicisation, de l'américanisation le fascine malgré lui. On le surprend à exprimer des jugements, des goûts, des opinions qu'il répudierait aussitôt s'il réalisait la tournure d'esprit qu'il manifeste par là. Malgré eux, nos jeunes ressentent une sorte de mépris inné pour les intellectuels. Opinion anglo-saxonne. Malgré eux, ils admirent parfois plus qu'il ne convient telles ou telles grandes entreprises étrangères fondées sur l'oppression du peuple, et qui éblouissent leurs yeux trop facilement impressionnés par la force, le colossal, le « biggest in the world ». Par contre, ils attacheront moins d'importance que le jeune Français à l'humble réalisation individuelle.

Enfin, l'inquiétude d'ordre religieux, qui s'est emparée récemment de nos jeunes, les pousse à sonder leur foi, à l'étayer, à la vivre. Même ceux qui ne sont encore que des dévoyés de la satisfaction ne peuvent

s'empêcher de voir la position ferme d'une partie de leur génération.

Notre adolescent, notre jeune homme inquiet ne s'explicite certes pas à lui-même tous les déterminants de son angoisse, tels que nous venons de les énumérer. Son inquiétude apparaît sous une forme moins précise; les facteurs qui la constituent se fondent en un même malaise, inexprimable, indéterminé. Il ressent ce que nous persistons à nommer l'inquiétude pure ou humaine: souffrance qui monte de toutes les facultés de connaître et d'aimer, s'enrichit des conditionnements accidentels, s'unifie au rythme du grand mouvement synergique de vie qui constitue l'individualité de chaque homme. Les apports spécifiquement canadiens-français déterminent la physionomie propre à notre pays de la grande inquiétude humaine de la jeunesse.

En tout cas, adolescence, jeunesse vraiment tragique: la nôtre. Heureux et forts ceux qui l'ont dépassée, vaincue, sans abdiquer un seul de leurs devoirs. Heureux aussi ceux qui sont dans la lutte et commencent de voir clairement la route à travers les ténèbres. Dieu merci, nos jeunes se réveillent. Ils s'engagent dans la bonne voie.

CHAPITRE V

Contribution à l'histoire du futur

L'inquiétude est le mal du futur...

Avant d'aborder la solution du problème de l'inquiétude des jeunes en terre canadienne-française, il convient de sonder l'avenir. C'est ce qui nous amène à écrire le chapitre qui suit.

Nous oublierons relativement nos jeunes et leurs aspirations afin d'explorer le milieu politique où ils seront appelés à vivre. On ne peut, en effet, présenter une solution au problème national, avec ses répercussions sociales, culturelles, religieuses, sans avoir étudié les évolutions possibles de notre pays.

Une autre raison nous a inspiré cette contribution à l'histoire du futur: les remarques, les craintes exprimées par des jeunes Canadiens français de l'Ouest devant les tendances séparatistes du Québec.

L'on parle de plus en plus chez nous de la formation d'un état laurentien, indépendant du reste du Dominion actuel. Que faut-il en penser ? Lubie, utopie, selon les uns. Réalité prochaine, prétendent d'autres... Idéal aussi vers lequel il faut tendre, ajoutent ces derniers.

Je vais essayer de me placer à un point de vue nouveau pour traiter cette question, non pas en tant que rêve à réaliser, mais comme fait certain, nécessaire, fatal. Je dirai ensuite de quel œil il convient de scruter cette réalité future.

Excluant d'abord toute idée préconçue d'avantager ou de sauver tel ou tel groupe national du Canada, j'envisagerai l'avenir en fonction des questions présentes, des problèmes économiques, politiques, sociaux et religieux de l'heure. Je m'efforcerai de prévoir ce que ces problèmes, dans leur état actuel, et d'après leurs évolutions possibles ou probables, laissent prévoir pour l'avenir de notre Confédération. Je ne dirai donc pas ce que je voudrais qui fût, mais ce que je crois devoir arriver. A chacun des groupements de se préparer aux éventualités inévitables.

Abordons l'histoire du futur.

Rupture fatale

Depuis plusieurs années, l'Est et l'Ouest du Canada se vilipendent mutuellement. L'Est, pays surtout industriel, aurait tout avantage à pratiquer une politique plutôt protectionniste. L'Ouest, avec ses grandes exploitations agricoles et son industrie peu développée, a besoin d'une économie largement libre-échangiste. La politique bâtarde de nos deux grands partis, mi-protectionniste, mi-libre-échangiste, mécontente tour à tour une des deux parties du pays.

L'Ouest et l'Est sont géologiquement et géographiquement des pays tout différents que la barrière formidable des grands lacs vient séparer en deux tronçons absolument hétérogènes.

Au surplus, la mentalité de l'Est est ou canadienne-française ou britannisante; tandis que celle de l'Ouest mitoyen est américaine. L'Est est de religion catholique ou protestante; l'Ouest (je parle des protestants) souffre d'une indifférence religieuse alarmante.

Ces causes d'ordre économique, géographique, social et religieux, retentissent dans le domaine politique et

accusent une division des esprits toujours plus prononcée...

En regard de ces problèmes, un double fait. Dans le Québec, la question de rupture est à l'ordre du jour. L'Ouest manifeste, lui aussi, des tendances séparatistes.

Avant longtemps, peut-être, toutes les parties du pays demanderont à grands cris une séparation.

Que faut-il penser de ces symptômes ?

Je me contente d'étudier la différence la plus radicale entre les deux pays (Est et Ouest), l'incompatibilité géographique qui entraîne naturellement toutes les autres. Il n'y a peut-être pas au monde cloison plus formidable entre deux entités géographiques, (à part les océans), que cette mer intérieure: le groupe des grands lacs; le lac Supérieur surtout. Une barrière de plusieurs centaines de milles de profondeur sépare en fait l'Ontario du Manitoba... Il n'y a pas encore de route carrossable entre ces deux provinces. En outre, les distances énormes qui s'échelonnent jusqu'au Pacifique rendent relativement coûteux les produits de l'Ouest, qui nous arrivent par chemin de fer. Un fait caractéristique à ce sujet. Il coûte moins cher,— et c'est ainsi que l'on procède en réalité,— de faire venir

par mer, via Panama, le bois de la Colombie Britannique que de le recevoir par chemin de fer. Il se trouve donc que la Colombie Britannique est (par rapport à l'Est du Canada) un pays beaucoup plus lointain que l'Europe. Et l'on serait assez simpliste de croire que tels pays seront éternellement unis par un lien aussi strict que celui d'une Confédération ? Que l'on ne vienne pas m'objecter l'exemple des États-Unis. Qui peut comparer la division par le Mississipi et ses affluents, ou même par les déserts du sud-ouest, à celle de ces lacs immenses, aux rives en grande partie vouées à une sauvagerie éternelle ? D'ailleurs, qui nous dit que dans cent ans les États-Unis seront encore un pays unique ?

Mais on m'apporte la question des chemins de fer. Comment régler, hors de la Confédération, le problème complexe des chemins de fer nationaux ou autres ? Je réponds par une question. L'Europe n'est-elle pas sillonnée de réseaux ferroviaires qui enjambent frontières et frontières pour desservir de multiples pays ? Les ententes nécessaires sur ces points essentiels se font, non seulement en dehors d'une Confédération, mais même entre nations séculairement ennemies.

Une autre raison, très forte, à l'appui de la fatalité d'une séparation, est la renaissance nationale (prise

comme fait) qui s'affirme de plus en plus chez la jeune génération, dans le Québec. Que cette renaissance doive continuer à s'accentuer, que toute notre province soit bientôt hostile à l'idée de Confédération, n'est-ce pas aussi une réalité qui s'en vient pas la force des choses ? Avant quinze ans peut-être, les jeunes d'aujourd'hui, qui seront alors au pouvoir, demanderont, exigeront la rupture; car ils auront une vision nette de la farce que fut à nos dépens la Confédération, parce qu'ils verront qu'ils n'ont plus rien de rien à en attendre.

Nouveaux dominions

Un jour la séparation se fera. Deux nouveaux Dominions britanniques se constitueront, deux nouvelles confédérations; du moins au début. Il y aura les États britanniques confédérés de l'Ouest du Canada, ceux de l'Est. Le premier de ces pays voudra être, on le dit, unilingue en pratique; il sera de majorité protestante. Le second, bilingue et cinquante pour cent catholique.

Cet état de choses ne peut durer. Le Dominion de l'Ouest ne saurait rendre justice aux exigences légitimes de la Colombie Britannique. Cette province de notre

pays est la plus loyaliste à l'Angleterre, la plus britannique; par ailleurs, pays minier, producteur de bois, industriel, ses intérêts sont tout différents de ceux des provinces de l'Ouest mitoyen.

Cette province pourrait bien constituer dès la première scission, un dominion à part... En tout cas, il y a là un autre symptôme de séparatisme. Et nous voilà avec deux pays dans l'Ouest actuel...

Mais venons-en au Dominion de l'Est.

Les Provinces Maritimes, Québec, Ontario. Nous du Québec et de l'Ontario bénéficierons du nouveau status. Peut-on en dire autant des Maritimes, pays géographiquement fort isolé dans sa péninsule et dans ses îles ? Pays fier aussi, dont la vie provinciale est peut-être la plus intense, la plus strictement régionale de tout le Dominion. Pays que le lien fédéral ne fait pas trop souffrir, cantonné qu'il est dans sa quasi-autonomie de fait... Ces provinces, dans une union avec nous et l'Ontario, ont tout à perdre, rien à gagner.

Elles seraient les premières à réclamer à grands cris leur autonomie. Et je crois bien que leurs représentants à la conférence interprovinciale, où se dénouera le drame sinistre que fut la Confédération, se rabattront

immédiatement sur une demande de séparation des autres provinces de l'Est. Elle leur sera accordée.

Nous voici donc avec le Québec et l'Ontario face à face. Les deux rivaux de toujours en présence, les frères ennemis que l'on voudrait réunir en un seul bloc compact... Il n'y faut pas songer, à mon humble avis.

Et nous aurions du coup cinq dominions britanniques en Canada.

Je m'aperçois que j'ai détruit peu à peu mon hypothèse des deux dominions (Est et Ouest). Elle est irréalisable. J'admets cependant qu'il est possible qu'elle soit adoptée au début comme solution provisoire.

Un jour viendra donc, (dans cinquante ans peut-être), où il n'y aura plus de Canada, mais la British Columbia, la British Western Confederation (?), l'Ontario, le Québec (qui s'appellera la Laurentie), les Provinces Maritimes.

Le Dominion des Maritimes, pour lors à demi-français, sera bilingue et pacifique. Le Québec sera bilingue; et nos minorités continueront de jouir du traitement de faveur que la politesse et l'hospitalité de notre race sont en train de rendre légendaire. D'autre part, espérons que les nôtres auront repris

la place qui leur appartient, la première, dans le domaine économique.

L'Ontario aussi sera bilingue, je le crois, quitte à ne pas toujours observer les clauses imposées par le bilinguisme. L'Ontario-Nord saura d'ailleurs se faire entendre, revendiquer avec crânerie ses droits.

Enfin, les deux autres pays incluront, sans doute, dans leurs constitutions des clauses admettant le bilinguisme. Il le faudra; car les droits garantis par les capitulations françaises et les traités appartiennent à tous les habitants de tout le territoire cédé. L'Ouest fut un jour français aussi bien que l'Est. Il pourra bien arriver qu'en Colombie Britannique surtout ces clauses demeurent lettre morte. Et ce sera le combat pour la race, la lutte héroïque d'un noyau qui veut survivre malgré tout...

Avantages et inconvénients

A ce stage de notre évolution politique, il convient d'envisager de plus près la situation de chacun des groupes canadiens-français.

Dans la Laurentie proprement dite, je ne crois pas que l'on puisse soutenir que nous subirions du dommage.

Étudions l'économique d'abord, cette base de la vie terrestre que l'on ne saurait négliger sans illusion naïve.

Nous devrions payer des douanes, disent les uns. Il y aurait peut-être une entente. Mais, advenant le cas contraire, les douanes ne sont-elles pas toujours réciproques ? Ce que nous perdons d'une main, nous le gagnons de l'autre. Et puis, ces douanes seraient, en plus d'un cas, tout à notre avantage; elles feraient monter les prix de plusieurs denrées que nous achetons ailleurs, tandis que nous avons aussi bien chez nous. Par exemple, les fruits, les légumes que nous importons sottement des Maritimes.

Nous manquons de matières premières pour nos industries. Pour certaines industries, c'est incontestable. Mais, les autres provinces canadiennes ne les possédant pas plus que nous, nous irions quand même chercher ailleurs le coton, la soie; en partie du moins, le tabac, le charbon, etc., que nous importons surtout d'Angleterre et des États-Unis.

Nous manquons de blé; comment vivre séparés de l'Ouest ? Du blé, nous en aurons pour satisfaire notre

faim, le jour où nous nous mettrons sérieusement à l'exploitation agricole de l'Abitibi et du Témiscamingue. L'expérience est acquise dorénavant que le blé d'hiver y pousse dru et bien en grain. Et il y a là des milliers de milles de bonne terre à ensemencer... Un habitat suffisant pour plus d'un million de Canadiens français...

Nous manquons de métaux précieux. Et que faites-vous du même Témiscamingue et de l'Abitibi ? J'admets volontiers que l'Ontario en a davantage. Mais y a-t-il beaucoup de mines d'or en Italie ? et l'Empire romain fut une puissance assez riche; Mussolini ne craint pas d'affronter ceux qui ont volé les diamants de Kruger.

Nous manquons de charbon. Eh oui! Nous n'allons pas en découvrir chez nous parce que nous demeurons en Confédération, n'est-ce pas? Nous achèterons à la Nouvelle-Écosse ce qu'elle nous fournit actuellement, le charbon bitumineux. Quant à l'anthracite, si l'Angleterre ne veut plus nous en vendre, (ce qui m'étonnerait), nous l'achèterons aux États-Unis. Ce n'est pas l'Ontario en tout cas, (qui n'en a pas assez pour sa consommation), qui nous le fournira.

Du point de vue économique toujours, nous retirerions les avantages d'une plus grande centralisation

administrative, d'une diminution de dépenses; notre dette, si elle continuait de s'accumuler, ne proviendrait plus que de nos folies, et les autres expieraient seuls les leurs. Si nous devions (ce qui n'est pas prouvé) faire les frais d'un budget de guerre et de marine, (dans le seul cas de l'indépendance absolue), serait-il beaucoup plus lourd que les contributions actuelles à la marine anglaise, que les pertes d'argent occasionnées par les « préférences » britanniques et, le dirai-je, que les dépenses de notre police provinciale ?

On m'objecte notre infériorité économique. Comment pourrions-nous vivre autonomes, quand les principales entreprises, les grandes firmes, les utilités publiques sont chez nous aux mains des étrangers ? Qu'on le remarque bien, nous parlons d'un avenir assez éloigné en somme. Pourquoi, dans trente ans, n'aurions-nous pas conquis la place qui nous revient dans les grandes entreprises ? Nous posséderons, sans aucun doute, et avant longtemps, un gouvernement qui fera prévaloir une politique strictement protectionniste de nos intérêts nationaux. De plus, il ne saurait être question de bannir tout le capital étranger. Que de pays l'utilisent à leur profit sous le régime de l'autonomie et même de l'indépendance totale! Le Brésil ne bénéficie-t-il pas

de capitaux canadiens, et même canadiens-français ? La Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougo-Slavie vivent, à même les capitaux français, leur vie de peuple indépendant. Le Portugal ouvre ses portes au capital anglais, le Mexique au capital américain. Il n'est pas de pays de seconde importance qui n'ait recours à l'aide matérielle des grandes puissances. Certes, le capital étranger est une arme dangereuse, là où le gouvernement local est faible, vénal, anti-patriotique. Il est une force aux mains d'un Salazar, d'un Dolfuss, d'un Schussnig, de tout gouvernement fort et désintéressé.

Tout cela est encore du négatif. Ajoutons les avantages considérables de nos relations avec l'Ontario, grâce à la navigation fluviale. Et puis l'exportation de nos surplus d'énergie électrique, du bois, du papier, de l'amiante, des métaux précieux, des fourrures et des cuirs en serait-elle tarie pour autant ?

Que ces quelques constatations d'ordre économique suffisent pour le moment. Disons un mot des autres avantages de la séparation.

Notre politique,— qui s'épurera définitivement avant peu, espérons-le, il y a des signes dans le firmament,— n'aura, le jour de l'autonomie plus complète, qu'à

s'orienter vers une concentration nationale qui fera de nous un bloc solide... Et notre vie sociale, intellectuelle, artistique, s'épanouira enfin... Nous deviendrons le foyer de vie que le cousinage avec les Anglo-canadiens restreint dans ses sources vives. Je n'insisterai pas sur les avantages d'ordre religieux qu'une Laurentie autonome entraînerait pour nous... Notre Laurentie serait un état quatre-vingt-quinze pour cent catholique. Je ne crois pas que l'on trouve l'équivalent dans le monde entier. On ne nous reprocherait pas plus notre patriotisme que l'on reproche aux Danois d'être Danois, aux Espagnols d'être Espagnols. Nous nous débarrasserions du titre de Canadiens français pour devenir des Laurentiens. C'est plus court, et c'est plus vrai.

La question des minorités

Mais considérons le status des minorités. Notre départ de la Confédération les angoisse à juste titre. Distinguons d'abord les minorités de l'Est (Acadie, Ontario), dont la survivance est assurée, et les minorités des provinces de l'Ouest, qui semblent à première vue gravement compromises.

Les 15,000 Canadiens français de Colombie Britannique paraissent évidemment sacrifiés. Dès maintenant ils sont bien près d'être assimilés par les forces anglaises qui les pressent de toutes parts. A moins d'un sursaut, toujours possible, il n'y a plus d'espoir de ce côté-là, même sous le régime confédératif.

Le Dominion de l'Ouest mitoyen. Voilà la grande question, la grosse difficulté. Plus de 135,000 de nos frères habitent les trois provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta. Allons-nous les lâcher ?

Nous avons vu que la fatalité d'un sol différent amènera un jour ou l'autre la séparation politique. Voyons si nous ne pourrons absolument plus rien pour nos frères de l'Ouest, quand nous ne serons plus réunis à eux sous un joug commun.

Le prestige moral d'un Québec fort, la possibilité de représailles sur ses propres minorités comptent pour quelque chose, je pense. J'ai déjà mentionné les garanties de la langue et de la religion qui devront être concédées sous la pression du Québec au moment de la sécession. Ces droits inviolables sont fondés sur des textes écrits que la constitutionnalité anglaise ne saurait négliger. Ces premiers éléments de solution ne

manquent pas de valeur. Cependant, je m'attacherai davantage à un point de vue que nos frères de l'Ouest doivent se hâter d'envisager.

L'Ouest du Canada évolue très rapidement, non pas vers l'unification britannique, mais vers le cosmopolitisme. S'il y a là un danger pour son loyalisme anglais, j'y vois par contre un gage de survivance pour les nôtres. Le groupe canadien-français serait, dans le nouveau pays, un groupe minoritaire par rapport au tout, mais un des premiers en nombre si l'on songe à la grande diversité ethnique de cette région, diversité qui ne peut que s'accroître. De ce point de vue, l'union des trois provinces en une augmente notre importance, à cause de l'hétérogénéité de l'ensemble.

Notre position se fortifierait, si nous pouvions contracter des alliances, nouer des amitiés avec d'autres éléments. Or, ces amitiés existent déjà. En Saskatchewan, nous sommes dans les meilleurs termes avec les catholiques de race allemande qui constituent une forte proportion de la population. Dans toutes les provinces, nous sommes en bons termes avec les Slaves catholiques. Une intensification de ces amitiés sur la base incomparable du catholicisme ne nous permettrait-elle pas de former là-bas, avec les Allemands et les

Slaves, un parti catholique apte à jouer un rôle important dans l'état, à cause des divisions de toutes sortes des autres éléments ? Nous nous unirions à nos coréligionnaires pour réclamer les droits de la religion, une politique agraire conforme à nos besoins. Il se trouve, en effet, que ces amis que nous avons là-bas sont comme nous des agriculteurs. Nous réclamerions, à l'occasion, une heure d'allemand, d'ukranien et de polonais dans les écoles fréquentées par les enfants de ces races. Nos alliés nous aideraient à leur tour dans la conservation de l'acquis, à l'obtention de conditions de plus en plus favorables.

Je sais bien que l'organisation d'un parti catholique est un pis aller. Il ne faut en venir là que dans des cas d'extrême nécessité. Au pays qui sera formé un jour par l'Ouest du Canada actuel, ce parti sera absolument indispensable; à cause des nombreux éléments de désordre qui sont déjà dans la place. Il s'agit d'un parti politique véritable, comme celui qui a joué pendant cinquante ans, en Allemagne, un rôle de médiateur au profit des catholiques allemands, d'un parti, comme celui de Gil Robles en Espagne, qui a contenu pour un temps les forces de gauche, et qui finira, espérons-le, par avoir le dessus.

Qu'on nous accuse d'utopie, si l'on veut, mais nous considérons que, sans un rapprochement, une union sacrée de la majeure partie des forces catholiques de ces provinces, il y aura (avant vingt ans, et même sous la Confédération) danger de persécution religieuse dans l'Ouest.

Pourtant les catholiques disposent d'effectifs considérables. Ils sont presque le quart de la population totale dans les trois provinces de l'Ouest mitoyen. Au surplus, si l'on examine les chiffres du recensement de 1931, on constate que près de 500,000 de ces catholiques, sur une population globale de 2,300,000, appartiennent aux races française, allemande, slave(1). La majorité sont Polonais, Ukraniens, Allemands, Canadiens français.

Un tel parti pourrait, advenant une persécution religieuse ouverte, compter sur les catholiques de langue anglaise, peu nombreux il est vrai. En tout cas, même laissé à lui-même, eu égard aux divisions multiples des autres groupes, ce parti franco-germano-slave représenterait une force imposante. Cette force, hâtons-nous de l'organiser, en resserrant nos amitiés

(1) Cf. Charles Gauthier, *Le Catholicisme au Canada.*

avec ces frères providentiels, les mettant en garde contre l'anglicisation, qui équivaut dans l'Ouest à la protestantisation, leur manifestant de toutes manières une chaude sympathie(2). Mais c'est nous, et nous seuls, Canadiens français de l'Ouest, qui pouvons et devons prendre la tête de ce mouvement.

Cependant, la question de l'Ouest est plus complexe encore. La mort de la Confédération causerait-elle la ruine du pays ? Comment ce dominion intérieur pourra-t-il vendre son blé à des prix avantageux ? Des ententes ferroviaires et maritimes devront être prévues, et le seront certes, qui ne changeront à peu près rien au status actuel. Surtout, l'Ouest devra s'industrialiser. Qu'on s'entende. Pas sur une échelle aussi vaste que l'Est, mais en proportion inverse. Pour parer aux éventualités de notre époque de trouble, il faut un certain équilibre entre l'agriculture et l'industrie, dans tous les pays où la chose est possible. J'apporte l'exemple de la Hongrie, pays agricole ruiné après sa séparation

(2) Il faut citer le rôle du docteur Boulanger, d'Edmonton, véritable agent de liaison entre nous et les Ukraniens d'Alberta. Notons aussi les rapprochements franco-allemands de Saskatchewan, les amitiés qui règnent au Manitoba entre le clergé polonais et ukranien d'une part, canadien-français de l'autre.

d'avec l'Autriche industrielle. Cependant, la république des Magyars s'est peu à peu relevée en s'industrialisant selon une juste proportion, dont l'inverse s'est accomplie en Autriche grâce à la politique agraire de Dolfuss.

Par contre, que l'Ouest demeure sous la Confédération, que notre pays tout entier reste ce qu'il est aujourd'hui, un grenier de l'Angleterre, où une politique fédérale intempestivement impérialiste vient subordonner nos intérêts les plus chers à ceux d'un empire essentiellement rapace; et l'on verra quelque nouvel Anderson violer les clauses les plus sacrées de la Confédération, sans émouvoir le moins du monde nos politiciens fédéraux; l'on verra nos minorités, bafouées l'une après l'autre, se débattre dans les fers, malgré les protestations platoniques d'un Québec avachi, opprimé par les mêmes trusts qui allongent aux quatre coins du pays leurs infâmes tentacules. Non. Il faut qu'un groupe se libère pour défendre effectivement les immunités de toutes les branches de la nation.

Disons-le carrément, c'est dans l'occurrence d'une Laurentie autonome (dominion britannique, si l'on veut) que nos minorités seraient le mieux assurées de leur survivance. Nous leur fournirions au besoin l'aide matérielle, la préférence économique à coup sûr. Elles

auraient en nous un appui moral puissant. Le jour où nos minorités pourront se réclamer, non plus d'une « réserve » comme aujourd'hui, mais d'un pays autonome, respecté, voire jalousé, n'auront-elles pas en mains un atout enviable sur les imaginations des peuples qui les entourent? Surtout, si on songe qu'un Québec autonome aura, lui aussi, ses minorités.

Avant le fascisme et Mussolini, comme les immigrants d'Italie éparpillés dans le Nouveau Monde étaient peu fiers de leur titre d'Italiens! Et maintenant qu'ils se réclament d'un pays rajeuni, actif, fort, c'est avec une légitime fierté qu'ils redressent la tête. Les nôtres les imiteraient. D'ailleurs, ils savent dès maintenant se faire respecter; nos groupes minoritaires se tiennent debout, Dieu merci! Beaucoup plus que tant de snobs et de snobinettes montréalais. Une rupture de la Confédération n'implique aucun lâchage de notre part. Nos frères de toute l'Amérique du Nord continueraient de vivre en contact spirituel avec la vieille province, mère-patrie bien plus authentique pour eux que pour nous tous la France. Et Québec s'efforcerait de devenir un grand centre de culture française. La Laurentie de demain groupera une dizaine de millions (dans cinquante ans) de Canadiens français. Elle tâchera

de dominer sur tous les fronts, d'exceller dans l'économique aussi bien qu'en littérature, en art, en vie chrétienne. Elle sera la France du Nouveau-Monde, le pays de l'esprit, du progrès véritable, vers lequel les groupes minoritaires de notre nationalité se tourneront avec fierté, auquel ils enverront leurs fils se perfectionner dans les lettres et les sciences, vers lequel enfin les regards des persécutés se dirigeront, anxieux, comme vers un sauveur.

Enfin, soyons francs jusqu'au bout: la mort de la Confédération comporte une forte dose de péril pour les nôtres dans l'Ouest; bien que ce péril ne nous paraisse pas plus grand que celui du régime actuel. Certes, s'ils se résignent, s'ils ne luttent pas, ils sont perdus. Mais ils lutteront. Ils possèdent les plus belles qualités de la race. Ils ont l'expérience du danger, du combat. Ils triompheront. Et nous du Québec, nous qui voulons une Laurentie autonome, nous ne reculerons devant aucun sacrifice, devant aucun moyen pour défendre les droits de nos frères de l'Ouest. Nous serons ce que la Russie des tzars fut toujours pour les Slaves d'Autriche-Hongrie, le protecteur, le défenseur intrépide et puissant.

Le facteur « temps »

Résumons-nous: les jeunes du Québec veulent l'autonomie; leur désir est légitime. Il n'est pas simplement un égoïsme; il est aussi une prévoyance. Parallèlement, la fatalité géographique, économique, historique amène à grands pas une division du Canada. Quelle position l'ensemble de notre peuple doit-il prendre en face de ce problème? Celle de l'imprévoyant qui se dit: « Attendons; nous verrons bien »? L'attitude du clairvoyant ne vaut-elle pas mieux? La position à choisir n'est-ce pas celle-ci: la préparation? Toutefois il est très important de l'ajouter: prenons notre temps. Retardons cette rupture jusqu'au jour où nous serons préparés dans le Québec et sur les fronts menacés. Il ne faut pas songer à une séparation effective avant trente ans: à moins d'événements imprévus. Dans l'intérêt de la Laurentie elle-même, des minorités aussi, il serait utopique, imprudent de négliger le facteur *temps*. En toutes choses, il faut commencer par le commencement. Que les Canadiens français du Québec actuel le comprennent bien: le devoir de l'heure est la conquête économique à l'intérieur de la province, le rayonnement culturel, l'intensification de vie religieuse.

Un homme ne doit songer à produire que lorsqu'il est suffisamment formé. Ainsi nul peuple ne peut tendre sérieusement à s'affranchir s'il ne s'est d'abord préparé.

Nous voilà donc autonomes. Je le répète: il ne s'agit pas là d'un rêve utopique, mais de déductions fondées sur la géographie physique et humaine, sur les facteurs économiques et psychologiques...

Il est une autre base que j'ai négligé de mentionner jusqu'ici, parce qu'elle vient mieux en confirmation de ma thèse. Cette base, c'est l'histoire, cette éternelle rediseuse des anciens refrains. Elle nous apprend qu'il est moralement impossible qu'un pays du type du nôtre, de son étendue, demeure à jamais un; surtout s'il comporte, chez ceux qui l'habitent, des germes de dissociation aussi forts que ceux de la langue, de la race, de la mentalité, de la religion.

L'Europe d'aujourd'hui fut une province de l'Empire romain. Qui eût pu soutenir, avec des chances respectables d'éviter le ridicule, qu'elle dût demeurer éternellement un pays unique, où l'on eût parlé le bas-latin, en même temps que le wisigoth, le roman et le hun? L'Amérique latine, notre sœur trop ignorée, fut un jour colonie de deux pays, l'Espagne et le Portugal. Elle compte aujourd'hui une quinzaine d'états indépendants.

Il n'y a pas cinq cents ans de cela, n'est-ce pas? Pourquoi alors nous traiter de fou, quand nous prédisons le même sort au Canada, après quatre cents ans? Je sais bien, mes amis canadiens-français qui me lisez, d'où vous vient ce défaitisme, cette hésitation devant l'inconnu, cette peur d'envisager l'inévitable. Elle est un fruit, le plus mûr, de notre éducation moutonnière. Et si nous voulons remonter plus loin, cette éducation de prudence timorée, d'acceptation du fait accompli, de crainte devant le soleil qui se lève, nous la devons à la propagande fallacieuse de nos vainqueurs, qui s'évertuent encore à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, à nous convaincre que nous ne pouvons nous passer d'eux, parce qu'ils ont éperdument besoin de nous, moutons faciles à tondre.

Indépendance

Un jour, se posera la question de l'indépendance complète. Quand? Peut-être plus tôt que l'on ne croit. Là encore, il y a des signes dans le ciel. L'Empire britannique, pas plus que l'Empire romain, n'est immortel. Une évolution normale ne laisse pas prévoir sa fin prochaine. Mais, viennent les cataclysmes tou-

jours possibles... Où en est l'Empire austro-hongrois ? Envolées les aigles bicéphales. Ou plutôt pirouettées, la tête en bas... Sous la botte de Foch et de Diaz. Ce jour-là,— je crois que sa venue sera pacifique; car l'Empire tombera de vieillesse comme une loque, ou s'effondrera bruyamment, sous d'autres coups que les nôtres,— ce jour-là, nous devrons songer à vivre seuls enfin.

Mais on ne vit pas seul de nos jours. Il faut des alliés. J'en vois bien quatre. Le premier, notre frère le peuple acadien. Et ici, j'ouvre une parenthèse. Je considère comme une erreur l'opinion qui voudrait enclaver les Provinces Maritimes dans une Laurentie indépendante. D'abord, nous protestons contre les accapareurs, nous n'aurons pas le droit d'en être. De plus, la nature a fait des Maritimes un pays isolé, autonome. Nous ne toucherons point à l'œuvre du Créateur. Les Maritimes voudront de notre alliance, pas de notre domination. Les Acadiens sont nos frères, pas nos sujets, ça jamais! Ils ne seront que plus fidèles à leur destinée propre, en continuant à vivre leur vie périlleuse et grandiose... D'ailleurs, ils seront avant longtemps les maîtres absolus dans leur péninsule.

Ils demeureront toujours des piliers de l'influence française, mais à leur manière propre, qui ne saurait être la nôtre. La France veut-elle englober la Belgique sous un futile prétexte d'union des nationalités ? Nous n'en sommes plus, Dieu merci! à Napoléon III ni à Wilson. Donc alliance sentimentale, si l'on veut, réciprocité économique, à coup sûr, entre nous et les Provinces Maritimes d'aujourd'hui.

Notre second allié naturel, l'Ontario. Ici, l'on va peut-être pouffer de rire. Dilatez-vous la rate, messieurs. J'en suis fort aise. L'Ontario aura tout intérêt à être notre allié. Bien plus, il sera notre ami. L'Ontario, pays anglo-saxon, ne respecte que la force. Mais nous aurons la force. Devant elle, il se montrera onctueux.

Les intérêts que l'Ontario retirera de notre alliance,— avec ou sans canalisation du Saint-Laurent,— sont multiples et je n'ai pas à les énumérer tous. Mentionnons encore une fois nos échanges de pouvoir électrique et de bois pour certains métaux et plusieurs produits industriels.

Enfin, du point de vue sentiment, demandons-nous si la province-sœur nous hait tellement. Au fond, pas du tout. Elle nous méprise un peu quand nous rampons. Et je l'en félicite. Elle nous jalouse et nous craint.

Ce qui la sépare de nous actuellement, c'est son impérialisme tapageur et verbal. Elle se croit obligée de protester de son amour pour l'Empire... Il y a peut-être là un signe d'amour exténué. Qu'on se rappelle Lyon Mackenzie. Vienne le jour où elle sera, comme nous, débarrassée du joug impérial; il pourrait se faire qu'elle pousse un « ouf » qui rejoigne les échos du nôtre.

Un fait certain, c'est qu'à partir du moment où cette province cessera de se cantonner dans un colonialisme de parade, elle sera beaucoup moins éloignée de nous. De là à une alliance d'intérêts, il n'y a qu'un pas. Nous en ferons la moitié.

Notre troisième allié, les États-Unis. Ici, la grande objection: l'assimilation américaine... Ce doit être quelque impérialiste qui a déniché cet épouvantail... Les États-Unis nous enclaver dans leur territoire? Allons donc! Les pauvres Américains se demandent depuis toujours s'ils ne sont pas déjà trop de monde pour un seul pays. Réalistes, ils comprennent que, de nos jours, il n'y a qu'une conquête qui compte et tienne, l'économique. Ils auraient pu annexer le Mexique, ils se contentent de le laisser agoniser. Il n'y a donc pas de danger de ce côté-là. Ce serait à nous d'être assez forts pour commercer avec eux, sans qu'ils soient les

seuls à tirer profit de notre alliance. Et nous aurions cette puissance; pourvu que le régime de patronage et de pots-de-vin d'aujourd'hui subisse une épuration suffisante, d'ordre dictatorial, par exemple.

Il faut donc reléguer dans le domaine des fantasmagories l'annexion américaine. Nous nous offririons aux Américains qu'ils refuseraient le cadeau. Tout ce qu'ils exigeraient de nous, peut-être, ce serait une canalisation du Saint-Laurent; et je me demande encore si cette mesure serait un désastre aussi grand qu'on veut nous le persuader. Une bonne raison,— la dernière, — pour laquelle les Américains ne voudraient pas courir le risque de nous enclaver au nombre de leurs États, ce sont les haines et les jalousies qu'une telle mesure ne manquerait pas de susciter contre eux en Europe. Or les Américains, s'ils ne redoutent pas la guerre contre les pays d'Europe, protégés qu'ils sont par les océans, tiennent à tout prix à l'amitié européenne, par crainte du boycottage de leurs produits sur les marchés de France, d'Allemagne, de Russie, etc. Enfin sommes-nous bien sûrs que les États-Unis existeront encore dans cent ans? Ne sont-ils pas appelés, eux aussi, à se désagréger? Le problème nègre se corse un peu plus chaque jour. La séparation des classes s'accentue, le

mécontentement grandit. Pourquoi l'Amérique du Nord dont le territoire habitable est double de celui de l'Europe, ne devrait-elle, (à l'encontre des autres parties du monde), compter jamais plus de trois pays ? C'est un non-sens gratuit...

N'oublions pas enfin l'allié essentiel, la France(1). Je dis alliance, non pas colonialisme. Nous ne voulons

---

(1) A ce propos, que faut-il penser de certaine francophobie qui se répand en notre pays, surtout dans la province de Québec ?

Elle me paraît néfaste et ne repose que sur des susceptibilités où l'on trouverait peut-être, en grattant un peu, la jalousie inconsciente du parent pauvre.

Faisons justice des principaux griefs.

Le premier: la France d'aujourd'hui est un pays areligieux, voire anticlérical. Sans doute, la France officielle se présente souvent sous cet aspect peu glorieux. Tout de même, il y a une trentaine de millions de catholiques en France (dix fois plus qu'en Angleterre). Ces catholiques jouent un très grand rôle dans le mouvement intellectuel contemporain. Surtout, il y a en France, une élite catholique qui vit sa religion avec une autre intensité que nous ne vivons la nôtre. Et c'est cette élite qui donne le ton au catholicisme français.

Nous puisons constamment à même les trésors inépuisables de la littérature catholique de France. Théologie, philosophie, littérature, histoire catholiques, toutes les provinces du savoir et de la culture sont explorées à l'heure présente par de grands écrivains catholiques français. Large compensation pour les apports moins sains. Que sont ces derniers en comparaison de la pourriture américaine qui nous asphyxie ?

Deuxième grief: les Français sont hautains, méprisants, arrogants. Ne pourrait-on en dire autant de toutes les races européennes par rapport à ce qu'elles nomment les Américains ? De plus, il ne faut pas confondre Parisiens et Français. Ceux-là sont parfois vains, insolents. Trop favorisés des bienfaits de la culture, ils ne comprennent pas les peuples moins raffinés, les regardent de haut. Ils ont tort; cultivons-nous tout de même! Les provinciaux, par contre, sont très simples et pas si méprisants.

Troisième grief (le plus grave, celui qui revient invariablement): les Français ignorent tout de nous. Première réponse: que ne nous faisons-nous connaître par une vie particulièrement claironnante! Deuxième réponse: ne nous imaginons-nous pas souvent que les kangourous se promènent en liberté dans les faubourgs de Wellington et de Sydney ? Or, cette dernière ville est de population équivalente à celle de Montréal, et les kangourous, pauvres bêtes, sont, comme nos «buffles», en train de s'éteindre dans les jardins zoologiques. Qu'on nous prenne à Paris pour des métis, quoi d'étonnant! Notre peuple est un des seuls en Amérique (grâce aux Jésuites, par parenthèse, et contre Talon) qui n'ait pas admis une certaine proportion de métissage.

Exigera-t-on des Français qu'ils connaissent notre histoire, notre géographie, nos coutumes autant que nous les connaissons nous-mêmes ?

Des erreurs analogues sur notre compte, on en trouve, avec moins de raison, en Angleterre, et plus encore en Italie, en Allemagne, etc.

Nous ne serons intéressants, importants, pour la France que le jour où nous saurons nous imposer à l'attention du monde.

Enfin, pour un Français qui nous méprise ou nous méconnaît à l'occasion, nombreux demeurent ceux qui nous comprennent et nous aiment.

pas plus d'un impérialisme français que de tout autre. Nous n'avons pas l'âme serve. Qu'on se le dise: « Ils font de mauvais valets », disait de nous Charlevoix. Nous avons décidé que cela redeviendrait une vérité.

Nous n'avons si longtemps ployé l'échine que parce qu'il était impossible de faire autrement. Notre jeunesse n'admet plus cette posture. La France sera notre allié. Elle profitera de notre importance stratégique, de nos richesses naturelles. Nous nous alimenterons à ses sources spirituelles; nous ouvrirons nos portes à ses capitaux; nous lui achèterons un grand nombre de produits industriels.

Pour en arriver là, il faut commencer tout de suite. Des initiatives intéressantes ont été prises ces dernières années. Dès maintenant, nous comptons dans la province de Québec quelques industries et entreprises établies sur des capitaux français. Notons en particulier les tisserands de Lyon, au Cap-de-la-Madeleine. Pourquoi ne renouvellerions-nous pas ici l'expérience de Woonsocket avec les filatures Guérin ? Cette industrie qui possède un capital de 30 millions est tout entière aux mains de nos frères les Franco-Américains. Les fondateurs belges ont épousé des franco-américaines, se sont acclimatés au pays d'adoption, ont été finalement assimilés. Favorisons de toutes nos forces l'entrée du capital français ou belge. C'est, en somme, un des plus grands moyens de parvenir en peu de

temps à l'émancipation économique, prodrome de toutes les autres(1).

Un dernier problème se pose, dans notre « futur libre » d'un pays laurentien indépendant, celui des frontières.

Nous devrions nous retrancher fortement dans la province de Québec, lui conservant strictement ou à peu près ses frontières d'aujourd'hui.

Nous avons vu que la question est relativement simple,— c'est une question de loyauté,— en ce qui regarde les Provinces Maritimes, qui sont hors de nos frontières naturelles. Pour ce qui est de la frontière américaine, il faudrait, je pense, en rester au status présent. Les Alleghanys forment une barrière naturelle jusqu'aux environs de Québec. Pour le reste, c'est la démarcation idéale d'un vague quarante-cinquième degré.

Il me semble, toutefois, que les difficultés de frontières ne viendraient pas de là. Notre vrai problème des frontières serait du côté d'Ontario. Les limites normales

---

(1) D'autres alliés possibles, et que nous avons trop négligés jusqu'ici, ce sont nos frères, les peuples latins des Antilles et de l'Amérique du Sud.

du Québec paraissent le lac Ontario, pour le sud. Au nord, le problème reste fort complexe. On ne peut dire que le Québec se termine géographiquement aux rives de l'Outaouais septentrional. Par ailleurs, peut-on soutenir que l'Ontario-Nord ne doive continuer d'appartenir à la province-sœur ?

Je crois que la solution la plus simple est encore le status actuel. Boiteux peut-être, mais qui aura subi alors l'épreuve du temps. Il est beau sans doute, en théorie, de vouloir donner à un pays ses limites naturelles. C'est, sur le papier, une satisfaction pour l'esprit. Mais, en pratique, il en va tout autrement. L'Allemagne et la France sont loin de réaliser cet idéal. Au cours des âges, l'Ontario-Nord pourra devenir, entre les deux peuples d'Ontario et de Laurentie, une cause de rivalité et peut-être de discorde, une Alsace-Lorraine, prise et reprise par l'un ou l'autre des deux pays. A moins que le Nord, continuant de se développer au rythme vertigineux qui le caractérise, ne constitue avant cent ans presque la moitié de la province. Espérons, en tout cas, que nos gouvernements d'alors sauront s'accommoder des faits accomplis. Je l'affirme, nous aurions tout avantage, dans l'intérêt de la paix et de la bonne entente, à conserver ces amis de notre

langue dans le pays voisin. Ce serait, dans leur cas comme dans celui des Acadiens, une dangereuse utopie que de vouloir les enclaver dans notre territoire démesurément agrandi. Il faudra nous assurer sur eux, par notre compétence en tous domaines, une hégémonie intellectuelle, morale; non politique.

Et notre peuple s'en ira, triomphant, à ses destinées...

Le devoir de l'heure

Tout cela est fort beau. N'est-ce pas de l'optimisme naïf ? Oui, si nous nous résignons toujours à croupir dans notre « amortissement ». Non, si, comme tout l'annonce, nous nous réveillons une bonne fois.

Placée sur ce terrain, la question redevient, encore et toujours, une question d'éducation. Éducation religieuse et nationale. Notre peuple se perdra encore plus sûrement par l'affadissement de sa religion que par celui de sa mentalité française. Pour nous préparer à vivre d'une vie autonome vraiment rayonnante, intensifions au plus tôt la renaissance de notre éducation à tous ses degrés, greffons notre vie religieuse, — qui doit devenir vraiment vivante,— sur notre vie

nationale. Une éducation substantielle, nutritive, sauvera notre jeunesse. La jeunesse sauvera toute la nation.

Pourquoi avoir ressassé ces rengaines dans un ouvrage qui se propose d'étudier la plus haute inquiétude ? Voilà une objection que je me suis formulée à moi-même plus d'une fois. Et pourtant, j'en suis venu à conclure que ce coup d'œil sur l'avenir était indispensable. L'inquiétude humaine, beaucoup plus qu'une idée, s'avère un fait. Ce fait, comme tous les faits, ne se produit pas à l'état pur, mais dans l'espace et dans le temps. L'inquiétude actuelle de nos jeunes est un phénomène concret. Sans doute, elle se fonde sur l'inquiétude essentielle à l'homme. Ses caractéristiques proviennent cependant de la situation bien précise de notre peuple. Nos jeunes sont tourmentés par un avenir problématique encore plus que par un dur présent. Il fallait les aider à préciser leur vision. Ils connaissent maintenant la fatalité d'une rupture de la constitution actuelle. Ils prennent conscience, je l'espère, de leurs devoirs en regard de cette fatalité. Ne comprennent-ils pas qu'ils réaliseront mieux leur idéal éternel de catholiques, leur idéal temporel de Canadiens français lorsque notre peuple jouira de l'autonomie ? Pour vivre pleinement notre vie nationale et religieuse, il

faut que nous soyions un jour véritablement chez nous, que nous devenions les maîtres chez nous. Lever un coin de ce voile éclaire l'horizon de nos vies.

Si les Russes de 1800 avaient cru Joseph de Maistre, quand il prédisait l'avènement prochain d'un impérialisme destructeur qui naîtrait en Russie et déferlerait sur le monde, ils eussent peut-être organisé davantage la réaction. Que nos jeunes soient plus prévoyants. Dans cinquante ans nous serons autonomes, libres peut-être; qu'ils se préparent! S'ils ne s'embourgeoisent pas avec l'âge, ils feront de notre peuple le plus fort et le plus sain de tous les peuples de l'Amérique du Nord.

C'est devant vous, jeunes gens, que s'ouvrent les perspectives d'autonomie, d'indépendance. C'est vous qui les réaliserez, c'est vous du moins qui préparerez la voie. Nous vous passons le flambeau. Marchez de l'avant. Nous suivrons. Mais de grâce n'allez pas compromettre dans la précipitation une œuvre qui compte surtout sur le temps.

Regardez l'avenir sans négliger le passé. Vous oublierez déjà beaucoup les flétrissures du présent. Nous avons été un peuple fier, un peuple libre. Redevenons-le. Pour vous préparer à toutes les éventualités, étudiez

aussi l'histoire; en particulier, l'histoire de l'Empire autro-hongrois. Les Slaves de ces pays ont connu notre situation; ils sont autonomes aujourd'hui. Écoutons le cri d'un Tchécoslovaque d'avant l'indépendance (Svatophuc Cech, *Chants d'un esclave tchèque):* « Nous fûmes des hommes libres; ce pays nous appartenait. Une race étrangère nous foule aux pieds, elle voudrait nous arracher la voix de notre sang, la langue même de nos ancêtres ».

N'est-ce point là notre cas? Ne croyez-vous pas, jeunes gens, qu'un tel état de choses soit la plus cruelle de vos inquiétudes? Ne trouvez-vous pas que la perspective d'un avenir meilleur, qui s'en vient, et que vous devez prévoir, soit le meilleur remède à cette pusillanimité qui vous tue? Ne sentez-vous pas enfin que le seul idéal digne de vous, c'est la réalisation en plénitude, pour vos descendants, sinon pour vous, de notre mission catholique et française, de notre vrai destin national?

Voilà un premier rayon dans la nuit. Nous verrons maintenant des moyens plus particuliers, plus immédiats, de dire « adieu à une inquiétude ».

CHAPITRE VI

Adieu à une inquiétude

Nous avons étudié tous les aspects de l'inquiétude de notre jeunesse. Même lorsque nous parlions en général du problème purement psychologique, métaphysique ou historique, nous avions toujours à l'esprit le cas particulier du jeune Canadien français. Et nous nous penchions sur les retentissements dans son âme de toutes les causes d'inquiétude.

Outre les meurtrissures normales de la vie, outre le contraste entre l'idéalisme éternel de l'adolescence et notre monde sans âme, les jeunes hommes de chez nous redoutent un avenir particulièrement périlleux au point de vue matériel, intellectuel, national, religieux; à cause de la situation spéciale de notre race en Amérique.

Dire adieu à l'inquiétude est plus difficile pour eux que pour tous les autres. N'ont-ils pas plus de facteurs maladifs à bannir, plus de phantasmes à surmonter?

Comment nos jeunes diront-ils adieu à l'inquiétude? En se tournant vers l'action, selon le vœu général? En se lançant dans l'agitation ou nationale ou politique? En se résignant à la longue, comme la génération qui les précède, en démissionnant sur tous les fronts?

Ce sera surtout en vivant leur vie avec plénitude dans tous les domaines à la fois. La vie, c'est déjà une action, la plus complète de toutes. En vivant notre vie nous déposerons les fardeaux accidentels de l'inquiétude humaine (fortifiée de tous les déterminants locaux), nous tendrons à l'apaisement définitif en Dieu de la grande inquiétude de l'homme sur cette terre.

Replaçons le jeune Canadien français inquiet face au problème national, au problème religieux. Et voyons comment, dans les deux cas, il éliminera l'élément maladif de l'inquiétude par la vie. Non pas seulement par certaine forme de l'activité humaine qui participe trop de ce que l'on appelle dans l'École action transitoire; mais par l'action immanente qu'est sa vie.

Vie patriotique

Les jeunes résoudront en eux-mêmes, et par suite dans tout le pays, le problème national par la vie. Qu'est-ce à dire ? Les anxiétés d'ordre patriotique qui s'appesantissent sur notre jeunesse sont précisément causées par une absence de vie nationale qu'elle déplore; nous l'avons assez constaté. Il n'y a pas assez

dans le Québec actuel, et chez les groupes minoritaires, une vie spécifiquement canadienne-française. Il manque aussi une vie propre à chaque groupe. Notre race est en train de s'américaniser, comme sa demi-sœur, la race canadienne-anglaise. Nous sommes menacés de perdre nos traits caractéristiques. Comment nous recaractériser, nous restituer à nous-mêmes notre âme qui s'en va ? Par une intensification de vie particulariste, de vie canadienne-française. Mais, comme il est utopique de vouloir couler dans ce moule de Canadien français tous les nôtres du Canada et les Franco-Américains par-dessus le marché, il faut chercher un élément plus spécifique, un élément qui, sans être une source de division entre les différentes branches de la grande famille, soit néanmoins assez précis, assez concret, pour que l'homme moyen puisse s'y attacher fortement. Cet élément de vie nationale, ce principe d'unité dans la diversité, c'est le sol, c'est le coin de pays propre à chacun, c'est la région.

Au jour, plus ou moins lointain, mais fatal, de la séparation définitive, le titre de Canadien français restera, nous le souhaitons, comme terme générique, historique, embrassant les peuples frères issus d'un même tronc. Ce fait n'est pas inouï en histoire. Il y a les

Slaves de Russie, de Tchécoslovaquie, de Yougo-Slavie, de Bulgarie;... les Allemands d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, d'Alsace-Lorraine... Ces peuples, en plus de leur fidélité à la grande famille ethnique, ont aussi leurs patriotismes locaux. Pour nous, dès maintenant, (en prévision d'un futur inéluctable), nous devons être avant tout des Laurentiens, des Manitobains, des Acadiens, des Ontariens, des Franco-Américains, des Albertains,... avant d'être des Canadiens français.

Nos jeunes auront retrouvé une partie de leur équilibre dans le domaine national, quand ils réaliseront cela; les jeunes surtout des milieux minoritaires ne nous reprocheront plus aussi amèrement de vouloir les abandonner, quand ils auront compris que la fatalité même d'un sol différent du nôtre — qui est pour eux le sol tant aimé de la patrie — nous sépare à jamais politiquement. Peut-on demander au jeune Acadien d'aimer le Manitoba autant que son Acadie? Utopie que tout réaliste répudie énergiquement.

Quel est donc le devoir du moment, celui qui incombe aux jeunes, celui qui les délivrera d'une inquiétude particulièrement tenace et envahissante, puisque, du domaine purement national, elle se répercute dans le

politique, l'économique, le social et culturel, le religieux? Ils doivent se faire les apôtres d'un sain régionalisme, qui est, nous l'avons démontré ailleurs(1), la meilleure forme de patriotisme, la source de vie féconde où se retrempera l'âme de la race. Le régionalisme particularisera les types individuels et collectifs, spécifiant de fait chaque groupement canadien-français. Par une concentration intelligente de toutes les énergies d'un même groupe dont les individus se sentent les coudes, il créera une mentalité d'ensemble, un bloc compact dans chacun de nos postes avancés. Au jour de la séparation, ces groupes déjà fondus en un creuset spécial à chacun seront mieux préparés à faire corps contre des dangers possibles.

Le régionalisme, s'il est concret et suffisamment élaboré, insufflera un amour véritable pour le coin de pays propre à chaque groupe, favorisera le développement d'une vraie vie locale.

---

(1) *L'Action Nationale*, octobre 1935. Cependant, nous parlons actuellement surtout du régionalisme des minorités. Au lecteur de faire les distinctions nécessaires. Disons tout simplement que les régionalismes de nos minorités seront aux régionalismes intérieurs à la Laurentie ce que les particularismes wallon et suisse sont aux régionalismes normand ou provençal de France.

Je crois que c'est en se tournant vers une telle mentalité que nos jeunes se libéreront d'une inquiétude patriotique bien cruelle. Qu'ils s'engagent à fond dans cette voie, sans hésiter, sans regarder en arrière!

Ce qui précède semble plutôt s'adresser aux jeunes des groupes minoritaires. Cependant, nous ne perdons pas de vue ceux du Québec actuel. A eux s'impose plus qu'à tous les autres un repliement sur la vieille province. Voilà le premier château fort dont il faut assurer la conquête. De lui dépend la défense de toutes les autres positions. Nous l'avons déjà dit: advienne une Laurentie puissante, toutes nos minorités sont en sûreté. Et pour cela, il faut que la Confédération dure encore plusieurs années, ne serait-ce que pour nous donner le temps de nous préparer à sa rupture. En attendant, efforçons-nous de rendre le système confédératif moins préjudiciable à nos intérêts. Dès maintenant, faisons naître et rayonner cette vie intense qui nous sauvera. Un peuple ne vaut-il pas ce que vaut sa vie? Que notre province de Québec prenne le premier rang dans tous les domaines de l'activité humaine, qu'elle reconquière son âme française, son idéal latin. C'est là votre champ d'action, jeunes gens. N'est-il pas assez vaste, n'est-il pas assez beau?

Revenons aux causes d'inquiétude d'ordre national, telles que nous les avons étudiées précédemment, et voyons comment chacune d'elles sera éliminée par une vraie vie nationale.

Et ici, nous ne nous adressons pas aux seuls jeunes, mais aussi aux hommes mûrs, aux gens en place, à ceux qui président d'une manière ou d'une autre aux destinées de notre peuple. En effet, si l'inquiétude humaine, considérée comme fait individuel, trouve sa solution dans l'individu, comme nous le verrons plus loin, il n'en est pas ainsi des déterminations accidentelles qui viennent la modifier. Les phénomènes sociaux se résolvent socialement.

Comment remédier à l'inquiétude d'ensemble de notre jeunesse, qu'opprime le régime confédératif? Par une préparation à la rupture de la Confédération. Faisons comprendre à nos jeunes que la pleine réalisation d'eux-mêmes à laquelle ils aspirent, ils ne la trouveront que dans une tendance à l'autonomie. Pas une tendance verbale, encore moins un désir de libération prématurée. Cette œuvre compte surtout sur le temps. Mais une tendance raisonnée qui s'exprimera par une intensification de vie nationale, par une reprise

systématique des positions économiques, par une solidarité patriotique de plus en plus grande.

Cette fatalité historique et géographique d'une séparation du Canada, qu'elle devienne un idéal, un phare, un appel aux conquêtes progressives!

Du même coup nous solutionnerons les anxiétés de notre jeunesse qui désespère dans le Québec actuel.

La prise de possession du Québec, voilà un but connexe, plus précis encore, plus positif, et qu'il convient de mettre en tête des préoccupations nationales, avant même l'idéal séparatiste, puisque la séparation ne peut avoir d'autre but qu'un affermissement laurentien... qui profitera en retour aux minorités.

Sur le front national, il faut donc déposer l'inquiétude pour embrasser la vie, l'action patriotique. Mais l'on dira: « Par où commencer ? Quels sont les premiers actes à poser pour amener cette action, cette vie » ?

Il faudra commencer — et c'est déjà fait — par l'agitation patriotique(1). En pays britannique l'agitation joue un grand rôle. Le Home Rule irlandais provient des agitations d'O'Connell, Parnell, de Valera; l'abolition des Corn Laws, en 1846, fut la résultante de l'agitation libre-échangiste de Cobden. Et l'on pourrait multiplier à l'infini les exemples...

(1) Agitation au sens anglais, bien entendu; mouvements d'opinion, circulation des idées par des assemblées, des manifestations, des tracts, des pamphlets, des journaux.

Voilà le champ d'activité des jeunes. C'est ainsi qu'ils nous sauveront; c'est ainsi qu'ils s'affranchiront de leurs douloureuses inquiétudes patriotiques, sans aucun risque de se blaser.

Une des premières initiatives en ce sens: la sempiternelle refrancisation du visage de notre pays.

Il faut que nous nous décidions à détrôner l'affiche, l'annonce en anglais, où elle n'a pas sa raison d'être. A quand aussi la grande campagne de boycottage des Canadiens français qui n'annoncent qu'en anglais ? Pauvres gogos que nous sommes! C'est ma réflexion favorite, ma tristesse, quand je passe sur la sinistre rue Sainte-Catherine, à Montréal. On se dirait dans les faubourgs de Londres. Allons-nous continuer de subir une telle insulte à notre honneur, une flétrissure qui s'étale partout, dans les tramways, les autobus, sur les sordides panneaux-réclames ? Dire que Montréal, la troisième ville française du monde, pourrait être un

Paris d'Amérique! D'où viendra la vague de fond qui renversera tout cela? De vous, les jeunes. Si vous ne voulez pas vous y mettre, allez-vous en à Toronto, à Vancouver, où vous voudrez, mais déguerpissez... et plus vite que ça! Surtout, ne comptez que sur vous-mêmes. Les aînés, ceux de ma génération à moi? Autant compter sur le schah de Perse, ou l'empereur d'Afghanistan; s'il y a encore des empires dans ce coin-là.

Pour vous guérir d'une autre inquiétude, causée par notre milieu où fleurit l'ignorance crasse, étudiez. Ne soyez pas, comme nous, des demi-Hottentots. Produisez aussi. Dans tous les domaines. N'ayez pas peur de la plume: c'est un outil aussi honorable que la pelle. On vous dit que les écrivains crèvent de faim. Mieux vaut mourir de faim que de honte. Haussez notre niveau culturel. Il est anémique, le pauvre. Plutôt que de lui gueuler contre, ajoutez votre pierre. Dégelez votre vieux sang latin. Marchez sur les mains, s'il le faut. Ça étonnera. Ce sera le commencement d'une inquiétude... pour d'autres. Vous rendrez inquiets bon nombre de froussards. Il en est qui s'imagineront que vous voulez partir en guerre. On est si sage après trente ans! On est si pondéré dans ce pays!

Habituez-vous à encourager les nôtres, à acheter chez nous. C'est le premier degré d'une renaissance économique(1). La mode est à l'étoffe du pays. Portez-en. Ce snobisme en vaut bien un autre.

Organisez-vous en autant d'associations que vous pourrez. Faites du tapage. Il faut réveiller ceux qui dorment. Il y a beaucoup de sourds. Sifflez les imbéciles, les capitulards. Si vous parlez, on vous accusera de n'être que des parleurs. Si vous vous taisez, on dira que vous n'avez rien à dire. Mais, ça n'a pas d'importance. Sachez à l'occasion parler et vous taire. Si l'on se moque de vous, riez-en les premiers; on ne se moquera pas longtemps. Mais, débattez-vous, de grâce! Si vous ne bougez pas, tout un contingent de défaitistes chez les plus de trente ans va continuer de mener le bal, un bal sinistre, masqué, où l'on cache sa triste face et son vilain nez sous des airs bon apôtre.

Compromettez-vous pour toutes les belles causes. Allez au refuge plutôt qu'à la crèche. Ça vous va? Alors, en avant! Hourra pour la vie!

---

(1) Sait-on que la ville de Toronto boycotte les produits de Québec sur son marché, qu'elle exige l'établissement de succursales en Ontario pour les maisons de commerce du Québec? Ce que l'on fait là-bas avec beaucoup moins de raison qu'ici, ne l'accomplirons-nous jamais?

N'oubliez pas cependant que toutes les agitations, tous les efforts verbaux, toutes les organisations ne serviront de rien si, à la base, vous ne posez comme roc solide une véritable vie patriotique, une vie d'intense solidarité.

Avant de pérorer, il importe d'exécuter ce que l'on prône. Nous avons été trop longtemps des parleurs. Soyons des agissants. Commençons par vivre chacun de notre côté notre vie de Canadiens français, en encourageant les nôtres, en nous approvisionnant chez nous, en poussant nos amis à le faire, en ne parlant jamais anglais sans nécessité. Maîtrisons notre belle langue maternelle; ayons le culte du mot juste, du terme propre; bannissons l'anglicisme de notre bouche.

Efforçons-nous aussi de penser français, de considérer plus souvent le côté spirituel des êtres et des événements. Dégageons-nous du formalisme, du conformisme anglo-saxons. Soyons assez modestes pour déposer la francophobie.

Habituons-nous à la solidarité. Cessons de nous manger entre nous. Au lieu de tirer en bas ceux qui s'élèvent, hissons-les de toute la longueur de nos bras. Soyons un tout organique plutôt qu'un conglomérat

d'aspirations diverses, hostiles. Soyons un peuple enfin, un peuple, c'est-à-dire un milieu bien particularisé, bien caractéristique, une grande famille où l'on se sent chez soi, en sûreté, en pleine possession de tous ses moyens, de tout son être.

Vie chrétienne

Tout cela n'est encore que du travail de surface. Une vie nationale forte ne saurait résoudre qu'une partie du problème social et les angoisses les moins profondes de l'individu. L'essentiel n'est pas là.

Comment nos jeunes élimineront-ils l'élément maladif de l'inquiétude humaine? Par la vie, toujours. Et la solution définitive gît, on le devine, dans la vie chrétienne intensément vécue.

Nous l'avons vu, notre sens de la vie chrétienne est faussé. Nous ne sommes pas des hommes; nous sommes des végétaux. La vie est une activité de l'intérieur; notre vie religieuse se passe toute à l'extérieur de nous-mêmes.

Nous sommes ignorants. Une vie qui ne repose sur rien, qui ne s'alimente pas, ne peut durer. Notre vie

chrétienne ne va pas assez souvent puiser à la source de vie, à l'Évangile, au Christ, notre vie.

Notre christianisme devient un formalisme vide, un vain ritualisme, dont nous ne nous embarrassons plus après notre sortie des écoles..., où l'on ne nous enseigne pas toujours à penser notre religion, à la vivre... Il y a chez nous presqu'une cloison étanche entre la prière (activité de la mâchoire plus que du cœur) et la vie trépidante et fausse qui tue en nous, en même temps que la pensée, le surnaturel.

Nous visons à la médiocrité plus qu'à la perfection. C'est cet idéal à rebours qui blesse notre jeunesse. C'est d'elle que doit venir, que viendra le redressement. Pour cela, il est nécessaire qu'elle comprenne le sens de la vie chrétienne.

Faut-il « vivre sa vie » ? Paul Bourget, dans plusieurs des romans qui ont suivi sa conversion, s'attaque à cette formule qui semble l'obséder comme un mauvais rêve. Et il a raison. Elle est absurde, en effet, et immorale, si on la force à signifier: tout se permettre, se procurer tous les plaisirs défendus en marge des « préjugés » de la morale.

Je crois cependant qu'on peut réhabiliter une expression si pleine de sens. Comme elle devient grande et belle, quand on la dépouille de la signification que lui attribuent les viveurs flétris par Bourget, pour la traduire ainsi: se réaliser soi-même dans une plénitude de vie chrétienne, pousser sa personnalité à son plus haut rendement spirituel et humain!

« Vivre sa vie », ce serait donc se soumettre à toutes ses obligations sous le regard de Dieu connu et aimé; ce serait l'accomplissement des tâches quotidennes dans une montée radieuse et crucifiante vers l'autre vie... Voilà ce qu'ont réalisé les saints, voilà ce que font encore les vrais catholiques de tout âge et de toute condition. Dira-t-on qu'ils n'ont point vécu leur vie ?

La grande pitié du monde actuel est cette perte du sens chrétien de la vie. Notre pitié à nous est de l'avoir perdu sans nous en être aperçus, d'avoir conservé un catholicisme illusoire, qui maintient la pratique religieuse sans aspiration à la vertu. Le devoir présent est la régénérescence de la foi individuelle par un regain de mysticisme religieux qui nous pousse à l'action sans nous détourner de notre perfectionnement intime. Nous devons tendre à vivre de l'intérieur. Et c'est dans la compréhension profonde, dans l'acquisition intrépide

d'une vie intérieure véritable que nos jeunes s'affranchiront, avec le temps, de l'inquiétude au profit de la vraie vie.

Cela nous amène à nous demander comment une vie intégralement chrétienne guérit d'une inquiétude(1).

Inquiétude et vie chrétienne

La vie est l'activité d'un être qui possède en lui-même le principe et le terme de son action. L'homme, de plus, prend conscience de sa vie. D'autre part, il dépend de Dieu dans son être et dans son agir. Dieu lui a donné l'être, le lui conserve. Dieu lui fournit l'être même de son agir. Dieu est aussi sa fin, le terme vers

(1) N'oublions pas de distinguer toujours entre l'inquiétude essentielle: besoin de Dieu, tendance humaine vers une possession complète de la divinité, et l'inquiétude accidentelle: conséquence et expression, selon diverses modalités, de la première. Celle-ci est inséparable de notre destinée. Nul ne peut s'en départir. D'ailleurs, elle n'est pas ressentie comme telle. L'inquiétude accidentelle peut se réduire à trois formes. L'une, plutôt morale, provient du combat qui se livre en nous entre le bien et le mal. La deuxième, surtout intellectuelle, celle de ceux qui hésitent en face des grands problèmes religieux. La troisième enfin que nous appelons inquiétude pure, inquiétude humaine: l'angoisse devant la vie. Celle-ci nous intéresse de préférence. Nous étudierons plus longuement les moyens de la changer en forces vives, en vie.

lequel son être et son action ne peuvent cesser de tendre. L'homme qui vivra vraiment sa vie sera celui qui, ne perdant pas de vue ces principes, y conformera son activité. Apaisement d'une première forme d'inquiétude. Plus l'on tend consciemment et volontairement vers Dieu, plus on se libère de l'hésitation entre le bien et le mal, redoutable « privilège » de la liberté humaine. Cette hésitation, cette inquiétude normale du composé humain, n'est-elle pas, en même temps qu'une position fatale, une position fausse, puisque nulle puissance, ni divine ni humaine, ne peut détourner l'agent qui continue d'agir du principe de son action ?

Celui qui se sera une fois pour toutes fortement ancré vers le haut, celui qui se sera imposé le parti pris du bien, du meilleur, du plus parfait, aura refoulé hors de lui-même cette première forme d'inquiétude accidentelle. Solution de l'inquiétude dans une vie chrétienne en tendance continuelle vers le bien, vers Dieu. Apaisement partiel de l'inquiétude morale.

Comment éliminer par la vie chrétienne une autre inquiétude, celle qui s'exprime sous forme de crise intellectuelle; comment tuer la tentation du doute religieux ? C'est un problème déjà beaucoup plus complexe et difficile. La réponse ne serait-elle pas, là encore,

dans une intensification de vie intérieure ? Il faut agir comme si l'on croyait déjà(1). Combien ont retardé trop longtemps leur pleine adhésion, parce qu'ils n'ont pas voulu agir d'abord! L'acte mène à l'idée encore plus que l'idée ne conduit à l'acte. Celui que la tentation du doute oppresse ne devrait-il pas, au lieu de se tenir piteusement à l'écart, s'approcher du Christ, de la religion, et prouver sa sincérité par une audacieuse participation, dans la nuit des sens, aux sources sacramentelles. « Vous doutez, confessez-vous: nous discuterons ensuite », disait un grand convertisseur d'âmes. Vous doutez, convertissez-vous, vivez une vie chrétienne intense. Le doute aura tôt fait de s'éclipser. Ce hibou des demi-jours ne craint rien tant que la lumière.

Comment enfin une vie pleinement catholique libère-t-elle de l'inquiétude humaine que nous avons surtout étudiée jusqu'ici, de cette anxiété sourde qu'éprouve le jeune homme de notre siècle ?

Pourra-t-il anéantir le tiraillement congénital entre la matière et l'esprit, s'apaiser lui-même jusqu'à ne plus ressentir les appels d'en bas, les meurtrissures de

(1) Il s'agit évidemment ici des baptisés qui sont poursuivis de la tentation du doute; pas des incroyants.

la vie ? Non, sans doute. Les saints les plus mortifiés, les plus pacifiés, n'ont pas cessé pour autant de souffrir, d'être tentés. La paix d'ici-bas n'est pas incompatible avec les transes les plus cruelles. La paix que nos jeunes doivent instaurer en eux, au sortir de leur inquiète adolescence, est plus profonde, plus intime à eux-mêmes que les béates satisfactions de surface du bourgeois ou de l'encroûté. Je l'appellerais une paix de profondeur; les eaux profondes demeurent calmes malgré les rides et les sursauts qui agitent les couches supérieures. Cette paix,— qui n'est pas l'œuvre d'un jour, nous l'avons déjà indiqué,— s'incrustera dans une véritable vie chrétienne.

Qu'est-ce donc que cette vie chrétienne ? Nous avons vu que celui qui se sera assigné comme règle de vie une moralité intransigeante aura rompu par le fait même avec certaine inquiétude morale. Nous savons que celui qui est tenté contre la foi devra aller puiser les forces de résistance aux sources sacramentelles. Mais ne sentons-nous pas que ces solutions seraient bien superficielles si elles ne s'enracinaient dans le sol ferme d'une croyance approfondie ? Le problème moral est un problème secondaire. Une moralité suppose des convictions dont elle n'est que l'aboutissement logique. Une

haute vie morale n'est ni possible, ni même intelligible, sans de fortes assises dogmatiques.

Je suis intimement persuadé qu'une jeunesse ardente et inquiète ne se sentira définitivement en sûreté que dans une pleine possession des dogmes catholiques. Les jeunes Canadiens français ne sortiront du marasme qu'en étudiant leur religion afin de pouvoir la vivre. Ce sera, en même temps qu'une solution individuelle, la première étape d'une régénération de notre société.

Voilà donc cette vie chrétienne véritable. Une connaissance des principaux dogmes catholiques, qui présentera des raisons de respecter la morale; surtout une compréhension du dogme de vie par excellence, celui de notre divinisation par le Christ, dans la grâce. Une enquête sur la vie ne peut se terminer que dans la vie de la grâce.

La vie de la Grâce

L'animal raisonnable que nous sommes a été élevé par le baptême à l'ordre surnaturel. Dieu est venu s'établir en nous.

Nous savons par le petit *Catéchisme* que Dieu est partout; par son essence, sa puissance et sa présence. Dieu nous donne l'être, l'agir. Cette présence est déjà très intime. Par elle, Dieu est plus intime à nous que nous-mêmes. « En Lui nous vivons, nous agissons, nous sommes », s'écriait saint Paul.

Or, voici que Dieu est présent dans les justes d'une nouvelle manière, plus étonnante encore. Cette autre présence d'un même Dieu consiste en ce qu'Il se donne Lui-même. Dieu, présent en nous par son immensité ne fait que nous donner et conserver l'être. Sa présence surnaturelle nous communique la divinité. Dieu s'unit à nous.

En s'unissant à nous, Il surajoute à notre nature complète un organisme spirituel mystérieux: la grâce sanctifiante, qui nous transforme, nous divinise. Dieu habitant en nous produit en même temps dans nos âmes une similitude(1) de sa nature. La grâce est une similitude créée de la nature divine; un dynamisme qui rend notre nature humaine foncièrement capable d'agir surnaturellement.

---

(1) Tout être en tant qu'être est similitude de Dieu. Par la grâce nous acquérons une similitude non seulement de l'être de Dieu, mais de sa divinité.

En effet, cette nouvelle nature, base de la vie surnaturelle humaine, établit dans l'âme en grâce de nouveaux pouvoirs d'action, des facultés distinctes d'elle-même: ce sont les vertus infuses, théologales et morales, les dons du Saint-Esprit. D'autre part, cette surnature exclut le péché mortel. Nous conservons pourtant, selon l'expression de saint Augustin, le triste privilège de redevenir simplement des hommes par l'admission de la faute grave.

Saint Paul se sert d'une excellente comparaison pour expliquer notre activité surnaturalisée par la grâce. J'en résume la substance. Nous sommes le sauvageon sur lequel une greffe d'essence supérieure est entée. Tout notre être lutte, produit l'effort, pousse la sève. Mais, c'est la grâce sanctifiante, greffe divine, qui donne aux fruits, nos actions, leur note spécifique, leur saveur, leur beauté. Nos actions demeurent nôtres, mais imprégnées de divin par la grâce, contractent une valeur divine, s'élèvent jusqu'au mérite surnaturel.

Nous possédons Dieu en nous comme objet direct et immédiat de connaissance et d'amour. Et nous ne sommes empêchés de le contempler et de l'étreindre face à face que par les ténèbres de la matière. A la

mort, le corps tombant comme un linceul, nous jaillirons en béatitude. L'essence divine se révèlera à nous dans la mesure de nos richesses accumulées de grâce sanctifiante. Car c'est une autre des prérogatives de ce don de Dieu qu'il peut s'accroître indéfiniment. Tous nos actes méritoires, toutes nos réceptions de sacrements augmentent notre capital de gloire.

Cette réalité de la grâce fait de nous des porte-Dieu, des tabernacles, des temples vivants. « Nous sommes ciel », disait saint Augustin. L'Esprit-Saint instaure en nous son règne, sa demeure. La théologie catholique enseigne en effet que, si toute la Trinité s'établit en nous par la grâce, cette présence est cependant « appropriée » à l'Esprit. Nous sommes divinisés par l'Esprit.

Cette doctrine a des retentissements infinis dans nos existences. Elle nous commande la charité envers Dieu par un motif nouveau, sa présence en nous; l'amour du prochain pour la même raison: l'Esprit-Saint en eux. Comment ne pas aimer celui qui, comme nous, est un porte-Dieu, et même celui qui peut le devenir? Elle exige plus impérieusement que toute autre raison la chasteté, la sainteté du mariage. Écoutons saint Paul aux Corinthiens: « Celui qui se livre à l'impudicité

pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu...» ?

Cette doctrine réclame une vie personnelle digne de l'hôte divin. Par là même, elle doit être l'aliment d'une piété forte, virile, d'une saine introspection de Dieu en soi. Nous sommes au siècle du retour maladif sur eux-mêmes de tous ceux qui répugnent au conformisme, au nivellement des personnalités. Pourquoi ceux-là ne réaliseraient-ils pas, non seulement leur « moi », mais aussi Dieu intimement uni à ce moi, d'une union plus envahissante, plus étroite que celle de l'âme et du corps ?

Nos jeunes ont soif de profondeur. Pourquoi n'approfondiraient-ils pas cette science de vie, qui est en même temps la réalité la plus féconde de toutes celles qui gisent à l'intime de leur être ? Cette ferveur de contact avec l'Esprit-Saint dans leur âme (fondée en la surnature humaine) n'est-elle pas la source entre toutes limpide et jaillissante où ils iront désaltérer leur âme envahie par les aridités de l'inquiétude humaine ?

Cependant, il est un autre aspect de la même réalité qui peut davantage les fasciner, leur apporter, avec un accroissement de science religieuse, le grand amour qui

orientera leur vie vers cette paix supérieure dont nous avons parlé. C'est la doctrine du Christ, auteur et source de la grâce. Une vraie vie pleinement vécue ne peut se passer d'un amour concret, de l'amour d'une personne qui participe à notre nature. Cette personne sublime, objet d'amour, c'est le Christ qui nous a mérité la grâce, un Christ de chair et d'os comme nous, un Christ roi du monde, un Christ chef du Corps Mystique de l'Église dont nous sommes les membres.

Le Christ et la Grâce

Dans l'économie actuelle du salut, notre divinisation, qui se confond à ce point de vue avec notre prédestination, est le don de la Trinité sainte aux hommes par le Christ qui les a adoptés à titre de frères. En effet, outre la grâce d'union hypostatique, le Christ a reçu la grâce sanctifiante ou d'adoption qu'Il communique aux baptisés qui deviennent ses frères par la foi et fils adoptifs du Père. Cette grâce sanctifiante du Christ unit la Trinité à l'humanité sainte du Rédempteur. Celui-ci à son tour donne à ses frères, les hommes, la divinité, l'Esprit-Saint.

Si, au baptême, la Trinité sainte est venue habiter en nous par notre élévation à l'ordre surnaturel, c'est que le Christ, cause méritoire de notre divinisation, en vertu de sa grâce d'union, est aussi cause exemplaire de la grâce sanctifiante en nous. Cette grâce sanctifiante, Il l'a reçue Lui-même de la Trinité conjointement avec la grâce d'union. Le Verbe s'est donné à l'humanité du Christ par la grâce d'union. Toute la Trinité, par la grâce sanctifiante ou d'adoption. C'est cette grâce d'adoption que le Christ communique aux hommes, ses frères.

Le Rédempteur est le premier d'entre les prédestinés. C'est Lui qui nous ouvre l'accès à la prédestination. Il nous introduit à sa suite dans l'amitié de Dieu, nous revêt de Lui-même, fait de nous ses membres, nous prête ses sentiments, vit en nous, agit en nous.

Par le Christ, Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme dans l'Incarnation. Par le Christ, Dieu nous élève à Lui dans la Rédemption.

Par le Christ, nous devenons membres d'un grand corps spirituel, le Corps Mystique. Le Christ est la tête, les chrétiens en grâce sont les membres. Saint Paul a décrit la structure de ce corps, l'a montré en croissance continuelle, a détaillé les fonctions du Chef, des

membres. Ce Corps Mystique est informé par une âme: le Saint-Esprit qui l'unifie, l'habite comme un temple.

Le Seigneur l'a affirmé lui-même, dans son langage si simple et poétique: « Je suis le cep, vous êtes les sarments. Demeurés attachés au cep, vous vivrez. Si vous en êtes détachés, vous vous dessécherez et périrez ».

C'est donc par le Christ que nous vient la grâce sanctifiante ou habituelle, l'habitation divine. Cette grâce fut donnée d'abord au Christ lui-même par concomitance essentielle à l'union hypostatique. Elle lui fut donnée à titre personnel, mais aussi à titre de chef de l'Église.

Celui qui a compris une bonne fois ce dogme dans toute son extension, qui s'est laissé conquérir, assimiler, transsubstantier, pour ainsi dire, par le Christ de la grâce, peut souffrir, il ne peut plus désespérer. Il n'a plus le droit de se décourager, de s'abandonner. Celui qui réalise la grâce, Dieu en lui par le Christ se doit de tendre à une vertu toujours plus grande. Cette doctrine, considérée sous les deux aspects que nous venons d'étudier, est très féconde; le premier ouvre de vastes avenues à la contemplation, nous offre un nouvel objet d'intros-

pection: l'Esprit-Saint dans nos âmes. Dans le « moi », je découvre Dieu. Le second point de vue, notre divinisation par le Christ, apporte à la volonté un incomparable amour: le Rédempteur par lequel nous avons été élevés à la surnature. Enfin, l'un et l'autre aspect appellent l'homme, par la synergie de ses deux facultés les plus nobles, à une haute vertu(1).

Vie dans le Christ de la Grâce

Voilà un idéal de vie chrétienne intégrale. Le jeune homme qui s'y attachera fortement s'engagera sur la voie de l'apaisement de toute inquiétude religieuse, sur la voie de l'apaisement tout court. Et c'est en quoi, nous le répétons, la vie de la grâce fondée sur le Christ

(1) Sur ces vérités essentielles de notre foi catholique, le R. Père Raoul Plus, S.J., a écrit trois volumes qui s'enchaînent et se complètent, excellentes vulgarisations à la portée de tous: *Dieu en nous*, *Dans le Christ Jésus*, *Le Christ dans nos frères*. Autre ouvrage de lecture facile: *Vivre*, par Arami. On ne peut trop recommander: Dom Columba Marmion, O.S.B., *Le Christ, vie de l'âme*, un maître livre, de style plus sévère, il est vrai, mais qu'on aime à relire.

Ajoutons: De Smedt, *Notre vie surnaturelle*. Enfin, les plus instruits gagneraient à connaître *La vie intérieure* du cardinal Mercier, *La vie catholique* du R. Père Sertillanges, O.P.

comporte une solution au problème de l'inquiétude humaine. Celui qui vit sa vie dans le Christ et pour le Christ s'affranchit peu à peu des malaises moraux, des phantasmes qui allourdissent le poids de l'existence. Il tend à la paix des saints qui « surpasse tout entendement », rend tolérables et salutaires les douleurs, change les larmes de désespoir en la rosée si douce du mérite.

Ce qui manque le plus dans nos vies de chrétiens, c'est le Christ. Un Christ, non pas abstrait, mais personne vivante. Le Christ de la grâce, le plus intime à nous-mêmes, nous amènera impérieusement au Christ eucharistique, au Christ de l'Évangile. Nos jeunes se disent-ils parfois que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue? Qu'ils descendent en eux-mêmes jusqu'à la réalité rayonnante de la grâce, don de l'Esprit-Saint par le Christ. Ils pourront souffrir encore; ils ne pourront plus ne rien attendre d'une vie vécue cœur à cœur avec Dieu.

L'on ne comprend peut-être pas bien comment, après avoir étudié tant de causes d'inquiétude, après avoir montré la grande complexité de l'âme de nos jeunes, nous présentons une solution si simple: la vie dans le Christ, par le Christ et pour le Christ. C'est tout bonne-

ment qu'on ne se libère du compliqué que par un retour au simple. Et il est temps de dire ce que nous pensons de cette complexité introduite en l'âme française par Rousseau, et qui a tant évolué depuis l'enfant du siècle de Musset jusqu'à ceux de M. André Lamandé, jusqu'aux jeunes Canadiens français d'aujourd'hui.

Elle nous enrichit, nous ennoblit (la souffrance est une noblesse); elle nous rend plus conscients, plus fiers. Ne met-elle pas notre bien réel, définitif, notre salut en danger? L'orgueuil de l'esprit nous guette de connivence avec celui des sens. Notre rationalisme hautain, notre hérédité chargée, notre subconscient assombri outre mesure, nos sens suraiguisés nous prédisposent à toutes les aventures. Nous ne pouvons, sans doute, nous changer du tout au tout. Il serait aussi puéril de vouloir bannir toute inquiétude de l'âme de la jeunesse qu'il serait naïf de ne trouver dans cette tendance que des richesses. Cependant, ne faut-il pas prêcher intrépidement un retour au simple? La vie intérieure dans le Christ de la grâce est une solution de simplicité. Il en est une autre, intimement unie à celle-là, la simplicité évangélique. Quand verra-t-on revenir toute la société à une mentalité évangélique? C'est ce que prônent au fond ceux qui rêvent d'un *Nouveau Moyen*

Age. Une telle régénération de la société nous semble impossible. Pourquoi cependant ne s'opérerait-elle pas dans les individus? Et nous revenons à la personne du Christ, au Christ des Béatitudes cette fois, au Christ de Galilée. Une telle simplicité de vie intérieure et extérieure, quel idéal pour un catholique!

En somme, approfondissez la grâce, méditez l'Évangile, et puis vivez, jeunes gens!

L'inquiétude humaine

Enfin, l'on serait en droit de réclamer une méthode pratique de chasser les phantasmes attristants, de parvenir à la grande paix dans le Christ que procure la vie chrétienne intégralement vécue. Répondons à cette interrogation muette que se formule sans doute plus d'un jeune qui a lu ces pages, dans l'espoir d'y trouver un palliatif à ses angoisses intellectuelles et morales.

Il faut vivre sa vie, avons-nous dit. Mais pour vivre sa vie il faut se préparer d'abord; il faut aussi accepter cette vie telle qu'elle s'offre à chacun.

Comment l'inquiet se préparera-t-il efficacement à une vie qui lui demande le sacrifice de tout ce que son

inquiétude comporte de morbide ? En se scrutant soi-même pour se mieux connaître. La première position à conquérir est le « moi ».

Dans son livre fantaisiste, *Voyage autour de ma chambre*, Xavier de Maistre disserte finement sur le « moi » et « l'autre ». *L'Hérédo* de Léon Daudet distingue le « moi » et le « soi », leur attribue des opérations presque distinctes. Claudel a écrit sa célèbre parabole d'*Animus* et d'*Anima*. L'unanimité se fait autour de la complexité du problème de l'individu. Sans compter les philosophes nombreux qui nient l'unité de la personne. Évidemment, il ne saurait être question d'admettre un dualisme réel dans l'individu ; et ce n'est pas ce que de Maistre et Claudel ont voulu insinuer. Ce qui demeure vrai, c'est l'étrange difficulté pour l'homme d'approfondir le mystère de son « moi ».

Quand nous descendons, sans préjugés, en nous-mêmes, que trouvons-nous ? Des beautés et des laideurs. C'est précisément ce qui bouleverse l'âme des jeunes, ce déséquilibre de vouloirs rivaux. Pourra-t-on s'affranchir en partie de ces antinomies en les transperçant avec lucidité ? L'introspection n'est-elle pas néfaste ? Une introspection maladive et complaisante. Oui. Une introspection clairvoyante, sincère. Non.

Allons donc au fond de nous-mêmes, de nos pensées, de nos désirs, de nos répugnances, de nos affections même. Là où une observation de surface nous montrait du plus pur, nous découvrons l'envie, la jalousie, la brutalité. Des motifs petits se glissent sournoisement dans nos actions en apparence les plus nobles. N'est-ce pas une des grandes causes de nos malaises, cette mesquinerie, même inconsciente, qui s'introduit malgré nous au cœur de nous-mêmes ?

Jeunes, nous ressentons aussi un besoin maladif de compréhension, d'estime, de louange. Une autre part de nos déboires vient de notre amour propre froissé. Nous n'avons pas encore acquis cette saine indépendance des forts qui ne se laissent jamais détourner de leur chemin et méprisent l'opinion.

Prenons conscience de cette faiblesse, travaillons à la déraciner, nous serons déjà plus heureux. A cette fin, entrons en guerre contre l'égoïsme, orientons-nous vers le désintéressement. Ici encore, ne rêvons pas de solution rapide. Toute une vie ne suffit pas à mater le « moi », ou « l'autre », affamé de jouissances passagères.

Pour dompter ce « moi », le préparer à l'acceptation de la vie qui lui sera départie, il faudra donc, encore et toujours, le sonder. Nous répétons tout simplement

un conseil déjà énoncé au cours de ces chapitres : le retour à une pleine mentalité française par l'introspection.

Celui qui se scrutera, non d'une manière morose, mais virile, apprendra à réfléchir. Et la réflexion, l'examen de conscience, pourquoi pas ? — Franklin le pratiquait bien,— stabiliseront peu à peu dans le calme celui qui s'y adonnera.

En définitive, le bonheur en ce monde consiste à se contenter de peu, de moins, en tout cas, que l'on ne rêve. La recherche des biens transitoires doit se subordonner à la poursuite du seul bien essentiel.

S'agit-il alors de se déformer, de se rationaliser impitoyablement ? Loin de là. Qu'on reste ouvert aux impressions, mais qu'elles enrichissent un subsconscient sain. Il y aurait beaucoup à dire sur l'assainissement de la subsconscience par la substitution d'habitudes bonnes aux autres habitudes. Par subsconscient, nous entendons ici manière propre à chacun de sentir, de juger, de réagir, mentalité si l'on veut...

N'oublions jamais que la joie de vivre, comme la gaieté, est faite de beaucoup d'énergie et plus encore de renoncement.

Après la connaissance de soi devra venir la réforme par l'éducation du vouloir. Nous en dirons un mot plus loin. Cette éducation du vouloir comptera, elle aussi, sur le temps, facteur essentiel de tous les problèmes humains.

En résumé, nos jeunes élimineront les manifestations maladives de leur inquiétude par la vie. Sur le front patriotique, ce sera par une vie fortement nationale, régionale, acheminement vers l'autonomie de notre peuple.

Dans le domaine plus intime de leur vie intérieure, ils devront chercher l'apaisement dans une compréhension, par le cœur plus encore que par la tête, du fait sublime de leur divinisation par le Christ. Ils devront s'établir par la réflexion dans le calme.

Le temps se chargera de les mûrir au contact de leur double idéal patriotique et religieux.

CHAPITRE VII

Médiocrité ou perfection

Au sortir d'une inquiétude, un double idéal se présente à vous, jeunes gens, la médiocrité, la perfection. Comme Hèraclès adolescent, vous avez à choisir entre Aphrodite et Athênê. De nos jours, il faut dire: entre Mammon et Dieu.

La médiocrité des hommes d'âge mûr est, plus encore que l'inquiétude chez les jeunes, le mal de notre siècle; un mal sans gloire, sans beauté, une lèpre qui se pare de vains oripeaux, se farde, se pommade, se présente aux jeunes hommes avec le sourire faux de la prostituée.

La perfection est une dame austère; plus qu'Athênê, la Sagesse antique. Sa démarche est grave. Elle porte le long péplos des femmes grecques; elles n'aguiche pas le désir, elle impose le respect.

Laquelle choisir? La majorité des hommes de notre époque vont à la première.

Quelle position adopterons-nous? Synthétisons l'essentiel de ce que nous avons dit jusqu'ici dans une étude courte des deux tendances.

La médiocrité est la grande tare de l'heure présente. Jamais peut-être au cours des âges on n'a vu fleurir et s'épanouir honteusement tant de matérialisme, tant de conformisme destructeur dans tous les domaines de l'activité humaine. La civilisation à base de machinisme, qui tend de sa nature au nivellement des intelligences, n'est pas un des moindres facteurs d'une aussi triste mentalité. Toujours est-il que de toutes parts nous sommes pressés par un mécanisme, un animalisme dégradants pour l'individu et pour la société.

Par son emprise sur l'individu, la médiocrité exerce ses ravages en profondeur; ceux-ci s'expriment ensuite en étendue dans la société.

La médiocrité dans l'individu

L'homme médiocre n'est pas à première vue le monstre que nous pressentons. Souvent très aimable, très poli, très raffiné, il a tout l'extérieur de l'homme de caractère, de l'homme supérieur. Il remplit ses devoirs d'état par le dehors; il est peut-être fidèle à ses obligations conjugales, il s'occupera même d'œuvres de philanthropie ou de charité. Cette aménité de caractère, cette charité superficielle, ce vernis de vertus

faciles tromperont longtemps sur son compte. Son vice est caché, il est subtil. Cet homme est un égoïste, un satisfait. La médiocrité retentit dans toutes ses actions. Elle le rend non seulement inapte à servir Dieu avec plénitude, elle lui assigne un rayonnement tôt ou tard amoindri, une dépréciation considérable de valeur humaine. L'homme médiocre est, selon l'expression de François Mauriac, « un de ces morts qu'entraîne le courant de la vie ».

Égoïste: notre médiocre ne pense qu'à soi en travaillant pour les autres. Surtout, il oublie Dieu pour lequel il faudrait accomplir toutes choses. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu », a dit saint Paul. L'homme médiocre se moque pas mal de saint Paul. Au fond, il ne croit pas en Dieu. Sa foi est une routine comme ses œuvres en sont une autre. Jamais, même lorsqu'il accomplit une action extérieurement bonne, il ne songe à faire du bien, à mériter devant Dieu; c'est peut-être que jamais il ne s'oublie lui-même.

L'homme médiocre est un jouisseur. Servir Dieu? Peut-être, si ce n'est pas trop dur. Éviter le péché grave? Sans doute. D'ailleurs le médiocre a la conscience large. Les seuls péchés qui l'offusquent sont la forni-

cation, le vol à main armée. Contre ces deux-là il tonne avec une vertueuse indignation, le dimanche, en lisant le *Petit Journal*, après avoir trouvé bien longue l'homélie du curé.

Le culte de soi-même, de ses aises ne l'abandonne jamais. Il lui faut de l'activité, de la jouissance.

Une autre forme de médiocrité s'exprimera toutefois, et fréquemment, d'une manière opposée en apparence, identique au fond: l'esprit bourgeois. Le bourgeois cherchera à se satisfaire dans un moelleux farniente. Chez lui, nulle activité sociale; après avoir accompli ce qu'il appelle son devoir professionnel, il laissera le monde se débrouiller comme il peut.

Les deux hommes se ressemblent comme des frères parce qu'ils ont un même but: jouir de la vie. Modérément, mais agréablement. Et ils chercheront tous deux à se dissimuler à eux-mêmes, à cacher aux autres le vide que leur être et leur existence recouvrent. Ils ne songeront jamais à le combler. L'égoïsme amène le médiocre à l'hypocrisie.

Satisfait: l'homme médiocre est fier de lui-même, de ses pseudo-vertus, de ses demi-capacités. L'idée de perfectionnements possibles n'entre pas dans son

cerveau. Et cet esprit de satisfaction rend son état à peu près incurable. Nulle inquiétude chez lui. Confiant en l'infaillibilité de ses lumières naturelles, conscient d'une sage orientation de sa vie, il végète, impavide, se réclame du bon sens, de l'équilibre. L'homme médiocre n'est pas nécessairement inintelligent. Au contraire, il se recrute volontiers parmi les intelligences faciles auxquelles manque le support nécessaire d'une volonté forte.

Après quelques années de ce régime, il est mûr, mûr pour toutes les compromissions. Et nous allons voir qu'il peut les admettre toutes.

S'il devient homme public, l'intrigue envahit sa vie. Pour parvenir à ses fins, presque tous les moyens lui paraissent bons. Le chantage, les pots-de-vin donnés et reçus, les combinaisons louches, le tripotage des deniers publics, toutes les formes de concussion et de malversation sont vite légitimées par sa conscience élastique. Celle-là deviendra tellement oblitérée que lui, qui rougirait de voler cinquante sous au jeu, empochera des fortunes acquises malhonnêtement.

L'homme médiocre, employeur ou employé, industriel, commerçant ou simple ouvrier, aura tôt fait de

déposer tous les « scrupules » et s'excusera en se disant qu'il fait comme tout le monde.

Mais c'est dans le domaine de la religion que la médiocrité exerce les pires ravages. L'homme médiocre pratique, là comme ailleurs, une politique de bascule, un opportunisme honteux. En général, il s'efforce de se tenir à une distance respectable de la malhonnêteté flagrante, de la faute grave. Il se livre à la basse quiétude des satisfactions bourgeoises, aux prurits de ses ambitions égoïstes. Il espère bien, toutefois, ne pas être obligé d'en venir à la compromission définitive, au crime. S'il se voit un jour acculé par sa conscience, — dont l'élasticité a des limites,— au péché mortel, il se fait une sorte de raisonnement qui revient à ceci: « Eh bien, tant pis! Je me confesserai ».

Certes, il ne va pas toujours aussi loin. Souvent, il se contente de patauger dans des indélicatesses de conscience moins radicales. Il considère la religion par son côté négatif: un code gênant auquel il faut se soumettre dans ses prescriptions qui entraîneraient des conséquences trop graves.

Ce n'est pas le médiocre qui songerait à s'attacher au Christ comme à une personne vivante, aimée. Il lui

arrive peut-être de prier; mais c'est uniquement pour s'acquitter machinalement d'un devoir pénible, ou pour se faire de la prière un rempart automatique, une police d'assurance contre le péché grave. Car le médiocre craint tout au plus, dans le domaine moral, la faute grave. La faute vénielle, il n'est pas même question pour lui de l'éviter; elle est la compagne de tous les jours, de tous les instants de sa vie. Il s'en accuse sans doute en confession, mais sans la regretter. Il est presque fier de l'avoir commise; ça lui fait quelque chose à dire. Et il se réjouit intérieurement d'être de ceux qui, sans perdre le Ciel, savent néanmoins tirer de leur vie terrestre une somme appréciable de jouissances. Il se fait fort de voler le bonheur éternel après avoir retiré de la terre presque tout ce qu'il en attendait. Il se croit très avisé, se moque volontiers de ceux qui le sont moins, qui tendent vers ce qu'il appelle, avec un sourire d'indulgence, les sommets.

Le médiocre, c'est le Pharisien de la parabole évangélique qui passe sa vie à remercier Dieu d'être meilleur que les autres. Qu'il prenne garde! Dieu est peut-être à la veille de se retirer de son âme desséchée!

La médiocrité dans la société

La médiocrité des hommes, la médiocrité dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, la médiocrité de leur vie chrétienne toute négative ou même inexistante conduit la société aux pires fléaux.

Les individus médiocres deviennent si nombreux dans les rangs de « l'élite » qu'un triste malentendu se propage de plus en plus. Les détenteurs de l'autorité deviennent de véritables écumeurs des deniers publics. Au lieu de rechercher, en même temps que leur salut éternel, le bien spirituel et temporel de leurs concitoyens, ils n'ont trop souvent qu'un idéal de jouisseur ou de bourgeois. Cet idéal, ils le fondent sur la richesse, clef de toutes les satisfactions.

Pour s'enrichir, tous les moyens sont bons. Administration a tôt fait de signifier exploitation. Le défunt Verrès, flétri jadis par Cicéron comme concussionnaire notoire, n'était qu'un mouton en regard des loups qui se partagent actuellement les dépouilles du pauvre peuple dans tous les pays du monde, et même dans les pays qui « jouissent » de gouvernements catholiques.

Aux exactions d'en haut répondent les haines d'en bas. Et la médiocrité généralisée de notre époque en est encore la cause principale. Les pauvres,— qui sont volés plus souvent que les autres,— privés des motifs de foi robuste, d'espérance solide en des biens supérieurs, les pauvres eux-mêmes ne savent plus supporter l'oppression, le regard fixé sur la récompense éternelle. Ils s'abandonnent à la haine. Ils veulent se venger. Et cette responsabilité rejaillit sur les dirigeants. Malheur à celui par qui le scandale arrive! Les dirigeants médiocres sont catholiques dans leur vie privée, rapaces dans leur vie publique. Le pauvre, l'employé admet bientôt le même dualisme. Et la question sociale se pose de plus en plus menaçante, même chez nous.

Plus de justice dans les rapports sociaux, plus de charité. La haine en permanence au bas de l'échelle. L'impudence, l'ambition démesurée, le luxe éhonté aux plus hauts échelons.

Mais, c'est dans l'Église que cette médiocrité exerce les pires ravages. « Lorsque l'Église est établie dans un pays, elle en sort », a dit je ne sais quel penseur. Vérité cinglante chez nous. L'âme de l'Église se retire. Dans notre province, et beaucoup plus encore dans le reste du Canada, la religion catholique, à cause de la médio-

crité de ses membres et de quelques-uns de ses ministres, s'étiole peu à peu. Elle cesse d'être une doctrine vécue pour devenir une routine de pratiques trop souvent illusoires. Nous ne vivons plus par le dedans. Pantins mécaniques, mannequins de Robot, tout ce qu'on voudra. Catholiques, non! Notre foi, routinière comme le reste, ne vaut plus même celle du charbonnier. Combien la perdent aux premiers contacts avec les protestants! Combien la relèguent exclusivement à l'église! Combien voudraient l'enfermer à la sacristie!

Nos jeunes, justement inquiets devant un tel phénomène, en sont à sonder avec angoisse les bases de cette religion que l'on renie de tous côtés. Ils les découvrent inébranlables, et s'en réjouissent; mais ils ne peuvent s'empêcher de lui imputer une part du discrédit dont l'éclaboussent tant de faux catholiques. Ils veulent un redressement.

Ouvrons donc les yeux. Nous sommes gravement menacés dans notre foi par la médiocrité de notre époque, par la médiocrité de nos caractères, par la médiocrité de nos vies. La médiocrité devient le défaut national, chez nous, qui sommes plus intelligents que volontaires, qui tombons si facilement dans le bourgeoisisme. On a certes raison de nous le dire: nous ne

sommes pas prêts pour la persécution religieuse. Notre catholicisme n'est pas fait pour la lutte. Notre religion n'est point apte à nous donner des martyrs. Elle nous infligerait plutôt des renégats.

Nous en sommes rendus à la médiocrité la plus honteuse. Voilà la première voie qui s'offre à vous, jeunes gens. Vous y engagerez-vous à *notre* suite? Hélas, c'est fait, me direz-vous. Jusqu'ici nous nous sommes embourbés nous aussi dans la fange de toutes les médiocrités. Permettez-moi de répondre pour vous. Non, vous n'êtes pas embourbés. Vous traînez la jambe tout au plus. Nos mauvais exemples vous ont entamés; ils ne vous ont pas corrompus. Vous pouvez encore vous dépêtrer, sortir de *notre* boue. Et vous en sortirez. Nous comptons sur vous. Sinon, tout est perdu.

Vers la perfection

Il faut que vous tendiez à la perfection.

Un redressement des valeurs ne peut s'opérer que par vous.

L'individu, chacun de vous, jeunes gens, tendra à la perfection en se mettant délibérément en face de la

fin de l'homme en ce monde. Voilà le fait central que l'on a perdu de vue. Voilà pourquoi le monde moderne s'agite dans le désarroi, voilà pourquoi vos inquiétudes sont si cruelles. Celui qui a compris nettement, totalement, le sens de la vie n'est-il pas déjà moins inquiet ?

Nous allons à Dieu. Créés par Lui et pour Lui, nous retournerons à Lui. Celui qui a tiré du néant la vie participée ne pouvait le faire qu'en vue de Lui-même. D'où vient la vie, là elle retourne, de Dieu, à Dieu. Dieu nous a créés pour sa gloire extrinsèque, pour notre salut éternel. Par l'élévation de l'homme à l'ordre surnaturel, nos vies incomblées, insatisfaites, inquiètes tendent à la plénitude de toute vie, à la saturation parfaite de toutes leurs puissances d'être et de jouir dans la plénitude d'un amour infini. Voilà la destinée humaine. Voilà le but premier sur lequel doivent venir se greffer les fins secondaires de nos vies. Avons-nous assez médité cette vérité centrale de notre voyage en ce monde ?

Nos vies qui vont à Dieu doivent être dignes de Lui, parfaites comme Il est parfait, fortes comme Il est fort.

Nous avons vu, au chapitre précédent, par quel moyen réaliser cette imitation en nous de la vie de Dieu;

par un approfondissement de la grâce sanctifiante, par une vie toute de dévouement, au service du Christ, auteur de la grâce. Qu'un simple rappel de cette doctrine suffise pour le moment.

Cependant,— nous l'avons aussi indiqué il y a quelques instants,— il faut que nous tendions, en même temps qu'à une plénitude de vie chrétienne, à un maximum de valeur humaine.

Mettons-nous donc sans retard à ce chef-d'œuvre de notre existence, le plus beau de tous: créer en chacun de nous un homme, par une connaissance approfondie de nous-mêmes. Cette connaissance — lumière de l'intelligence — s'achèvera dans un affermissement de la volonté. Pour parvenir à une plénitude de vie chrétienne, de vie humaine, il faut donc que nous nous appliquions à devenir des énergies, des caractères.

Comment forger en soi l'homme de caractère ? Rien n'y contribue comme une tendance à la vie catholique intégrale, comme une vie de prière, retrempée aux sources sacramentelles.

Mais il faut aussi faire sa part d'homme. Dieu ne nous forme pas sans nous, pas plus qu'Il ne nous sauve sans nos efforts. A cet effet voyons ce qu'est le carac-

tère et comment le réformer dans le sens du parfait.(1) Comment devenir des hommes de caractère ?

Le caractère

Le caractère, selon le P. Meschler, S.J., c'est « l'empreinte, la marque spéciale d'un homme, son individualité ». Le même auteur assigne trois causes qui concourent à l'impression d'un caractère dans un homme. La nature et les dispositions originelles, l'éducation venue du dehors, l'éducation personnelle. Les deux premières causes sont les sources des différences innées, ou imposées par l'hérédité, le milieu; la troisième provient de l'individu qui peut changer, améliorer ou gâter son caractère.

On voit du premier coup que le caractère, s'il nous est en partie imposé, demeure aussi sous l'empire de notre vouloir. On appelle homme de caractère celui

(1) Nous n'avons pas l'intention de tracer ici une méthode de formation du caractère. Tout au plus voudrions-nous insister sur la nécessité de faire des efforts en ce sens. Nous renvoyons à des ouvrages qui traitent de cette question. En particulier *Soyez des hommes*, par le P. Vuillermet, O.P., *Le secret du succès*, par Don Ruiz Amado. Pour les plus cultivés, *La vie intellectuelle* du Père Sertillanges, O.P.

qui s'est dompté, maîtrisé lui-même,— sans se détruire bien entendu,— par l'effort de sa volonté.

J'entends le jeune homme inquiet me dire: tout cela est fort beau; mais, de la volonté n'en a pas qui veut. Je réponds: Pour arriver à vouloir, il suffit de vouloir vouloir. Posons un acte aujourd'hui, un autre demain. Peu à peu nous aurons contracté une habitude.

Tout le problème de la réforme personnelle repose sur la substitution des habitudes, qui forment le subconscient, lequel à son tour cause tous nos actes machinaux. Et qu'est-ce que notre vie sinon un machinalisme à travers lequel des éclairs d'intelligence et des à-coups de volonté fixent à certains moments nos responsabilités ?

Devenons maîtres chez nous par une rééducation de la volonté. Rééducation méthodique, lente, fondée sur l'examen de conscience; une réglementation intelligente et suffisamment souple de nos activités, une modération de nos désirs malsains, un épanouissement enfin de ce qu'il y a de meilleur en nous, l'âme. Spiritualisons-nous par la conquête de l'énergie. Et cessons de craindre l'inutilité de nos efforts. Réussit qui veut. Qui ne peut vouloir ? Écoutons Edgar Quinet: « Il y a

du Phidias en chacun de nous. Chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon, jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers un personnage intelligent et libre ».

Un idéal

L'acquisition du caractère est un premier stade. Trop strictement personnel. A l'idéal de vie pour soi, il faut substituer l'idéal de vie au service d'autrui. Servir. Telle doit être la devise essentielle de l'homme devant Dieu, de l'homme en regard de ses semblables.

La notion de responsabilité humaine, de responsabilité sociale s'est évadée de notre monde. Revigorons-la en chacun de nous. Agents libres, nous nous lions par nos actes: c'est la responsabilité. Fondée sur la moralité, elle exige d'abord une haute vie personnelle. La rectitude fondamentale de notre nature nous impose le devoir de conformer nos actions à la norme transcendante, l'intelligence divine. La responsabilité suit et sanctionne la liberté. Mais notre vie individuelle n'est pas une vie isolée. Dieu nous ayant créés comme onctions d'un tout ne peut tolérer que nous fassions

abstraction du corps dont nous sommes membres, l'humanité. Si nos actes demeurent dans le seul orbe de notre « moi », ils sont de ce chef imparfaits. Il ne suffit donc pas de se forger un bel idéal de vie personnelle, d'être loyal avec soi-même et avec Dieu en soi, de fignoler les lignes les plus pures de l'homme de conscience; il faut viser encore plus haut, jusqu'au don de ce que nous aurons acquis au prix des agonies de l'amour propre jouisseur.

Pour le jeune catholique, l'idéal de vie intégralement humaine, intégralement chrétienne, c'est, après la conquête de soi, le dévouement pour autrui. Plus un homme a reçu de talents naturels, d'instruction religieuse ou profane, plus la solidarité humaine, fille de la responsabilité, exige de lui un vaste rendement à la collectivité. L'homme est prisonnier de ses dons.

Doctrine tellement austère qu'on ne peut la comprendre, ni l'embrasser qu'à la suite d'un modèle. Ce modèle, c'est toujours le Christ. « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir ». Le travail de la personnalité à infléchir vers l'apostolat se commence donc et se termine, comme celui de la conversion, dans le Christ. Sur terre, le Christ ne s'est pas contenté de

vivre une vie sainte, Il a travaillé pour les autres, Il a agi sur eux, Il a été apôtre.

En Lui s'est effectuée l'union d'une personnalité incomparable à un apostolat d'une fécondité sans égale. Notre vie à nous, imitation de celle de Jésus-Christ, devra opérer la fusion de notre idéal de perfection personnelle dans le labeur plus vaste du redressement spirituel et de l'assainissement temporel de la fraction de l'univers où nous sommes appelés à vivre, à exercer une influence.

L'exemple d'une vie honnête, l'action patriotique et même politique dirigée vers des fins supérieures, l'apostolat religieux au sommet, voilà le devoir total d'une élite catholique. En accomplissant cette seconde tâche essentielle, l'apôtre laïque tendra à une conformité plus parfaite avec le Christ.

Dieu pour sauver le monde s'est choisi des apôtres spécialistes: les évêques et les prêtres. Il requiert aussi le concours de tous les fidèles, imitateurs non pas seulement d'une portion du Christ, mais du Christ total, rédempteur et sauveur.

L'inquiétude, si tenace soit-elle, ne saurait résister indéfiniment aux efforts conjugués d'une plénitude de

vie chrétienne, étayée de la grâce sanctifiante, et d'une plénitude de vie humaine, fruit de l'introspection et de l'éducation du vouloir.

Cependant, nos jeunes n'auront triomphé par là que de leurs misères individuelles. Cette idée de perfection qu'ils doivent arborer au front de leur vie propre, ils ont aussi l'obligation de la propager, de la faire rayonner dans la société.

Vers une société plus parfaite

Une société parfaite sera celle qui tendra à sa fin. Quelle est la fin de la société? Institution temporelle, elle n'a pas par elle-même de fin éternelle. Sa fin ultime est l'homme. Une société régénérée devra revenir à une juste notion de l'homme, se sacrifier pour l'homme. Si la notion de société est faussée, de nos jours, c'est que la société s'est prise elle-même comme fin.

Il s'agit pour cela de revenir d'abord à une véritable notion de l'homme à un véritable humanisme. Ramassons les éléments d'une doctrine humaniste épars dans ce livre, et disons ce que nous entendons par un véritable humanisme.

Une doctrine humaniste

L'homme est corps et esprit. Par son corps, il ne se différencie pas des animaux. La note spécifiquement humaine est l'âme, informatrice du corps. Une civilisation toute matérialiste, apte à satisfaire uniquement le corps sera donc une civilisation antihumaine, animale. La civilisation moderne, dans son ensemble, est, comme nous l'avons vu plus haut, une civilisation essentiellement animalisée. Pour revenir à un véritable humanisme, qui réaliserait en même temps le sain individualisme dont nous avons parlé, il faudrait donc rétablir l'esprit, l'âme au premier plan. Une véritable civilisation humaniste: celle qui mettrait à la place d'honneur les valeurs spirituelles, la part de l'âme. Monsieur de la Palice n'eut pas mieux dit, n'est-ce pas? Rien de plus simple qu'un véritable humanisme pour celui qui a le moins du monde étudié l'homme. L'humanisme théorique, l'humanisme pur, dit-on parfois, serait une civilisation tout entière orientée vers l'acte de pure intelligence. Un tel humanisme est trop éthéré pour être réalisable dans cette vie où nous subissons tant les déterminismes corporels. L'humanisme auquel nous devons tendre est moins nuageux, plus tangible.

Ne serait-il pas tout simplement, comme on l'a dit(1), « la reconnaissance pratique que l'esprit est la fin de la matière ». Une telle formule humaniste ne rejette rien du matériel, voire du machinisme, rien du progrès véritable... Elle admet la science et ses acquisitions, mais subordonne le transitoire à des fins supérieures. Le véritable humanisme c'est, par dessus tout, la primauté de l'esprit. Or ce spiritualisme ne doit point se limiter au couple intelligence-volonté; il est dans l'homme une autre vie, du moins une autre aptitude de vie: le surnaturel. Un humanisme complet assujétit la matière à l'esprit, l'esprit au Créateur, Exemplaire suprême, Fin dernière de tout esprit, Dieu.

Une société parfaite mettrait Dieu au premier plan de ses préoccupations,— puisque toute société est pour des hommes, et que les hommes sont pour Dieu;— en second lieu, viendraient les valeurs spirituelles, enfin le matériel.

Imposer à tous les peuples une telle hiérarchie est impossible, sans doute. Surtout, serait-il naïf de prétendre convaincre de cette vérité des hommes aveuglés par leurs passions.

---

(1) Robert Picard, S.J., *L'Enseignement Secondaire*, octobre 1934.

Ne faut-il pas tendre à réaliser quelque point d'un si bel idéal ?

A cela l'on ne parviendra qu'en convainquant d'abord les individus de redresser leurs perspectives faussées par un monde en folie.

Le remède viendra de l'intérieur, non pas du dehors. Que les individus se décident à être non seulement des hommes de caractère, mais des saints. « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints », disait Léon Bloy.

L'instauration d'un véritable humanisme ne requiert pas moins de ceux qui le désirent. Une régénération de la société doit commencer par l'individu. La société n'existe pas par elle-même; elle n'est qu'une résultante.

On parle beaucoup de nos jours de justice et de charité. On régénèrera la société en propageant ces deux vertus. Fort bien. Les encycliques des Papes, depuis Léon XIII, se prononcent en ce sens. Cependant, les Papes le savent mieux que personne, ces deux vertus ne peuvent se développer que sur un fond de vie personnelle en tendance vers la perfection. Ils ne manquent pas de le rappeler aux fidèles. Les fidèles font la sourde oreille. Justice et charité demeurent des mots sonores,

même dans la bouche de certains zélateurs catholiques qui oublient de prêcher les remèdes de fond avant les remèdes de surface.

La justice et la charité ne pourront régner vraiment que lorsque ceux qui prêchent et s'efforcent de pratiquer l'une et l'autre tendront d'abord, et avant tout, à devenir eux-mêmes des saints, à convaincre les autres de la nécessité primordiale de la sanctification personnelle.

Tout cela est bien austère n'est-ce pas ? Eh oui ! jeunes gens, une vie de catholicisme vrai, une vie qui exclut le camouflage est une vie austère.

Si vous vous sentez faibles, sans courage, sans enthousiasme, adressez-vous à Celui qui dispense les énergies, au Dieu de force. Si vous ne voulez pas prier, souffrir, lutter,... vous êtes bien à plaindre. Car, il n'est rien de plus noble en ce monde que de se ramasser soi-même continuellement sur le chemin montant, rocailleux, qui mène à la sainteté.

Que chacun fournisse donc un généreux effort pour sa sanctification personnelle; mais qu'il ne s'étonne pas si la société met, quand même, du temps à se régénérer, si elle ne parvient jamais à une complète rechristiani-

sation. Il faut compter avec les passions humaines. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. On peut parvenir tout au plus à une société catholique analogue à celle de l'Autriche contemporaine. Tout n'est pas parfait; la tendance générale est nettement chrétienne et catholique.

Parallèlement à un assainissement des âmes, une forme de gouvernement à base corporatiste, par exemple, s'insèrera comme plan de réforme sociale et chrétienne dans une collectivité partiellement affranchie des chaînes de Mammon. Plaise à Dieu que beaucoup de ces sociétés civiles à base de catholicisme conquérant s'établissent, après les cataclysmes qui se préparent dans notre pauvre monde ravagé; plaise à Dieu que tels états se forment, nombreux, et dignes de porter avec la même plénitude de sens qu'aux premiers temps de l'Église le beau nom de chrétientés!

Et chez nous?

Ce qui précède s'applique à toute société catholique. A quelle distance sommes-nous de la réalisation de cette formule humaniste, de « ce retour en chrétienté »? Fort loin. Notre expérience personnelle nous l'apprend.

Quelques pages de cet ouvrage le démontrent suffisamment.

Le salut de notre société, de notre nation, de notre destinée providentielle elle-même dépend du maintien au premier plan, dans l'individu, et par suite, dans la société, des valeurs spirituelles, des valeurs surnaturelles.

Pour devenir « un des étonnements, un des émerveillements de l'humanité consciente », pour en arriver à vivre un jour notre vie totale de France d'Amérique, arrêtons-nous un moment dans cette course échevelée aux jouissances qu'est notre existence d'aujourd'hui; méditons, réfléchissons sur la nécessité d'une tendance rajeunie à la perfection humaine, au spiritualisme, au franc catholicisme.

Cette perfection pleinement humaine par la force du caractère, cette perfection supérieurement humaine des principes religieux inébranlables, comme elle se fait désirer chez nous dans les individus, comme elle manque dans le domaine social et national! Son absence a causé des catastrophes dont nous mettons bien du temps à nous relever.

Combien des nôtres se sont laissé acheter à la lettre dans le passé, au détriment de leur conscience et de notre race! Je songe à deux ou trois hommes authentiques de chez nous qui ont essayé à plusieurs reprises de nous relever de notre misère économique. Chaque fois, ou presque, ils ont été trahis au dernier moment par la veulerie, la rapacité, la vénalité, l'absence complète de désintéressement de tel ou tel des nôtres sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Nous manquons de la solidarité la plus élémentaire. L'intérêt individuel et temporel passe chez nous avant l'intérêt collectif et éternel. Se sacrifier pour l'idée de patrie, pour l'idée supérieure de religion: combien, même chez les jeunes, se moquent d'un tel héroïsme! Mentalité innommable; posture inadmissible hors des pays anglo-saxons!

Chez nous, l'on ne rêve plus guère que de richesse. Et l'on ne voit pas assez loin pour se persuader que le seul moyen d'obtenir cette richesse même, ce serait le sacrifice d'un pot-de-vin dérisoire, d'une place qui ne dure qu'un temps, au profit de réalisations plus considérables pour celui qui a le courage, l'abnégation d'attendre. Nous avons hâte de toucher quelques misérables piastres, de nous assurer un petit succès

immédiat, de jouir. C'est ainsi que nous n'arrivons, même dans cette jouissance, qu'à une médiocrité qui nous dégoûte. C'est ainsi que des industriels de chez nous, après s'être enrichis, vendent leur industrie et se résignent à laisser croupir leurs fils dans une vie inutile de rentiers précoces.

Être utile, accomplir une œuvre sociale, mots qui ne sont même pas en cours, chez nous. C'est pourquoi, en lisant ces lignes, il en est qui diront que parler ainsi c'est ne pas connaître la vie, le « struggle for life », la nécessité de gagner le pain quotidien, etc., et concluront que l'auteur de telles paroles est sans doute fonctionnaire.

Eh oui! il faut gagner sa vie. Faut-il pour autant perdre le Ciel? Ne peut-on la gagner cette vie qu'en s'amoindrissant? Si Napoléon Bonaparte avait raisonné comme tant de nos bourgeois, il serait mort plus riche, peut-être, et pas à Sainte-Hélène. Obscur général au service de Barras ou de Talleyrand, il eût prolongé indéfiniment le Directoire. On ne saurait même plus son nom. Lénine fût devenu membre de la Douma d'Empire. Dolfuss serait actuellement fonctionnaire en Autriche, et l'Anschluss aurait eu lieu. Henri Bourassa se ferait appeler sir Henry Bourassa, serait ministre

dans le cabinet Mackenzie King, et « casserait » le français.

Notre société canadienne-française,— s'il existe telle chose que des Canadiens français,— est entamée profondément par la médiocrité de ses membres, de ses chefs surtout. La perfection est bannie de trop de vies par ailleurs respectables.

Et vous, les jeunes ?

Il faut que vous, les jeunes, vous chambardiez tout cela. Il faut que vous compreniez l'austère grandeur du sacrifice personnel pour une cause. Par là encore vous vous affranchirez d'une inquiétude, vous tendrez à une pleine réalisation de vous-mêmes.

Quand il y aura, parmi les citoyens de notre race, un plus grand nombre d'hommes de caractère qui visent plus haut que les intérêts purement temporels, sans pour cela renoncer au succès humain et au succès social de leur vie, quand nous compterons une forte proportion de vrais catholiques, quand la médiocrité aura fait place à la perfection: ferveur chrétienne et compétence humaine, il n'y aura plus chez nous de

question sociale aiguë, de question nationale angoissante, il n'y aura plus les mêmes inquiétudes dans la jeunesse.

C'est alors que la justice et la charité pourront régner. Nous comprendrons par le dedans les directives de notre grand pape Pie XI, nous serons une véritable chrétienté.(1)

La justice. Comme elle serait mieux exercée, si les hommes tendaient à plus de perfection! Les abus qui proviennent des convoitises immodérées, d'un égoïsme intolérable cesseraient, le jour où les riches se seraient aperçus que le pauvre n'est pas une bête de somme, mais un membre du Christ comme eux, possédant une âme immortelle comme la leur, une âme appelée au même salut éternel. Les pauvres, eux aussi, s'ils étaient plus profondément catholiques, seraient moins avides de jouissances transitoires, repousseraient plus facilement les haines et les rancunes qui montent en eux

(1) Nous nous jugeons nous-mêmes impitoyablement. Nous ne voulons pas juger les autres. Cependant, si l'on s'en tient aux apparences, combien notre catholicisme, malgré ses étiolements, résiste mieux que celui de tout autre groupe national aux virus antisociaux et antireligieux qui s'attaquent à toutes les chrétientés d'Amérique du Nord!

comme une vague déchaînée. S'ils pénétraient le vrai sens de la vie, ils reporteraient sur les biens éternels le besoin de jouir inscrit dans leur être par la volonté du Créateur. Ils sauraient au moins accepter leur vie avec une vraie résignation chrétienne.

La charité naîtrait du désintéressement, de la générosité qu'implique nécessairement une tendance à la perfection. Elle s'étendrait non seulement aux pauvres, par l'aumône généreusement distribuée, mais elle serait, après la justice, la base des relations entre l'employeur et l'employé, entre l'administrateur et l'administré. Un corporatisme de style médiéval, sagement adapté aux conditions modernes, viendra-t-il un jour rétablir dans la société cette charité d'autrefois ?

La charité serait d'ailleurs un simple corollaire d'une vie chrétienne intensément comprise. Dieu en nous par la grâce nous transfigure. Il change aussi notre perspective à l'égard de nos frères, les hommes. Hôtes possibles d'un même Dieu, ils font partie avec nous du corps mystique. Outragerions-nous, ne respecterions-nous pas le Christ dans nos frères ?

La charité fondée sur une plénitude de religion entraînerait tous les hommes de notre race dans un même élan. Elle ferait naître et se propager une véritable

solidarité. Des individus plus nombreux apprécieraient la grandeur du désintéressement. Bref, ce serait l'âge d'or, dira-t-on ironiquement. Je réponds à cette objection tacite par l'exemple de la chère Irlande catholique qui s'est réorganisée, émancipée à la barbe de l'Angleterre protestante, et se prépare à donner au monde un des plus beaux exemples de reconstruction civile et religieuse qu'ait enregistrés l'histoire de la caravane humaine. Je réponds par l'exemple de l'Autriche, catholique elle aussi, et dont toute la politique et toute la vie périlleuse et grandiose se tournent vers une réorganisation sociale fondée sur les Encycliques.

Ouvrons donc les yeux. Écartons le nuage de matérialisme qui nous cache la vérité sur ce pauvre continent américain, où l'on voudrait tant nous persuader que les valeurs matérielles sont le seul enjeu d'une vie trop inquiète pour n'être pas ramifiée en un monde meilleur!

Jeunes gens, ce livre ne fut pas un effort de style, taillé au ciseau, léché à la langue. Il fut un appel aux armes pacifiques, un coup de clairon dans la tranchée,

un éclair dans la nuit de notre conscience nationale endormie.

Plaidoyer pour la vie patriotique, certes. Surtout, et je dirais uniquement, il fut une voix qui crie dans le désert: convertissez-vous, si vous voulez vous libérer d'une inquiétude; pour être heureux, vivez saintement !

Vous êtes inquiets. Soyez patriotes ! Vous êtes inquiets. Soyez catholiques! Ne séparez jamais ces deux aspirations de vos vies. N'oubliez pas surtout de subordonner à l'idéal religieux, qui doit transcender tout l'humain, l'idéal patriotique qui n'est en somme qu'un moyen temporel de salut par la collaboration de tout un groupe à l'œuvre du triomphe de l'esprit en Amérique du Nord.

Prenez en main les intérêts de ce peuple qui, malgré ses insuffisances et ses lâchetés, ne continue pas moins d'élever chaque jour vers Dieu ses mains suppliantes.

1933-6

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS			5
CHAPITRE PREMIER		L'inquiétude	7
CHAPITRE	II	Notes pour une histoire de l'inquiétude	31
CHAPITRE	III	L'inquiétude de la jeunesse contemporaine	69
CHAPITRE	IV	L'inquiétude des jeunes Canadiens français	105
CHAPITRE	V	Contribution à l'histoire du futur	139
CHAPITRE	VI	Adieu à une inquiétude	177
CHAPITRE	VII	Médiocrité ou perfection	213

Fini d'imprimer,
le seizième jour d'avril 1936,
pour les Editions « Jeunesse »,
à l'Imprimerie des Sourds-Muets,
Montréal.

FRANÇOIS HERTEL

Leur Inquiétude



MONTRÉAL

1936